This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

DS
461
.9
S45A45
UC-NRLF
$B 49 734

Digitized by Google

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

4 BIN
CARPENTIER

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DE L'INDE MUSULMANE

OU

CHRONIQUE DE SCHER SCHAH, SULTAN DE DEHLI

TRADUITE DE L'HINDOUSTANI

Par M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

PARIS

Ve BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,

Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7

1865

LIBRAIRIE G. P. MAISONNEUVE
198 Boulevard St-Germain, PARIS (VIIe)

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DE L'INDE MUSULMANE

Digitized by Google

(*Extrait de la* REVUE DE L'ORIENT, DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES, *Année* 1864.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

Digitized by Google

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DE L'INDE MUSULMANE

OU

CHRONIQUE DE SCHER SCHAH, SULTAN DE DEHLI

TRADUITE DE L'HINDOUSTANI

Par M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

PARIS

Vve BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,

DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE MADRAS,
DE CALCUTTA, DE SHANG-HAI ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE AMÉRICAINE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS

Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7

Près le Musée de Cluny.

LIBRAIRIE G. P. MAISONNEUVE

198, Boulevard St-Germain, PARIS (VIe)

Digitized by Google

CARPENTIER

Digitized by Google

DS461
.9
S45A45

UN CHAPITRE

DE L'HISTOIRE DE L'INDE MUSULMANE

OU

CHRONIQUE DE SCHER SCHAH [1], SULTAN DE DEHLI

TRADUITE DE L'HINDOUSTANI

Par M. GARCIN DE TASSY

Membre de l'Institut, etc.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

L'auteur qui a écrit le texte original de cette biographie, 'Abbâs Khân Kakbûr Surwânî Ahmadî [2], fils de Scher Ali Surwânî, mérite d'autant plus de confiance qu'il avait entendu tout ce qu'il raconte de la bouche des Pathans [3], les plus dignes de foi, des propres officiers de Scher Schâh, et entre autres de son oncle paternel le Schaïkh Muhammad, fils de Mulhî Quitâl, homme fort savant et fort respectable. Il assure de plus qu'il n'a mentionné dans son récit que ce qu'il a trouvé de *bon aloi*, *après l'avoir appliqué à la pierre de touche de la vérification.* Ce fut, ainsi qu'il nous l'apprend dans sa préface, par l'ordre du célèbre Akbar qu'il rédigea cet ouvrage.

Le héros de cette biographie, d'abord connu sous le nom

[1] *Tarîkh-i Scher Schâh* ou *Tuhfa Scher Schâhi*. « Cadeau de Scher Schâh. »

[2] On lui doit, outre cette histoire spéciale, une « Histoire générale du règne des Afgans. » (*Tarîkh-i saltanat Afgânî.*)

[3] Ce nom vient aux Afgans, selon Firischta, de la ville de Patna, en Bengale, dont ils furent longtemps les maîtres.

M573891

Digitized by Google

de Farîd, puis longtemps sous celui de Scher Khân, et enfin sous le titre de Scher Schâh, nom qui nous rappelle celui de Xer-Xès, est le fondateur de la dynastie des Sûrs, qui compte sept sultans de Dehli appartenant à la nation des Pathans ou Afgans.

Ni'mat ullah, dans son « Histoire des Afgans, » que M. Dorn a traduite en anglais, a donné le récit des faits et gestes de Scher Schâh [1]. Néanmoins l'Histoire de 'Abbâs Khân est plus explicite et donne des détails qui ne se trouvent pas dans le récit de Ni'mat. Elle est empreinte de cette couleur locale qu'on aime à trouver dans les livres orientaux. D'ailleurs la narration de Ni'mat ullah s'arrête à la mort de Scher Khân, et il y a, par conséquent, de plus ici l'épilogue de quarante-deux pages (sur deux cent cinquante-deux) du manuscrit dont je me suis servi.

A défaut de l'original persan, j'ai fait ma traduction sur la version hindoustani que Mazhar Ali Wilâ, écrivain indien distingué [2], en rédigea en 1805; et, d'après une copie que mon vieil ami, M. le capitaine A. Troger, fit copier pour moi il y a bien des années, du manuscrit qu'en possède la Société asiatique de Calcutta. Cette version, élégamment écrite, porte un cachet réel d'exactitude, et l'auteur nous assure de la fidélité de son travail par un vers avec lequel il termine sa préface et dont voici le sens :

« Quelque excellent que soit l'ouvrage original persan, Wilâ espère l'avoir correctement reproduit. »

[1] On trouve aussi un résumé de l'Histoire de Scher Schâh dans les « Voyages de Hodges, » traduits par Langlès. (P. 153, note.)

[2] *Voir* mon « Histoire de la littérature hindoustanie, » tome Ier, article Wilâ.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE SCHER SCHAH

SULTAN DE DEHLI.

Lorsque la couronne du royaume de Dehli parvint de la tribu des *Schâhû Khaïl* à Bahlûl, qui était de celle des *Pathans-lodis*, beaucoup de princes indiens qui faisaient réciter la *Khutba* et frapper la monnaie en leur nom [1], poussés par l'inimitié, se mirent en opposition contre lui. Or, le fils du sultan Ibrâhîm Scharquî, c'est à savoir le sultan Mahmûd, était roi de Jaunpûr; le sultan Mahmûd Khiljî régnait sur le Malwa; le sultan Cutb-uddin [2] sur le Gujarate; le sultan Cutb uddin Ahmad Schâh sur le Décan; le sultan Zaïn ul'âbidîn sur le Kachemyre. J'ignore les noms des souverains du Bengale et du Tatha ou Sindhe; mais le souverain du Multan était le Schaïkh Yûçuf. Enfin le chef supérieur des Sofis était le Schaïkh Schihâb uddin, qui avait hérité du manteau (*Kurta*) de Curaïsch. Toutefois, tant que le sultan Bahhûl resta dans la grande ville de Dehli, aucun des rois qui viennent d'être mentionnés n'osa placer le pied dans l'emplacement de l'hostilité contre lui. Cependant le Raja de la ville de Langâh chassa le Schaïkh Yûçuf, qui était *Zamîndâr* de Rupra, s'empara du Multan et prit le nom de sultan Cutb uddin. Le Schaïkh Yûçuf alla à Dehli demander secours à Bahhûl qui régnait alors. Ce dernier, à la tête d'une armée et accompagné du Schaïkh Yûçuf, se dirigea du côté du Multan. Alors le sultan Mahmud, souverain de Jaunpur, s'avança vers Dehli et l'assiégea. Pendant ce temps, le sultan Bahhlûl, roi de Delhi, assiégeait de son côté Débalpur. En apprenant la fâcheuse nouvelle du siége de Delhi, il dit à ses grands officiers et aux omras qui participaient à l'administration de son

[1] Deux marques distinctives de la souveraineté.
[2] Bahâdur Schâh.

Digitized by Google

royaume : « L'Inde est une mauvaise contrée; il n'y a pas de liens de famille entre ses souverains ; mais dans mon pays et dans ma propre tribu, il se trouve des hommes distingués par leur bravoure et par leur intrépidité, et remarquables par leur grandeur d'âme et leur énergie, lesquels, à cause de la dureté des temps, y restent inactifs. S'ils venaient dans l'Inde, ils secoueraient l'avilissement de la pauvreté ; je pourrais alors vaincre mes ennemis et me rendre maître de l'empire. »

Les omras et les généraux applaudirent à ce discours. « Ce que pense le roi du monde, dirent-ils, est l'essence de la convenance. Votre bienveillance envers votre nation et votre tribu est louable ; mais, si ce n'étaient les circonstances, votre fortune et votre bonheur royal, le nombre de vos troupes et la majesté de votre rang vous interdiraient d'avoir recours à qui que ce soit.

Vers. « Toute porte n'est pas propre à recevoir un hôte, ni toute tête à porter un fardeau. »

« Que le roi écrive donc aujourd'hui aux chefs de la tribu du pays de Roh [1] dans les termes suivants :

« Dieu a donné aux Pathans le royaume de Dehli, mais il est de l'intérêt des rois hindous de faire leurs efforts pour chasser de l'Inde les Afgans (Pathans). Leur communauté de religion [2] leur en impose le devoir. L'Inde est une immense contrée ; elle produit de l'or : elle remplace tous les parents. Si vous y venez, je conserverai le pouvoir et je partagerai fraternellement avec vous les provinces qui sont et qui seront en ma possession. Le sultan Mahmûd, qui règne en Jaunpûr, assiége la ville de Dehli à la tête d'une grande armée et de beaucoup de zamîndars. Or, les Pathans et leurs familles

[1] Cette contrée, qui fut le berceau des Afgans, s'étend, selon Firischta, le long de l'Indus en descendant de Sawad et de Beijour à Sahwy, qui dépend de Bakhar; et de Haçan Abdal à Caboul, est et ouest. De Roh vient le nom de Rohillas, et de Rohilla celui de Rohilkhand. D. Price, *Retr. chron.*, t. III, p. 754.

[2] Bahhûl était musulman, ainsi que les Pathans ou Afgans, et les rajas indiens dont il s'agit étaient idôlâtres, appartenant à la religion hindoue.

Digitized by Google

sont dans cette ville. Si tous les notables, suivis de leurs gens, y accouraient pour venir à mon aide, ils pourraient en faire facilement lever le siége. »

« Il est certain qu'en recevant une telle communication, les chefs dont il s'agit s'empresseront tous ensemble, pleins de zèle et d'enthousiasme, d'entrer en Hindoustan et de détruire l'armée du sultan Mahmûd ; et lorsque ces chefs verront qu'ils passent agréablement leur vie dans l'Inde et qu'ils y sont heureux, ils ne voudront plus assurément retourner à leurs villes respectives. Les troupes de Votre Majesté grossiront, et beaucoup de personnages distingués de l'Hindoustan se soumettront à Elle. »

Le roi Bahhûl fut fort content d'entendre ce discours ; il l'approuva, il loua l'avis et le conseil de ses grands officiers, et il envoya des ordres en conséquence aux chefs des familles des Afgans. Ces ordres ne furent pas plus tôt arrivés, que les *Rohillas* vinrent des quatre côtés du pays de *Roh* auprès du sultan Bahlûl, et ils mirent en un instant au niveau de la terre noire [1], le général Fath Khân Harwî [2], qui était à la tête d'une troupe de jeunes gens grands et forts. A la nouvelle de la mort de Fath Khân Harwî, le sultan Mahmûd, qui faisait le siége de Dehli, prit la fuite. Galû Khân Mîr Mahmûd, qui avait été blessé dans cette bataille par une troupe de Schahû-Khaïl-Balût, ne voulut pas accepter la somme d'argent que le sultan Bahlûl lui envoya en présent à cette occasion, et il lui fit répondre qu'il n'était pas venu pour vendre ses blessures.

Beaucoup de chefs célèbres demandèrent alors leur congé ; mais le roi insista pour qu'ils restassent dans le pays. « Nous ne sommes venus ici en auxiliaires, répondirent-ils, que pour sauver l'honneur des femmes ; toutefois, si Votre Majesté consent à nous laisser aller, nous reviendrons lorsqu'elle le désirera. »

[1] C'est-à-dire « ils massacrèrent. »
[2] C'est-à-dire de Hérat.

Digitized by Google

Le sultan Bahlûl donna néanmoins aux chefs de chaque troupe de l'argent comptant, et il leur fit d'autres cadeaux tels qu'ils dépassaient ce qu'ils auraient pu espérer ; il les mit ainsi à l'abri du désagrément du besoin. Il créa *omras* quelques Pathans qui se mirent à son service, et il leur accorda des *jaguîrs*, conformément à leurs désirs. Galû Khân persista dans son refus. « Sire, dit-il, excusez-moi pour cette fois. Je n'accepterai de Votre Majesté ni don ni présent, car je ne suis pas venu dans ce pays par avidité pour les choses du monde. »

Après que les chefs de Roh se furent retirés, le sultan Bahlûl dit à ses grands omras : « Amenez-moi les Pathans qui viendront de Roh dans l'Inde et qui voudront se mettre à mon service, et je leur donnerai, d'après leur mérite, une paye et des jaguîrs, en sorte qu'ils soient contents. J'en ferai autant pour ceux qui vous suivront, à cause de leur proche parenté avec vous ou par suite de leur amitié ou de leur affection pour vous. Mais je priverai de leurs jaguîrs ceux d'entre vous qui, à cause de leurs moyens d'existence ou de manque d'emploi, s'en retourneront dans leur pays. »

Lorsqu'on eut appris les instructions de Bahlûl et qu'on eut vu ses dons et ses présents, on se mit à accourir de jour en jour dans l'Hindoustan et à tâcher d'y obtenir les jaguîrs qu'on convoitait.

Sur ces entrefaites, Ibrahîm, aïeul de Scher Khân Sûr fonda un village de Pathans pour Miyân Haçan [1], qui était le père de Scher Khân, au lieu nommé, en langue puschtue, *ja'zî*, et en langue multani (ou du multan) *Rohri*. Or, Rohri est une chaîne de montagnes qui se détache des monts nommés *Koh Sultân*, et dont la longueur est en totalité de sept kos [2].

Mithî Khân Sûr vint dans l'Hindoustan et fut employé au-

[1] Miyân est un titre d'honneur usité dans l'Inde ; il précède le nom de la personne. *Voir* mon Mémoire sur les noms et titres musulmans.

[2] Il ne faut pas confondre Rohri avec la contrée de Roh dont il a été parlé plus haut.

Digitized by Google

près de Dâûd Scharfîl, auquel le sultan Bahlûl avait donné pour jaguîrs les parganas de Harhâna et de Bhanka, et il demeura à Bajhwarâ.

Ce fut pendant le règne du sultan Bahlûl que naquit[1] Scher Khân. On le nomma Farîd[2]. Après un certain espace de temps, Ibrâhim Khân, ayant obtenu son congé de Mithî Khân, alla prendre du service auprès de Jamâl Khân Sârang Khânî, dans la forteresse de Firoza. Or, ce Jamâl lui donna quelques villages des parganas de Narnaul, villages dont le revenu pouvait entretenir quarante cavaliers. Miyân Haçan père de Scher Khân, fut recommandé par le sultan Bahlûl après la mort de Masnad 'Ali Tatar Khân à Masnad 'Ali 'Umr Khân Surwânî Kakbûr, surnommé A'zam khân, qui était le conseiller et l'ami du roi, et qui possédait les jaguirs de Banor, de Schâh-âbâd et de Pâbal dans le Sarkâr de Sirhind. Miyân Haçan prit donc du service auprès de Masnad 'Ali 'Umr Khân, et celui-ci lui donna pour jaguir l'endroit nommé Nahâwanî du Pargana de Schâh-âbâd. Peu de temps après, Farîd (Scher Khân), dit à Miyân Haçan (son père) : « Conduisez-moi auprès de Masnad 'Ali 'Umr Khân, demandez-lui pour moi la faveur de rester auprès de lui et d'y exercer les fonctions dont il me croira capable. — Tu n'es encore qu'un enfant, lui répondit Miyân Haçan, patiente donc encore un peu. » Farîd se plaignit alors à sa mère, et celle-ci parla en ces termes à Miyân Haçan : « Farîd le désire ; mène-le voir Masnad 'Alî avec toi, et expose-lui son désir. Il peut se faire que Masnad 'Ali agrée la demande de cet enfant et lui accorde quelque faveur. »

Pour se rendre aux sollicitations de Farîd et de sa mère, Miyân Haçan conduisit en effet Farîd auprès de Masnad 'Ali, et lui exposa le désir de son fils. 'Umr Khân (Masnad 'Ali) répondit : « Farîd n'est encore qu'un enfant, lorsqu'il sera en

[1] Vers 1510.

[2] C'est-à-dire « perle, » par abréviation de Farîd uddin, « la perle de la religion. »

Digitized by Google

état d'entrer à mon service, je lui donnerai un emploi ; mais dès à présent je lui accorde le village de Bahlû, des dépendances de Nahâwanî. » Miyân Haçan et Farîd furent fort satisfaits. Ce dernier, étant retourné à la maison de son père, dit à sa mère : « Mon père ne voulait pas me mener avec lui ; il l'a fait d'après ce que vous lui avez dit, et Masnad 'Ali m'a donné un village. »

Quelques années après, Ibrâhîm, père de Miyân Haçan, mourut à Narnaul. Miyân Haçan vint de Schâh-abâd, à l'armée du sultan Bahlûl, auprès de Masnad 'Ali 'Umr Khân, et lui dit : « Mon père Miyân Ibrâhîm est mort. Si vous me permettez d'aller à son jaguîr, qui fournit quarante cavaliers, je consolerai ces braves gens et je les amènerai avec moi pour les mettre à votre service ; car je ne quitterai pas, par avidité pour les choses temporelles, le service de Masnad 'Ali. » — « Tu sais, répondit 'Umr Khan à Miyân Haçan, quels sont les jaguîrs que je possède ; je t'en ai donné une portion en rapport avec leur importance ; mais je n'ai pas de quoi en donner à d'autres personnes. La règle que les chefs pathans ont aujourd'hui adoptée c'est d'agir pour le bien de leur nation et de ne pas se porter envie les uns aux autres. Lorsqu'ils voient qu'un des leurs peut avoir ailleurs que chez eux un meilleur emploi, ils l'y laissent aller ; bien plus, ils le recommandent parce qu'ils ne sont pas malveillants envers les gens de leur propre nation. » Masnad 'Ali ajouta : « Je te veux du bien, mais je ne puis te mettre à la tête d'un fief aussi considérable que celui de ton père. Aies néanmoins l'esprit en repos ; je tâcherai d'obtenir pour toi de Jamâl Khân quelque chose du jaguîr de ton père et de ses dépendances [1]. » Miyân Haçan fut content de ces paroles.

Le lendemain, Masnad 'Ali ayant fait venir auprès de lui Jamâl Khân, il combla d'éloges Miyân Haçan, et lui fit donner quelques villages avec leurs dépendances du jaguîr du

[1] On a vu plus haut que c'était Jamâl qui avait donné à Miyân Haçan le jaguîr dont il s'agit ici.

Digitized by Google

père de ce dernier. De plus, il assura Jamâl qu'il lui serait reconnaissant de tout ce qu'il ferait en faveur de Miyân Haçan. Puis, lui ayant donné un cheval et un vêtement d'honneur, il le congédia. Quant à Miyân Haçan, il servit Jamâl Khân de façon à le satisfaire.

Après la mort du sultan Bahlûl, le sultan Sikandar fit venir son frère de Barbak-Schâh à Jaunpûr ; il le confia à Jamâl et lui ordonna d'équiper douze cents cavaliers et de constituer pour eux un jaguîr de par le roi. Comme Jamâl Khân était satisfait de Miyân Haçan, il lui accorda les parganas de Sahsrawan, de Khâspûr-Tandah (Balhû) [1] qui fournissaient les moyens d'équiper cinq cents cavaliers.

Miyân Haçan avait huit fils, Farîd et Nizâm d'une femme pathane, Alî et Yûçuf d'une autre femme, Khurram et Schadî Khân d'une troisième femme, Sulaîman et Ahmad d'une quatrième femme. Miyân Haçan aimait tendrement la mère de Farîd et de Nizâm [2] ; toutefois, il avait de la prédilection pour ses concubines (esclaves), surtout pour la mère de Sulaïman et d'Ahmad, de laquelle il était tellement épris, qu'il y avait souvent à la suite de ses conversations avec elle des paroles d'aigreur et de colère entre lui et Farîd. C'est pour cela qu'au moment de l'investiture des jaguîrs, sa bienveillance envers Farîd fit défaut, et il ne lui donna pas le jaguîr que celui-ci désirait. Farîd, fâché contre son père, se retira à Jaunpûr, auprès de Jamâl Khan. Lorsque Miyân Khân apprit que Farîd était allé auprès de Jamâl Khân, il écrivit à ce dernier en ces termes : « Farîd s'est faché sans motif contre moi, et c'est ainsi qu'il s'est retiré auprès de vous ; mais j'espère de votre générosité et de vos excellentes qualités que vous le calmerez et que vous me le renverrez. Si Farîd n'obtempérait pas à ce que vous lui direz, gardez-le auprès de vous, car je veux qu'il apprenne les sciences spirituelles et ce qui concerne le service des rois. »

[1] Dans le Bihâr. Il n'est ici question que de deux parganas, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire.

[2] Elle était sa femme légitime.

Digitized by Google

Jamâl Khân fit appeler Farîd et l'engagea à retourner auprès de son père ; mais Farîd n'y consentit pas, et dit à Jamâl Khân : « Si c'est pour mon instruction que mon père m'appelle auprès de lui, je n'ai pas à me rendre à cette invitation, car les savants ne sont pas en très-grand nombre dans sa ville, et que je puis fort bien étudier ici. »

Jamâl Khân consentit à ce que Farîd étudiât à Jaunpûr. Il apprit donc parfaitement le *Kâfia* [1], du cazi Schihâb uddîn, avec les gloses marginales et la théologie [2] ; il lut le Gulistan, le Bostan, le Sikandar-Nâma, etc. ; et il demandait des commentaires, en hindî [3], aux savants qui venaient chercher, auprès de Jamâl, des moyens d'existence. De plus, il lisait souvent les chroniques des rois anciens. Bref, après quelques années, lorsque Miyân Haçan vint auprès de Jamâl Khân, les habitants de Jaunpûr, ayant à leur tête les notabilités du pays, vinrent auprès de Miyân Haçan, et lui dirent : « Tu tiens Farîd éloigné de toi pour faire plaisir à une esclave. Toutefois, des marques de grandeur se distinguent sur son front, et personne, dans la tribu des Sûr, n'a ni la science, ni l'intelligence, ni l'esprit, ni la pénétration qu'il possède. Il a une telle capacité que, si on lui confiait l'administration d'un pargana ou d'une autre étendue de territoire, il s'en acquitterait parfaitement. — Je consens, répondit Miyân Haçan, à ce que vous me l'ameniez, et je lui accorderai tout ce qu'il me demandera. — Il convient, dit-on alors à Haçan, que vous donniez à Farîd les deux parganas [4], et que vous restiez vous-même attaché au service de Jamâl. »

Miyân Haçan agréa le discours de ces personnages, qui,

[1] *Traité de Grammaire arabe.* Ce qui veut dire que Farîd étudia la langue arabe.

[2] Il y a simplement dans le texte *'ilm*, « la science, » ce qui signifie la science par excellence ou « la théologie, » *'ilm-i ilahî*.

[3] Ou hindoustani, qui était sa langue maternelle. On sait que les principaux ouvrages sanscrits, persans et arabes ont été traduits ou au moins commentés en hindoustani.

[4] Il s'agit ici des deux parganas qui formaient le jaguîr de Miyân Haçan.

Digitized by Google

satisfaits, allèrent dire à Farîd : « Miyân Haçan nous a accordé, sans difficulté, ce que nous lui avons demandé pour toi. — J'accepterai ce que vous voudrez, répondit Farîd, et je ne le refuserai pas; mais sachez qu'aussitôt que Miyân Haçan verra encore son esclave chérie, il déviera de sa parole. — Fais ce que nous te disons, répliquèrent-ils; s'il ne tient pas sa promesse, nous l'y obligerons. — J'accepte donc, dit alors Farîd, à cause de vous, le gouvernement des deux parganas, et j'agirai de mon mieux dans le service de mon père. »

Farîd, étant donc content, alla en compagnie de ces personnes faire sa cour à son père, qui, de son côté, fut satisfait. Miyân Haçan garda quelques mois, auprès de lui, Farîd; puis, quand il s'agit de l'envoyer à son jaguîr, ce dernier lui dit : « J'ai sur le cœur différentes choses que je vous dirai, si vous le permettez. » Miyân Haçan ayant permis à Farîd de s'expliquer, celui-ci le fit en ces termes : « Il y a, parmi les militaires qui se trouvent dans ces deux parganas, bien des officiers que vous affectionnez. Or, je ferai mes efforts pour le développement de l'agriculture et de la prospérité dans ces parganas; mais cette tâche n'est pas facile sans exercer loyalement la justice. Les sages ont dit que la justice est la plus excellente des vertus, puisqu'il en résulte la stabilité de l'État, l'étendue de l'empire, l'abondance dans le trésor et la prospérité des villes et des villages. La tyrannie, au contraire, est le pire des défauts, puisqu'il en résulte la décadence du royaume, la ruine du pays et qu'elle déshonore, dans ce monde et dans l'autre, celui qui s'en rend coupable.

« La prospérité de l'État dépend de deux choses : la première consiste à traiter avec affection tous les sujets et à avoir de la bienveillance envers ceux que Dieu vous a soumis; ces deux vertus les préserveront de la violence des oppresseurs. Pour que le royaume soit florissant, il faut rendre le peuple heureux et le mettre à l'abri de la tyrannie.

« La seconde chose d'où dépend la prospérité de l'État est tellement essentielle que, si elle fait défaut, il n'y a pas d'ad-

Digitized by Google

ministration possible et l'État sera bientôt ruiné ; je veux parler de la police, car, sans une bonne police, il s'élève des abus incessants ; sans l'observation des règles de la loi, les droits individuels sont anéantis, et les choses spirituelles et temporelles sont en souffrance. Il faut donc que le chef de l'État ne se laisse pas aller au relâchement ni à la paresse et qu'il établisse un tribunal général, afin d'être bien instruit de l'état de ceux qui éprouvent de l'injustice et de pouvoir arroser le jardin de l'équité, au moyen de l'eau des ruisseaux d'une bonne police. Un royaume ne peut subsister que par la justice, et la justice ne peut s'exercer qu'au moyen de la police. Sans elle on ne peut conserver la royauté ; elle est comme une eau pure, qui seule peut abattre la poussière de l'émeute, et comme un sabre, dont le moiré brillant se reflète sur la joue du royaume et lui donne un éclat pareil à celui du soleil.

« Je sais que quelques-uns de vos officiers et de vos courtisans exercent la tyrannie et l'oppression ; je tâcherai de les empêcher d'agir ainsi, en les avertissant d'abord avec douceur et bienveillance. S'ils renoncent à leurs mauvais procédés, c'est très-bien ; car lorsque les affaires peuvent se conclure avec indulgence et avec douceur, pourquoi avoir recours à la sévérité ? Quant à l'oppresseur, dans le naturel duquel le mal se sera établi et qui n'y renoncera pas, je lui infligerai une telle correction et une punition si éclatante qu'il servira d'exemple à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Lorsque les gens qui sont vicieux et fauteurs de désordre voient que le feu de la police jette des flammes, ils vont se cacher dans leurs repaires. S'ils voient, au contraire, le moindre relâchement dans l'administration, ils excitent mille séditions, ils soulèvent du trouble de tous côtés, et alors l'édifice du sultanat en est bientôt lézardé. Les sages ont dit que le royaume est comme un arbre et l'administration comme l'eau dont on l'arrose. Or il est nécessaire de vivifier la racine de l'arbre de la royauté avec l'eau d'une bonne administration, afin qu'il produise le fruit de la sécurité et de la confiance. Il faut aussi que le roi fasse attention aux droits des membres de sa fa-

Digitized by Google

mille, qu'il s'occupe, sans relâche, de ce qui les concerne, qu'il leur donne un traitement plus élevé que celui de ses autres officiers et qu'il pourvoie aux exigences de leur position, lors du mariage de leurs enfants, pour leur résidence à la cour et pour leurs voyages. Il faut qu'il s'occupe aussi des droits des employés, des sipâhîs et des étudiants. Il doit organiser sa maison et payer exactement à ses domestiques leurs gages mensuels. Il faut, de plus, qu'il ne soit pas avare de dons et de présents envers eux, qu'il les traite avec bonté et bienveillance, qu'il ne détourne pas son visage de ce qui est nécessaire à chacun d'eux et dont il a besoin. Mais s'il s'aperçoit qu'un gouverneur se livre à la tyrannie et à l'oppression et qu'il se laisse aller à la dépravation et à la mauvaise conduite, serait-il son propre fils, qu'il doit le regarder toujours avec des yeux de colère et l'empêcher de continuer à se comporter de la sorte, en lui manifestant un grand déplaisir. Dans ce cas, il ne faut pas qu'il agisse avec douceur et faiblesse, qu'il abandonne les droits de l'opprimé, ni qu'il cède au désir de ses amis, de ses officiers et de son armée ; car le tyran est doublement, en effet, l'ennemi du chef de l'État : 1° parce qu'il est cause qu'on ne respecte plus le souverain et qu'on n'honore pas son gouvernement ; que le relâchement, la paresse et l'injustice se propagent chez le peuple ; 2° en ce que les sujets qui s'adonnent à l'agriculture suspendent leurs travaux et se dispersent. Lorsque les sujets sont dispersés, le royaume est ruiné, le revenu diminue et le trésor devient vide. Quand le trésor est vide, on ne peut payer l'armée, et si le soldat ne reçoit pas sa solde, il déserte. Or les gens qui restent auprès du chef de l'État sont ses (vrais) sujets.

« On dit qu'il y avait un roi dont les omras vexaient et tyrannisaient le peuple. Une fois, ce roi dit à ses chefs : « Je pensais à mes sujets lorsqu'il m'est venu dans l'esprit de vous dire de les piller et de ne rien leur laisser, mais à condition que vous ne me demanderez pas votre traitement mensuel. » Les omras firent alors observer au roi que, sans leur traitement mensuel, ils ne pourraient vivre, ni exécuter leur ser-

Digitized by Google

vice. « Puisque sans paye mensuelle, leur répondit alors le roi, vous ne pouvez me servir, d'où vous la donnerai-je si ce n'est en la prélevant de mes sujets? A l'avenir donc, si vous leur faites la moindre injustice, je vous punirai de telle façon que personne n'aura vu une punition pareille, ni n'en aura entendu parler. » Ces omras ne firent plus désormais d'injustice; les sujets furent heureux et le trésor plein d'espèces. Le roi augmenta le traitement des chefs et les soldats aussi furent satisfaits. Tel est le résultat de la justice et de l'équité.

« Qu'il soit donc convenu que si quelqu'un parmi mes officiers ou mes amis agit tyranniquement dans les parganas, pendant mon gouvernement, je le punirai ou même je le priverai de son jaguîr. »

Miyân Haçan fut enchanté de ce discours : « Je te permets, dit-il à son fils, d'employer ou de renvoyer tes soldats, et d'agir envers eux comme tu l'entendras; j'approuverai tout ce que tu feras. »

Ayant ainsi satisfait Farîd par cette réponse, il l'envoya à ses deux parganas. Farîd, y étant arrivé, donna ordre aux chefs, aux semeurs et aux laboureurs, de qui la prospérité dépend, de venir auprès de lui avec les agents terriers de l'administration (patwâris); lorsque les sujets (ra'yat) furent arrivés, Farîd fit aussi venir les soldats (sipâhîs), et il leur dit : « Mon père, qui est ma *quibla* et ma *caaba*, m'a donné la liberté de vous garder à mon service ou de vous renvoyer; or, je veux employer tous mes soins à l'accroissement de la prospérité du pays et de l'agriculture, d'où il résultera avantage pour vous et réputation pour moi. »

Vers. « Si les circonstances ne permettent pas la possibilité, qu'au moins un bon renom reste en souvenir. »

« L'agriculture et la prospérité qui en est la suite ne peuvent avoir lieu tant qu'on ne traite pas les sujets avec douceur, qu'on ne se conduit pas avec bonté et bienveillance, qu'on ne retire pas entièrement la main de l'injustice et de la tyrannie; tant qu'au moment de la perception des impôts

Digitized by Google

on ne se tient pas avec loyauté à ce qui a été fixé légalement ; enfin tant qu'on ne sera pas exactement fidèle aux pactes qu'on a faits et aux engagements qu'on a pris avec les sujets, et qu'on n'empêchera pas ses agents et ses soldats d'agir tyranniquement.

VERS. « Ne fais pas périr tes sujets par l'effet de la tyrannie, car ils sont le soutien et le rempart de la royauté. »

« Si, au contraire, le gouverneur, par lui-même ou par ses agents, ou ses soldats, lors du prélèvement du revenu s'éloigne du contrat qui a été conclu et de l'engagement qui a été pris, et s'il est avide par rapport à ses sujets, ceux-ci perdront leurs moyens d'existence, le gouverneur acquerra une mauvaise réputation, et l'année suivante le revenu diminuera.

VERS. « Les sujets fuient toujours le tyran et lui font partout un mauvais renom. »

« N'espère pas le bien-être dans le pays où le roi afflige le cœur des sujets. »

« Je dois donc bien dire aux chefs et aux soldats : Tenez-vous à l'écart de la tyrannie et de l'oppression. Ce qui a eu lieu précédemment de votre part, je vous le pardonne ; mais désormais, si j'apprends que quelqu'un a seulement pris de force une botte d'herbe d'un de mes sujets, je le punirai sévèrement, et il servira d'exemple aux autres.

VERS. « Ne tolère pas un agent qui exerce l'injustice ; s'il s'est engraissé (aux dépens des sujets), qu'on lui arrache la peau. »

« Je ne ferai pas acception des personnes, qu'elles soient de mes propres amis ou de mes soldats. Que dis-je ? quiconque même de mes intimes manquera à sa parole ou agira tyranniquement, je le punirai de telle façon que tous en éprouveront de la crainte ; et qu'ainsi les sujets travailleront en assurance à l'agriculture et à se construire des maisons, et que le revenu s'augmentera. Quant à moi, je ne prendrai

Digitized by Google

rien des villages de l'armée. Si les revenus de l'État augmentent, j'en appliquerai l'excédant, pendant mon gouvernement, à l'utilité des grands et des petits, afin qu'il ne reste pas trace de tyrannie ni d'oppression. D'ailleurs, en prenant soin de ses sujets, le gouverneur y trouve son avantage. »

VERS. « Dans ton intérêt même, sois bienveillant envers les agriculteurs, et ils se livreront gaîment à leurs pénibles travaux. »

Lorsque Farîd se fut ainsi adressé à l'armée, il se tourna du côté des sujets[1] et il leur dit : « Actuellement je vous rends libres (de fixer vous-mêmes la contenance et la valeur de vos terres). » Quelques-uns déclarèrent alors le nombre d'arpents de terre qu'ils possédaient et ce que ces terres rapportaient en blé. Farîd admit leur déclaration et la fit mettre par écrit[2]. Il établit donc le cadastre des terres pour la perception des contributions et le traitement des percepteurs[3]. Puis il dit aux chefs : « Les soins de l'agriculture concernent les sujets[4] ; mais pour que l'agriculture soit prospère, il faut qu'ils jouissent du repos. Si vous agissez tyranniquement envers eux je le saurai, car j'ai établi le cadastre des terres et le montant des revenus, ainsi que le traitement des percepteurs. Si vous, percepteurs, vous extorquez des sujets plus qu'il ne faut, au moment du compte je ne vous donnerai pas votre traitement : entendez bien cela. Je ferai le compte en votre présence ; je ne perdrai pas de vue ce qui sera juste et je l'exigerai. Tout l'argent qui sera légitimement dû au gou-

[1] Les musulmans distinguent toujours les soldats, l'armée, *sipâh*, des sujets, *ra'yat* au singulier, *ra'âyâ* au pluriel. Ici il vaudrait peut-être mieux employer le mot *vassaux*.

[2] C'est-à-dire il en fit dresser un tableau, *wajh* ou *chitthâ*. C. Smyth's *Zameendarî Accounts*.

[3] Du temps de W. Hastings, les comptes des finances étaient tenus selon lui, dans le Bengale, avec plus de régularité qu'en Europe. *Bengal Revenue consultations*, n° 12, 1776.

[4] Voy. une note précédente.

Digitized by Google

vernement (*sarkar*) [1], vous le verserez dans le tribunal *Kachri* [2]; à savoir les revenus de l'automne en automne et ceux du printemps en printemps; car rester en arrière avec le fisc est une cause de ruine du pargana, et peut même être un motif de haine entre le percepteur et les sujets. Il faut que le gouverneur au moment de l'arpentage, après s'être assuré de l'état de l'agriculture, traite (pour l'assiette de l'impôt) ses sujets avec bienveillance; mais qu'au moment de la perception il exige exactement ce qui est dû, sans leur céder en rien. S'il apprend que des sujets emploient la ruse pour se dispenser de payer, il doit les admonester sévèrement, afin que les autres éprouvent de la crainte et qu'une telle chose n'ait pas lieu deux fois. »

Farîd dit ensuite aux sujets : « Lorsque vous aurez quelque chose à me dire, venez me trouver et exposez vos griefs. Je ne permettrai pas que personne vous fasse d'injustice. » Après avoir ainsi parlé, il les congédia en leur recommandant de s'occuper de l'agriculture et d'agir loyalement envers l'empire.

Quand ceux-ci eurent été congédiés, Farîd dit aux anciens agents du gouvernement : « Maintenant que les sujets qui me sont fidèles se sont retirés après avoir reçu mes encouragements, je dois vous dire encore que je m'occuperai toujours avec soin de leur position et que je veillerai à ce que personne ne leur fasse d'injustice, ni n'agisse tyranniquement envers eux; car si le gouvernement ne peut garantir en rien ses sujets contre ceux auxquels ils sont subordonnés, c'est une injustice de sa part que d'en retirer les impôts. »

Vers. « Si un agent injuste exige des sujets plus qu'il n'a droit de le faire, la terre sera-t-elle l'ornement du trône et de la couronne? »

[1] C'est-à-dire apparemment le revenu de l'impôt régulièrement établi et perçu.

[2] Bureaux de l'administration, trésor.

Digitized by Google

« Ce que l'ennemi prend quelquefois du paysan, le roi le prendra-t-il jamais? »

« L'oiseau ne tombera-t-il pas à bon droit dans le filet, si dans sa bassesse il arrache le grain à la faible fourmi? »

« Il faut faire périr d'une manière ou d'autre les zamîndars (tenanciers) qui font des infamies dans ces deux parganas, qui ne se présentent pas devant les tribunaux, qui ne fournissent pas le revenu qu'il faut et qui vexent les villageois des environs. »

« Patientez quelques jours, dirent les employés, car l'armée est avec Votre Seigneurie (et vous pourrez ainsi agir contre les délinquants, quand vous le voudrez). — Je ne puis supporter, répliqua Farîd, que moi étant ici, les zamîndars ne se rendent pas au tribunal et qu'ils continuent à tyranniser les créatures de Dieu. Vous allez voir de quelle manière je me conduirai envers ces infâmes et quelle punition je vais leur infliger en sorte qu'elle reste en souvenir dans notre temps. »

Farîd ordonna ensuite aux principaux agents de disposer deux cents terres [1], et ayant fait venir les Pathans et les possesseurs de troupes de cavaliers (*Khaïl-dar*) qui se trouvaient dans les deux parganas et qui n'avaient pas de *jaguîr*, il leur dit: « Jusqu'à ce que le roi vienne je vous donnerai de quoi manger et vous vêtir, et je vous permets de garder les objets et l'argent comptant (des méchants zamîndars) qui tomberont en vos mains par le pillage, car je ne rechercherai jamais pour moi ces choses. Pour quiconque d'entre vous se distinguera par sa bravoure, j'obtiendrai de mon père un jaguîr tel qu'il pourra le désirer, et je lui donnerai des chevaux pour la cavalerie. »

Lorsque les employés eurent entendu ce discours, ils furent contents et déclarèrent qu'ils étaient disposés à mettre leur vie aux pieds de Farîd. A ces gens donc qui agréèrent ses conditions il prodigua toutes sortes de marques de bienveil-

[1] C'est-à-dire qu'il divisa ses deux parganas en deux cents terres.

Digitized by Google

lance, il leur distribua des vêtements d'honneur, etc., il leur donna aussi de l'or comptant pour servir à leurs dépenses extraordinaires.

Vers. « Si le soldat est dans un état malheureux, comment livrera-t-il son corps [1] au jour de la bataille?

« Le soldat qui n'est pas content du roi gardera-t-il les frontières du royaume? »

Puis Farid demanda à ses sujets [2] de lui prêter pour quelques jours les chevaux dont il aurait besoin, en leur promettant de les leur rendre après avoir terminé l'expédition importante qu'il méditait. Tous agréèrent volontiers cette demande, ils amenèrent de chaque village un ou deux chevaux et les présentèrent à Farid. On mit sur ces chevaux les selles qu'on avait fabriquées pour le gouvernement, et Farid donna aux sipahis qui n'avaient pas de chevaux ceux qui étaient à leur convenance; puis après avoir fait tous ses préparatifs il se mit en course, il alla piller les villages (des réfractaires) et en enleva les femmes, les enfants, les vaches, les buffles, l'argent et les marchandises. Il donna aux soldats l'argent et les bestiaux qui étaient tombés entre leurs mains et il fit dire aux chefs des villages dépouillés: « Payez ce que vous devez au gouvernement, sinon je ferai saisir vos femmes et vos enfants et je ne vous laisserai pas en repos. Je ne cesserai de vous poursuivre là où vous serez. Si vous vous réfugiez dans quelque village, j'en ferai venir les chefs auprès de moi (pour leur demander votre extradition) et ils vous livreront s'ils ne veulent s'exposer à combattre avec moi. »

Lorsque les chefs eurent entendu ces sévères paroles, ils s'écrièrent: « Pardonnez-nous les fautes passées, et si désormais quelqu'un de nous agit contrairement à votre volonté, vous nous punirez comme vous l'entendrez. »

Seher Khân leur demanda de fournir des otages afin que

[1] C'est-à-dire « payera-t-il de sa personne? »

[2] Ici, comme plus haut, le mot *ra'âyâ* du texte, lequel est le pl. de *ra'yat*, serait mieux rendu par « vassaux. »

Digitized by Google

s'ils s'enfuyaient après s'être rendus coupables d'un méfait, celui qui leur servirait d'otage fût obligé de les faire comparaître.

Les chefs, dont les gens et les parents étaient en prison, donnèrent jusqu'au dernier *dam* l'argent qu'ils devaient au fisc (*Sarkar*) et ils fournirent des otages sérieux. Ils délivrèrent ainsi de la prison leurs fils et leurs filles et les emmenèrent avec eux. Toutefois, quelques tenanciers qui se livraient à toute sorte de méfaits, tels que vol, brigandage, non-payement des impôts, refus de se présenter au tribunal, fierté excessive envers leurs gens; quelques-uns, dis-je, ne tinrent aucun compte des avertissements qui leur furent donnés. Alors Scher Khân réunit son armée, puis il donna ordre aux ra'âyâ qui possédaient un cheval de venir avec leur cheval, et à ceux qui n'en avaient pas de venir à pied ; d'amener avec eux la moitié de leurs hommes et de laisser l'autre moitié s'occuper des affaires de leurs maisons, des constructions et de l'agriculture.

Lorsque les soldats et les ra'âyâs furent arrivés, Scher se dirigea vers le village des méchants (tenanciers) dont il a été question, et après avoir fait construire une petite forteresse à la distance d'un kos de leurs villages, il donna ordre de couper les jangles et aux cavaliers d'entourer les villages, de massacrer tous ces chefs tyranniques et de s'emparer des femmes et des enfants qui tomberaient entre leurs mains. « Ne laissez pas ces gens ensemencer, ajouta-t-il, détruisez ce qui sera fait ; emmenez les bestiaux et entourez les villages afin qu'on n'y puisse rien apporter à aucun habitant de nulle part et qu'on ne puisse en emporter la moindre chose. » Chaque jour il répétait aux cavaliers cette recommandation : « Faites attention aux villages, n'en laissez sortir personne. » Il ajoutait, en parlant aux fantassins : « Coupez les jangles et, lorsqu'ils seront coupés, abandonnez la petite forteresse que vous avez construite, faites-en construire une nouvelle auprès d'un autre village et entrez-y. »

Les méchants (tenanciers) se sentant impuissants à résister,

Digitized by Google

envoyèrent dire à Scher Khân que, s'il leur pardonnait leurs fautes, ils se présenteraient au baisement des pieds ; mais Scher leur fit répondre qu'il ne désirait pas qu'ils vinssent ; qu'il n'y avait de possible entre eux et lui que le combat, que Dieu donnerait la victoire à qui il voudrait. Ils eurent beau faire des supplications et des gémissements et offrir de donner beaucoup d'argent, toutefois Scher n'écouta rien et dit à ses gens : « Ces méchants ont pour règle de commencer par combattre contre le gouverneur : s'ils le trouvent faible, ils persistent dans leur rébellion, mais si le gouverneur a le dessus ils agissent envers lui avec toute espèce de ruse. Ils prient et gémissent ; ils paraissent disposés à donner de l'argent. Par ces tromperies ils séduisent le gouverneur ; mais, quand ils en ont l'occasion, ils n'abandonnent pas leurs mauvais procédés. Vous n'ignorez pas qu'avant de les attaquer je leur ai fait dire avec bienveillance de renoncer à ces actes et de faire les payements dus au trésor ; mais ils n'ont répondu en aucune façon à mes avances. Actuellement ils veulent que, par avidité pour l'argent, je leur pardonne leur faute et que je revienne sur ma décision. Il n'en sera pas ainsi, mais au contraire, si Dieu veut, je les ferai périr ; je réduirai en esclavage leurs femmes et leurs enfants et je ne laisserai pas subsister même ici leur nom ni la trace de leur existence, et je peuplerai leurs terres d'autres ra'âyas afin d'inspirer de la crainte. Quant au gouverneur qui, par sottise, accepterait de l'or et laisserait en repos ces méchants astucieux, celui-là établirait réellement dans son pays la bâtisse de la tyrannie et de la corruption, et il serait complice de l'oppression que ces gens exercent envers ceux qui dépendent d'eux, car c'est à ces derniers qu'ils arrachent l'or dont ils soldent la connivence du gouverneur. Lorsque celui-ci consent à les laisser tranquilles en acceptant leur or, ils se le procurent, en effet, par le vol et le pillage ; car ils l'enlèvent de force aux ra'âyas pauvres et malheureux, et ils en prélèvent bien plus qu'ils n'en donnent au gouvernement.

« Il faut que le gouverneur ne diffère pas, par avidité pour

Digitized by Google

l'or qu'on pourrait lui offrir, de punir ou de faire périr ces méchants; il faut qu'il s'inquiète des intérêts financiers des sujets et qu'il ait soin que les chefs n'agissent pas injustement envers eux, relativement à cet article. Quant à moi, je ne leur pardonnerai jamais leur faute. Si Dieu veut, au moyen du sabot des chevaux de mes braves cavaliers et de l'épée au souffle d'éclair de mes fantassins hardis et bien armés, je brûlerai et jetterai au vent la moisson de la vie de ces chiens d'infidèles, hargneux, d'aspect diabolique, qui ont l'astuce du renard et qui sont fiers de leur hardiesse. »

Ensuite, Scher Khân monta à cheval de grand matin, courut contre ces gens iniques et les passa au fil de l'épée. Il fit prisonniers les membres de leurs familles, et donna ordre aux sipâhis de ne pas les garder mais de les vendre; puis, il peupla leurs villages déserts de nouveaux ra'âyas, qu'il fit venir d'ailleurs. Quand les autres méchants eurent appris ces massacres, ces emprisonnements et cette déportation, ils éprouvèrent de la crainte, ils cessèrent de se mal conduire et ne se livrèrent plus au vol et au brigandage; car les anciens ont dit :

Vers. « Les uns tirent des enseignements des autres; ceux-là viennent et font leur profit de ce qui t'est arrivé. »

Quelque ordre que Scher Khân donnât aux ra'âyas ou aux sipahis, ils l'exécutaient cordialement et avec empressement, sans se permettre jamais ni paresse, ni négligence. En peu de temps, il rendit florissantes les deux parganas, et les sujets et l'armée se tinrent tranquilles.

Miyân Haçan apprit, avec une vive satisfaction, ce qui se passait, et, dans beaucoup de réunions, il exposa l'état florissant des parganas, la bravoure de son fils et la déroute des méchants tenanciers. La bonne administration de Scher obtint de la célébrité dans la province du Bihâr. Quiconque d'entre les amirs de ce pays en entendait parler le louait et l'approuvait, et l'estime générale fut acquise au jeune gouverneur. Il rendit contents de lui les gens qui lui étaient étrangers et ils

Digitized by Google

lui furent reconnaissants, à l'exception de quelques envieux tels que la mère de Sulaïman.

Vers. « Étends sur les ra'âyas l'ombre de tes bienfaits, afin qu'ils soient contents de toi; que ta justice ait lieu de telle façon pour tous que l'État [1] soit tranquille et prospère. »

Quelque temps après, comme Miyân Haçan retourna en son palais d'auprès de Masnad-'Alî-Jamâl, il eut l'occasion d'entendre faire, d'un commun accord, l'éloge de Scher de la langue des sujets et des militaires. Comme il vit le royaume florissant et le trésor plein, il fut très-satisfait; il combla Scher d'éloges, lui donna son approbation, et ce fut ainsi que l'ancien trouble fut éloigné. Voulant traiter favorablement les deux frères [2], il leur dit : « Le soin pénible des parganas et des troupes ne peut plus me convenir, car je suis devenu vieux ; actuellement donc, ce sera à vous deux d'administrer l'armée et les sujets. »

Sulaïman et sa mère ne furent pas contents de ces paroles et ils se mirent à calomnier Scher Khân auprès de Miyân Haçan de toutes manières. Ainsi Scher ayant donné à la sœur (de Sulaïman), à l'occasion de son mariage, un bijou d'or, la mère de Sulaïman montra à Haçan un autre bijou, en lui faisant remarquer qu'il n'était que doré. Elle faisait chaque jour des plaintes de ce genre contre Scher; mais Haçan se contentait de l'écouter. Lorsque la mère de Sulaïman vit que par ses paroles menteuses le cœur de Miyân Haçan ne s'éloignait pas de Scher, elle garda le silence. Miyân Haçan finit par lui dire ; « Je ne puis te croire lorsque tu parles contre Farîd, car, excepté toi, personne, tant d'entre les grands que des sipahis et des ra'ayas, ne s'en plaint; quant à moi, je suis content et reconnaissant de ses actes et de sa bonne conduite. »

[1] A la lettre : « la ville. »

[2] C'est-à-dire Farîd et Nizâm, qui étaient frères consanguins et utérins.

Digitized by Google

Lorsque la mère de Sulaïman eut entendu ces paroles de la bouche de Miyân Haçan, elle se retira en colère. Depuis ce jour elle évita de voir Haçan, et, toujours fâchée, elle se plaignait à ceux qui étaient familiers avec Haçan et qui lui étaient attachés depuis longtemps.

Cependant Haçan, qui était pris dans le filet de l'amour de la mère de Sulaïman, ne put supporter cet état de choses. Un jour il lui demanda la cause de cette grande colère et pourquoi elle le fuyait. « N'est-il pas vrai, répondit-elle, que je suis une de tes plus fidèles servantes? Je dois mon élévation à ton affection et à ta bienveillance; aussi beaucoup de tes officiers et de membres de ta famille me haïssent par envie, et toutefois je ne leur manque en rien, tandis que, de leur côté, ils ne font pas attention à moi et aux enfants que tu as eus de moi. Il ne doit pas t'être caché que, depuis l'époque où tu as donné le gouvernement des deux parganas à Farîd, pour faire plaisir à tes amis et à tes familiers, j'avais demandé ce que tu ferais à l'égard de mes enfants. Par bienveillance, tù avais promis que, lorsqu'ils seraient capables de gouverner, tu leur donnerais un gouvernement, pour que, de ton vivant, ils pussent se former à la direction des parganas et acquérir de la réputation parmi les amis et les ennemis. Actuellement, mes enfants sont entrés dans la période de la jeunesse; si tu leur donnes des parganas à gouverner ils se distingueront, s'il plaît à Dieu, par la justice et la générosité, et ils administreront avec sagesse les affaires de ces districts. Ils pourront se procurer ainsi honorablement des richesses, qui leur donneront de l'indépendance et qui leur seront indispensables, s'ils sont obligés de s'expatrier; car c'est Farîd, ton fils aîné, qui te succédera. Si, de ton vivant, tu ne donnes pas à mes fils une dignité pareille à celle de Farîd, en leur accordant le gouvernement de quelque pargana, je me tuerai, moi et mes fils, devant toi; mais il n'en sera pas de même si tu leur donnes un apanage pendant ta vie. Dans le cas contraire, Farîd et tes officiers, qui ont de la haine contre les fils que tu as eus de moi, les chasseront

Digitized by Google

des parganas, après toi et moi. Il vaut donc mieux mourir en ta présence que de vivre déshonorée au milieu de nos ennemis. »

Haçan était lié par la chaîne de l'amour de cette femme. « L'amant, dit-on, n'a de repos qu'en contemplant sa maîtresse. » Ce fut ainsi qu'entraîné par la force de sa passion, Haçan enleva de son cœur l'amitié cordiale qu'il ressentait pour son fils aîné et manifesta l'intention de faire descendre Farîd de sa dignité et de mettre Sulaïman à sa place. « Je suis pleine d'espoir, lui dit la mère de Sulaïman, en votre affection et en votre bienveillance; mais vos officiers feront tous leurs efforts pour vous empêcher de retirer à Farîd son gouvernement. »

Comme Haçan était pris dans le filet de l'amour, il jura avec une énergique rudesse, afin de la calmer (qu'il ferait ce qu'il avait résolu). Alors il poursuivit cette affaire et il voulut faire constater l'incapacité de Farîd afin de le destituer. Il se mit donc à faire des investigations et des recherches sur son administration, et des discours amers eurent lieu entre lui et Farîd. Lorsque ce dernier eut reconnu que Haçan était d'accord avec la mère de Sulaïman et lui avait promis de donner à ses fils le gouvernement des deux parganas, revenant ainsi sur la promesse qu'il avait faite à ses officiers, il retira de lui-même la main du gouvernement des deux parganas et il envoya dire à Haçan: « Tant que votre amitié paternelle m'était dévolue, j'administrais avec zèle les parganas, mais depuis qu'il n'en est plus ainsi (je me retire) et vous élèverez (en dignité) qui vous voudrez. Quant aux personnes qui, par envie ou par inimitié, ont fait parvenir à votre oreille bénie les paroles qui ont été cause de votre colère, vous pouvez être assuré de ceci: c'est qu'il faut que le gouverneur s'informe secrètement de l'état respectif de ses agents et des ra'âyâs pour n'éprouver de leur part ni perfidie ni négligence. Au moyen de cette précaution, le royaume sera dans une situation florissante, et le souverain jouira d'une bonne renommée et du repos. Il ne faut pas qu'aucun trouble

Digitized by Google

ait lieu dans l'esprit par les rapports des délateurs, Nizâmi[1] a dit :

Vers. « Ah ! que la connaissance précise des choses est une bonne marchandise, car de l'argent comptant qu'elle procure il en résulte de l'utilité pour tous. Celui-là est élevé sur les horizons qui a l'intelligence de ce qui se passe dans le monde. »

Ce qu'il y a de mieux, c'est de ne pas se fixer aux rapports.

Vers. « N'écoutez pas les paroles des délateurs, Y prêter l'oreille, c'est rendre votre vie malheureuse. »

Si, d'après les rapports des délateurs, le gouverneur pense qu'un de ses agents a agi perfidement, il faut qu'il s'en assure de la manière que j'ai indiquée avant de le destituer, et, dans ce cas, il doit en nommer (à sa place) un autre d'entre ceux en qui il a confiance et qui en soit digne par sa fidélité et sa bonne foi. Quant au chef (*mucaddam*) au sujet duquel il n'obtiendra pas d'information précise, il doit en exiger l'exhibition des livres de compte des villages (de sa dépendance pour savoir s'il a fait son devoir). Ensuite le gouverneur doit faire venir en sa présence les *mucaddams* et les commis avec les comptes originaux (les minutes des comptes), car il est bon qu'il voie par lui-même les choses ; attendu que dans ce temps-ci on trouve rarement un homme assez désintéressé pour ne pas aimer l'argent. Toutefois, si le gouverneur ne peut s'occuper lui-même de cette constatation, il doit employer des gens de cœur et de conscience pour vérifier exactement les choses. Quand un manque d'honnêteté est manifeste, il faut punir de manière à faire un exemple à l'égard des autres agents et pour que personne ne manque à l'honnêteté ni à la justice. Ce n'est, en effet, que par une bonne administration que la famille est préservée de l'injustice des

[1] Il s'agit ici du célèbre poëte persan de ce nom.

Digitized by Google

injustes; tandis que par les transgressions des gouverneurs le peuple est en proie à l'injustice.

Vers. « Ne tolère pas un agent ami de l'injustice; puisqu'il s'est engraissé (aux dépens des sujets), arrache-lui la peau.

« Commence à couper la tête du loup avant qu'il ait mangé la brebis. »

Si on ne destitue pas le gouverneur, on doit au moins charger quelqu'un d'apporter les minutes de ses comptes, de faire venir les commis et employés, car d'eux-mêmes ils ne fourniraient pas, par crainte du gouverneur, les documents dont il s'agit, et ils n'exposeraient pas exactement l'état réel des parganas. Si le gouverneur s'accorde avec les *ra'âyas*, ils ne lui font pas d'opposition; aussi convient-il qu'il destitue l'agent ancien et qu'il en nomme un nouveau à sa place. De cette façon, il fera en sorte que les dilapidations de l'ancien agent soient mises en évidence; mais il y a quelque inconvénient à agir de cette manière, car l'ancien gouverneur pourra donner quelque chose au nouvel agent en lui recommandant de ne pas dire qu'il a mal agi envers les ra'âyâs, parce que aujourd'hui c'est lui qu'on destitue et demain ce sera son successeur. Il empêchera ainsi le nouvel agent de dire la vérité au sujet des ra'âyâs. Il vaut donc mieux ne pas destituer l'ancien agent, mais envoyer auprès de lui une personne fidèle et honnête qui soit chargée d'apporter les documents originaux, d'amener les employés et de s'assurer, de la façon qui a été dite plus haut, qu'il connaît les choses telles qu'elles sont.

« Qu'il vous soit donc connu, ô mon père, qui êtes ma quibla et ma ca'aba, que j'ai retiré la main des deux parganas. Que Votre Seigneurie y envoie donc quelqu'un pour saisir les documents et amener en votre présence les commis et employés, afin que Votre Seigneurie daigne vérifier par elle-même ce qu'il peut y avoir dans l'espèce de vrai ou de faux. Il est bon d'user à cet effet de la pierre de touche de

Digitized by Google

l'expérience et de destituer celui qui a le visage noir. »

Miyân Haçan envoya à Farîd la réponse suivante: « Je n'ai nul besoin de rien vérifier. Lorsque j'étais dans l'armée, l'état réel des deux parganas m'était connu. Je sais donc que tu as rendu le pays deux fois plus florissant qu'auparavant. Depuis que ces parganas ont été dans ta possession, tout est allé fort bien. Je t'en avais donné le gouvernement et il n'y a rien à te reprocher, car lorsque je te le donnai c'est que je connaissais ta capacité. Je voulais te procurer la facilité de te former un capital qui pût te servir un jour. Je pense bien que ce n'est que par toi que mon nom restera dans le monde, et que ce sera à toi que sera dévolu le soin des affaires [1]. Mais tes indignes frères (Sulaïmân et Ahmad) et d'autres encore me tourmentent chaque jour et me mettent dans l'embarras. Je sais bien cependant qu'ils sont eux-mêmes incapables d'organiser le pays. Je leur donne de bons conseils qui ne produisent aucun effet et ils ne me laissent pas un instant de repos. Leur mère me tourmente aussi jour et nuit à leur sujet. Je suis donc forcément obligé de donner pour quelques jours le gouvernement des deux parganas à Sulaïmân et à Ahmad pour me sauver de ces tracasseries incessantes du jour et de la nuit. » Farîd ayant reçu cette répense de la bouche de Haçan, lui envoya dire qu'il savait que son père était maître des deux parganas et qu'il pouvait en donner le gouvernement à qui il voulait.

Quand les officiers de Miyân Haçan, qui étaient ses familiers, eurent appris qu'il avait privé Farîd des deux parganas avec l'intention de les donner à Sulaïmân et à Ahmad et que Farîd faisait ses préparatifs pour aller à Agra [2] chercher à s'occuper utilement, ils vinrent tous ensemble auprès de Haçan et ils lui dirent: « Il ne convient pas que tu enlèves à Farîd le gouvernement des deux parganas pour le donner à

[1] C'est-à-dire : « ce sera toi qui me succéderas. »

[2] Agra était alors la capitale du sultan Pathan Ibrahim Lodî qui régnait sur l'Hindoustan.

Digitized by Google

Sulaïmân et à Ahmad. Farîd s'est donné beaucoup de peine pour rendre florissantes ces parganas. Personne avant lui ne les avait administrées aussi bien qu'il l'a fait, et il n'a commis aucune faute qui puisse motiver sa destitution. Tu éloignes d'auprès de toi dans ta vieillesse un fils aussi capable, tandis que dans ce moment même le royaume du sultan Ibrahîm est pareil à un mur lézardé. Si les Pathans doivent conserver le pouvoir, c'est Farîd seul qui peut, avec raison, avoir la prétention de gouverner et de régir l'État. »

Miyân Haçan répondit à ses familiers : « Je sais très-bien ce que je risque à mécontenter Farîd ; mais que puis-je faire ? Sulaïmân et sa mère m'ont persécuté au point de ne pas me laisser un moment de repos. Lorsque Sulaïmân était encore enfant, il me demanda un jour de lui donner le gouvernement des deux parganas. Pour le contenter, je lui dis que je le ferais quand il serait grand.

— Comment, répondit-il, pourriez-vous destituer Farîd à qui vous avez confié le gouvernement de ces districts ?

— Je dirai à Farîd, répliquai-je : Vous avez gardé longtemps le gouvernement des deux parganas, cédez-le pour quelque temps à votre jeune frère afin qu'il manifeste, lui aussi, son habileté dans les affaires de l'État. — Sulaïman me rappelle actuellement ma promesse, et, d'ailleurs, je suis passionément amoureux de sa mère : quand je la vois triste, je perds entièrement le repos et la tranquillité. »

Vers. « On ne peut pas plus tenir en bride un tigre que mettre un frein à l'amour.

« Tu ne peux conduire le chameau par la bride que parce qu'il est patient. »

« Que deviendrai-je si je me livre à la colère ? Je vieillis et ma mort s'approche ; je veux donc me conformer à ma promesse et donner à ces jeunes gens, quelque temps pendant ma vie, le gouvernement de mes parganas. S'ils les administrent habilement, en sorte qu'ils placent le pays dans un état floris-

Digitized by Google

sant et tranquille, j'en serai content, puisqu'ils pourront ainsi pendant ma vie acquérir un bon renom au milieu des populations comme Farîd l'a fait. Quant à lui, je n'en suis pas en peine car il réussira partout où il ira. Si Sulaïmân et Ahmad sont incapables, ils retireront au moins de cette position passagère quelque avantage pendant ma vie. Ce sera Farîd qui me succédera dans le gouvernement des parganas et il possède les qualités nécessaires pour cela. Il est plus propre à la chose que ses frères et que moi-même. Il a plus de dignité, de capacité et d'intelligence de l'administration. Il m'a tenu sur les affaires de l'État des discours renfermant des données telles que je ne les avais jamais entendues de personne. — Mais cependant, répliquèrent les familiers de Miyân Haçan, tu le destitues, et pour complaire à une esclave, tu mets à la tête de tes domaines de jeunes gens qui ne tarderont pas sans doute, dans ce temps de trouble, de secouer le joug de ton autorité et de gouverner en toute indépendance. Les sages ont dit, ajoutèrent-ils, qu'il ne faut pas se fier aux femmes, qu'on ne doit pas leur confier son secret ni leur demander conseil en quoi que ce soit. Il est prudent de ne pas leur faire connaître ses richesses, et il est bon de ne laisser à leur disposition que ce qui leur est nécessaire. Quand on est séduit par l'amour d'une femme, on doit au moins le lui cacher si on ne veut pas tomber dans l'asservissement, car lorsque la femme comprend que son mari est pris dans le filet de son amour et qu'il n'a sans elle aucun repos, bien loin de lui obéir, elle le considère comme un esclave. On dit que l'envie est innée dans le cœur des femmes et que, bien qu'elles soient généralement dépourvues d'intelligence, elles connaissent toute espèce de ruses ; il ne faut donc pas s'y fier. » Ainsi parlèrent les officiers de Haçan, mais, comme il était amoureux, il ne les écouta pas.

Vers. « Pareil au *Kabab*[1], l'homme est mis dans un état

[1] Morceau de viande qu'on fait rôtir au feu.

Digitized by Google

fâcheux par les belles et le vin ; il s'efface, et on n'y fait pas plus attention qu'au *rabâb*[1] en hiver. »

Cependant Farîd, voyant qu'il n'avait plus rien à espérer du côté de Miyân Haçan, prit congé de ses amis et se dirigea du côté d'Ayra par le chemin de Kâhinpûr, à l'endroit où se trouvait en ce moment l'armée de A'zam Humâyûn Surwânî, et où se trouvaient beaucoup d'officiers surwânîs, dont quelques-uns étaient parents de Miyân Haçan. Lorsque Farîd fut arrivé à Kâhinpûr, les surwânîs, qui étaient parents de Haçan, reçurent Farîd cordialement. Le schaïkh Ismaïl se trouvait là par hasard. Farîd demanda qui il était. Tous répondirent : « Il est surwânî. — Non, dit-il, il est Sûr, par votre côté, et surwânî par celui de Nanhiâl. » Farîd demanda alors au schaïkh Ismaïl pourquoi il n'avait pas dit tout de suite qu'il était Sûr. Ismaïl répondit qu'il n'avait pas dit non plus qu'il fût surwânî. « Est-ce ma faute, ajouta-t-il, si ces gens-ci le disent ? » Farîd l'engagea alors à rester avec lui. Ismaïl y consentit et il en fut de même d'Ibrâhîm.

Quand Farîd combattit contre Cutb Schâh, roi du Bengale, Schaïkh Ismâïl déploya, dans cette circonstance, beaucoup de courage, et Habîb Khân Gâgâr, qui était beau-frère d'Ismaïl, donna un tel coup de lance à Cutb qu'il tomba mort. Or, comme il était au service du Schaïkh, ce fut lui qui fut censé avoir tué Cutb. A cette occasion, Farîd lui donna le titre de schuja'at[2] khân, et lorsqu'il fut en possession de la province de Mandû, il en donna le gouvernement à Schuja'at, et il donna à Ibrahîm le titre de sarmast[3] khân.

Il y avait à Agra, à l'époque où Farîd y alla, Daulat Khân, fils de Badhû, esclave d'A'zam khân Surwani, lequel était à la tête de douze mille cavaliers et jouissait de la faveur particulière du sultan Ibrahim ; ce fut lui que Farîd choisit pour son patron, et il parvint à un tel point dans ses

[1] Instrument arabe qui ressemble au *bîn* (*vîna*) des Indiens.
[2] « Force, bravoure. »
[3] « Intrépide ; » à la lettre : « tête ivre. »

Digitized by Google

bonnes grâces, que Daulat disait souvent qu'il n'osait pas résister à Farîd et qu'il se rendait, comme malgré lui, à tous ses désirs. Lorsque Farîd sut que Daulat Khân était empressé envers lui, il lui exposa, par écrit, que Miyân Haçan était vieux, que son âge avait affaibli ses facultés, qu'il était amoureux d'une esclave dont il suivait tous les caprices; qu'il la laissait diriger son administration, et que tous, grands et petits, ainsi que les officiers du gouvernement, étaient, à cause de cet état de choses, dans l'incertitude et le mécontentement; que par suite, en effet, du manque d'intelligence de cette esclave, les deux parganas étaient dans une situation déplorable; que si le sultan lui confiait le gouvernement des deux parganas, lui et son frère seraient à son service avec leurs cinq cents cavaliers, là où ils seraient envoyés, ce qui ne l'empêcherait pas d'avoir pour Miyân Haçan, son père, les égards convenables. Aussitôt que Daulat Khan eut lu cette pétition, il donna à Farîd toutes sortes d'encouragements. « Tiens-toi tranquille, lui dit-il, j'exposerai au roi la situation de Haçan et j'obtiendrai pour toi le diplôme d'investiture des deux parganas. »

Daulat Khân fit donc savoir au sultan la conduite de Mihân Haçan. Il lui exposa que Farîd était un jeune homme d'une grande capacité; qu'il avait administré pendant quelque temps les deux parganas, à la satisfaction du peuple et de l'armée; que si Sa Majesté, la *quibla* du monde, lui accordait le diplôme d'investiture des domaines en question, lui et son frère fourniraient, de leurs cinq cents cavaliers, ce qu'il voudrait pour son service.

Pour toute réponse, le roi dit : « Quel est donc ce méchant jeune homme, qui se plaint de son père? »

Daulat Khân fît connaître à Farîd les paroles qui étaient sorties de la bouche du roi. « Mais, ajouta-t-il, ne t'attriste pas; si Dieu veut, j'obtiendrai le diplôme des deux parganas et je te le donnerai. Je ne négligerai pas tes intérêts. »

Farîd était néanmoins très-affligé; mais, encouragé par Daulat Khan, il continua à demeurer auprès de lui. Ce der-

Digitized by Google

nier traitait Farîd avec bienveillance, et le défrayait si généreusement de ses dépenses que Farîd pouvait mettre de l'argent en réserve.

Peu de temps après, Miyân Haçan mourut, et, le troisième jour après son décès, Sulaïmân plaça sur sa propre tête le turban[1] de Miyân Haçan. Lorsque Miyân Nizâm, bon frère[2] de Farîd, eut appris que Sulaïmân avait mis sur sa tête le turban de Haçan, il alla, suivi de ses gens, dans l'assemblée au milieu de laquelle Sulaïmân était assis; il enleva le turban de dessus la tête de Sulaïmân, et lui dit : « Tant que Farîd vivra, il ne te convient pas (de ceindre le turban du commandement). Il est ton aîné, et il se distingue d'ailleurs par la réunion des meilleures qualités; il est, en ce moment, auprès du padischah, mais il ne faut pas, pour cela, usurper sa place. Crains Dieu et redoute aussi les créatures de Dieu; car, agir contre les règles et les usages, c'est s'exposer à la haine générale. Du vivant de mon père, je n'ai pu te reprocher, par égard pour lui, tes méchancetés envers Farîd, dans lesquelles tu étais protégé par ta mère; car ce n'est pas par ta force, ni par la puissance de ta bravoure (que tu avais gagné la faveur de Miyân Haçan). Maintenant, tu dois, contrairement à ce qui a eu lieu auparavant, te réconcilier avec ton frère Farîd et renoncer à toute contestation; car il serait bien mal de combattre contre ton frère aîné. Miyân Haçan avait donné, de son vivant, un jaguîr séparé à chacun de ses enfants; contente-toi du tien et renonce à l'administration des parganas, puisqu'elle est le partage de l'aîné. Si tu te décides à combattre, tu auras besoin des autres et personne ne t'approuvera; il n'en résultera pour toi qu'un mauvais renom et la ruine des parganas. »

Vers. « Que peut-on dire de la guerre, sinon qu'elle détruit les anciennes dynasties? »

[1] Nous dirions : « la couronne (coronet). » C'était pour montrer qu'il héritait de la dignité de son père.

[2] C'est-à-dire de père et de mère.

Digitized by Google

« Si mon frère me témoigne de l'amitié et de l'affection, répondit Sulaïmân, je ne rougirai pas de le revoir. »

Il écrivit ensuite à Farîd, pour lui annoncer la nouvelle de la mort de Miyân Haçan. Farîd prit deuil aussitôt et instruisit Daulat Khân de la conduite de Sulaïmân et de tout le reste. « Ne te tourmente pas l'esprit, lui dit Daulat; si Dieu veut, le roi te donnera le diplôme des deux parganas. » Puis, Daulat Khân ayant exposé au roi tout ce qui s'était passé, il en reçut le diplôme du gouvernement des deux parganas, et il envoya en prendre possession Farîd, qui, arrivé dans les parganas, fut reconnu conformément au diplôme.

Sulaïmân comprit qu'il ne pouvait rester soumis à Farîd, et il se réfugia auprès de Muhammad Khân Sûr Dâûd Schâh Khaïl, qui était chef de quinze cents cavaliers et gouverneur du pargana de Khund. Celui-ci, qui éprouvait du ressentiment dans son cœur envers Miyân Haçan, fut bien aise qu'il existât de l'inimitié entre les deux frères afin qu'ils eussent chacun d'eux besoin de lui. Plein de cette pensée, il dit à Sulaïmân : « Farîd a fini par obtenir du roi son diplôme d'investiture des parganas; mais Daulat Khân Yûçuf Khaïl, à la tête des Mogols, est sur le point de combattre contre le sultan Ibrâhîm. Si les Mogols sont vainqueurs, je prendrai de force à Farîd les parganas et je te les donnerai. Si la victoire est au roi, tu iras le trouver, et moi je lui ferai savoir que Miyân Haçan avait à se plaindre de Farîd et était, au contraire, satisfait de toi. Désormais, s'il veut faire ta fortune, la chose lui sera facile. »

« Je me suis réfugié chez vous par la crainte de Farîd, répondit Sulaïmân à Muhammad Khân; mais il est vrai qu'il n'y a personne qui soit aussi capable que Farîd parmi vos chefs. Je vous ai livré mon libre arbitre. Agissez comme vous l'entendrez. »

Cependant Muhammad Khân envoya un agent auprès de Farîd lui parler en ces termes : « Si tu acceptes ce que je te dis par considération pour moi, je viendrai et j'établirai la paix entre vous deux qui êtes frères. Si, au contraire, tu n'a-

Digitized by Google

grées pas mes paroles, tous mes officiers t'obligeront à le faire. »

Farîd écrivit en réponse une lettre conçue en ces termes : Vous, Dâûd Schâh, qui êtes grand et élevé parmi les notables de Khaïl, vous qui êtes le chef perpétuel de votre tribu, vous ne devez pas prendre la peine de venir ici. Il suffit que vous me fassiez savoir que vous vous souvenez de moi. Mon frère Sulaïmân se plaint de moi à Votre Seigneurie ; mais je ne veux pas vous cacher l'état des choses. C'est à savoir que, du vivant de mon père, Sulaïmân agissait toujours hostilement contre moi. Cependant je lui ai fait savoir que je lui donnerai le double du jaguîr qu'il tient de mon père ; que nous devions éloigner désormais loin de nous tout sujet de colère et vivre amicalement le reste de notre vie. La tranquillité dans les deux mondes repose sur ces deux choses [1]. Être bienveillant envers ses amis et dissimuler envers ses ennemis. Mais ces dispositions conciliantes n'ont produit aucun effet sur Sulaïmân. Mes officiers, qui étaient ici, ont tous fait aussi leurs efforts pour arranger cette affaire, et ont tâché de détourner de toute manière Sulaïmân de son inimitié déplacée. Toutefois il n'a pas obtempéré à ces avis. Si vous aussi l'engagez à renoncer à son inimitié, ce sera une marque d'amitié qui prouvera votre zèle pour la maison de Miyân Haçan. J'envoie auprès de vous mon frère Nizâm afin qu'il calme Sulaïmân en votre présence et le ramène. Alors je lui donnerai un jaguîr conformément à son désir. Mais s'il a la prétention de partager avec moi le commandement et de ne me laisser qu'une portion du domaine de Miyân Haçan, je ne pourrai jamais y consentir tant que je vivrai. Il ne peut pas plus y avoir deux épées dans le même fourreau que deux gouverneurs pour un seul district.

Vers. « Ou je resterai dans la ville ou tu y resteras. Les affaires du pays sont en désordre quand deux personnes sont à la tête du gouvernement. »

[1] C'est-à-dire : « c'est avantageux spirituellement et temporellement. »

Digitized by Google

Lorsque Muhammad Khân sut ce que Farîd avait dit à son agent et avait écrit, il dit à Sulaïmân : « Je sais que Farîd ne te donnera pas réellement ta portion. Rassure-toi, je la prendrai de force et te la donnerai. Si vous, les trois frères, venez auprès de moi, je te ferai donner ta portion. »

Sulaïmân fut très-content ; et on fit savoir à Farîd ce dont il s'agissait. Ce dernier, ainsi que son frère Nizâm et d'autres personnes d'entre leurs amis, furent d'avis qu'il fallait temporiser afin d'empêcher Muhammad d'accomplir ses projets. « Je n'ai à ma portée, disait Farîd, que Pahâr Khân, fils de Darya Khân Tûhafî ; il faut donc patienter quelques jours. Si le sultan Ibrahîm est victorieux, je n'ai rien à dire à personne, car j'ai en ma possession le firman de mon investiture. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les Mogols triomphent du roi, je prendrai des arrangements avec Pahâr Khân, et je resterai avec lui.

Peu de temps après, on apprit que le sultan Ibrahîm avait été tué en combattant, et que le royaume de Dehli était dévolu au Padischah, second Salomon Zahruddîn Muhammad Babar. On était alors en 430 de l'hégire (1523-24).

Farid, déconcerté, alla trouver Pahâr Khan ; il lui resta constamment attaché et il ne s'en éloigna pas un seul instant. Son assiduité auprès de Pahâr, qui avait acquis de la célébrité par sa bonne administration du royaume du Bihar [1], le lia tellement avec lui qu'il le voyait en particulier sans que personne l'en empêchât, et qu'il fut un de ses familiers.

Un jour que Farîd était allé chasser avec Pahâr Khân ; il tua un tigre qui était sorti des jangles. A cette occasion, Pahâr Khân, qui avait pris le nom de sultan Muhammad [1] et qui faisait battre la monnaie du Bihar et faire la prière en son nom [2], donna à Farîd le titre honorifique (Khitâb) de Scher

[1] Pahâr Khân, fils de Dayrà Khân, était en effet roi de Jaunpur et de Bihar sous le nom de Muhammad Schâh. V. Mountst. Elphinstone, *the History of India*, t. II, p. 129.

[1] Se posant comme successeur du sultan Ibrahim, roi de Dehli.

[2] Double signe de la souveraineté.

Digitized by Google

Khân[1] et le nomma gouverneur de son fils Jalâl Khan[2], ce dont Farîd fut très-satisfait. Après avoir longtemps séjourné auprès du sultan Muhammad, Scher Khân en prit congé et alla dans ses parganas. Comme il y resta longtemps, le sultan Muhammad s'en plaignit à lui : « Tu m'avais promis, lui écrivit-il, de ne rester que peu de temps absent et voilà que bien des jours se sont passés sans que tu sois revenu. »

C'étaient des jours de trouble, on n'avait confiance en personne.

Quant à Muhammad Khân, il calomnia Scher Khan auprès du sultan Muhammad. Il lui fit entendre qu'il attendait l'arrivée du sultan Mahmûd, fils du sultan Sikandar[3], que soutenaient la plupart des Omras pathans ; et que si le sultan le permettait, il lui exposerait le motif de cette démarche. Le sultan voulut que Muhammad Khan s'expliquât. Il dit alors que Sulaïman, frère de Scher Khan, était un jeune homme fort capable ; que Miyan Haçan lui avait donné de son vivant le gouvernement de ses deux parganas et en avait renvoyé Scher Khan ; mais que ce dernier était allé faire ses doléances auprès du sultan Ibrahîm ; qu'Ibrahîm avait paru étonné qu'il pût se se plaindre de son père ; que Daulat, Khan fils de Badhû, s'était déclaré son protecteur ; que c'était lui qui, à la mort de Miyan Haçan, avait fait signer le diplôme de gouverneur des deux parganas au sultan Ibrahim en faveur de Scher Khan ; que Sulaïman désirait mettre sous les yeux du roi la recommandation que Miyan Haçan avait faite par écrit, étant sur le point de mourir ; mais que sur ces entrefaites, une sédition eut lieu et ce fut ainsi qu'il ne put arriver auprès du sultan Ibrahim ; qu'alors il s'adressa à lui (Muhammad Khan), et qu'aussitôt qu'il eut reçu du roi le brevet des deux parganas, Scher Khan vint, en toute hâte, auprès de Sa Majesté ; que depuis un certain espace de temps, Sulaïman pour se mettre à l'abri de la tyrannie de son frère, s'était réfugié auprès de lui

[1] C'est-à-dire le tigre Khân.
[2] Outre le gouvernement de ses deux parganas.
[3] Et frère du sultan Ibrâhim qui venait de périr.

Digitized by Google

et que si Muhammad voulait se déclarer pour Sulaïman, il obligerait sensiblement son serviteur.

« Farîd, répondit le sultan Muhammad, exécute fidèlement son service. Pourquoi, à cause de quelque petit manquement, sans s'assurer si la chose est vraie, lui retirerais-je son jaguîr ? Mais ton esprit est bienveillant, ainsi puisque les deux frères ont avec toi des relations d'amitié et de fraternité, prends une décision sans acception des personnes afin que le droit demeure à son centre et que la sédition qui s'est manifestée en ces jours soit éloignée de nous. Nizami Ganjwî a dit :

VERS. « Accomplis la justice aussi régulièrement que sont mis à la broche des morceaux de viande pour être grillés. »

Muhammad Khan étant donc venu dans le pargana de Jond, avec la permission du sultan Muhammad, il envoya à Scher Khan son officier Schadî lui dire ces paroles : « Il n'est pas convenable de posséder les deux parganas au détriment de ton jeune frère et d'exciter ainsi la dissension dans ta famille. Je t'envoie Schadî et j'espère que tu feras ce qu'il te dira de ma part, car je ne m'en départirai pas. Ton frère est depuis quelque temps auprès de moi, et tu n'ignores pas les règles et les usages des Pathans. »

Lorsque Schadî fut arrivé auprès de Scher Khan, il lui dévoila tout ce que Muhammad Khan avait dit; mais Scher Khan lui fit cette réponse : « Schadî, dis de ma part à Muhammad Khan : Nous ne sommes pas ici dans le pays de Roh, où l'on se partage par égales portions l'héritage de son père ; nous sommes dans l'Hindoustan, qui obéit à un roi qui ne veut pas d'association dans le commandement et qui s'inquiète peu du droit d'aînesse et de fraternité. Le sultan Sikandar a établi l'usage d'accorder le gouvernement des districts de ses États au plus puissant ou au plus digne des héritiers du défunt possesseur, tant le pargana que les troupes qu'il peut fournir, sans qu'il y ait rien pour les autres frères. Or, le sultan Ibrahim m'a donné le diplôme qui me constitue gouverneur des deux parganas de mon père ; ainsi mes frères n'ont

Digitized by Google

rien à voir à cela, ni aucune réclamation à faire à ce sujet. Il n'en est pas de même du trésor de Miyan Haçan, que devaient se partager ses héritiers. Cependant Sulaïman se l'est approprié ; il s'est enfui et est allé se réfugier auprès de vous, sans faire savoir à votre noble intelligence ce qui s'était passé. Mais, du moment qu'il vous quittera, les héritiers de Miyan Haçan lui prendront leur portion. Je n'admets pas ce que vous avez proposé, de donner le pargana de Tandah-Balhû à Sulaïman. Je ne le lui céderai pas volontairement ; vous serez donc obligé d'avoir recours à la force, car il n'y aura pas d'autre moyen d'agir. »

Après avoir ainsi parlé, Scher Khan congédia Schadî. Celui-ci étant retourné auprès de Muhammad Khan lui fit connaître la réponse de Scher Khan. Muhammad Khan se mit alors dans une violente colère et ordonna à Schadî de se mettre à la tête de toute son armée, d'aller s'emparer du pargana de Tandah-Balhû pour le donner à Sulaïman. « Si Farîd ose combattre ajouta-t-il, vous le vaincrez et vous vous rendrez maître des deux parganas. »

Lorsque cette nouvelle fut arrivée à Scher Khan, il écrivit sans retard un firman (*parwâna*) à Sikhha (officier du père de Khawas Khan), et qui administrait Tandah-Balhû, pargana situé près Bénarès, et qui avait été placé à la tête de l'armée de Scher Khan, que Sulaïman s'avançait avec Schadî pour s'emparer des parganas ; mais qu'il ne devrait pas céder sans combattre. Celui-ci obéit, combattit et malheureusement fut tué ; son armée prit la fuite et arriva dans le pargana de Sahasrawan [1] auprès de Scher Khan ; mais elle ne put s'arrêter là. Cependant, malgré tout ce qu'on dit à Scher, il n'alla pas trouver le sultan (du Bihar), mais il répondit à ceux qui l'y engageaient : « Ces jours sont des jours de combats pour moi ; car le sultan Muhammad ne se déclarera pas contre Muhammad Khan ; il proposera un compromis qui ne me paraît pas accep-

[1] Nom du second des parganas que possédait Miyân Haçan. On se souvient que Muhammad Khân voulait que les deux frères Scher et Sulaïman eussent chacun un pargana. Celui-ci est nommé plus haut Sahasrâwan-Khâspûr.

Digitized by Google

table. — Si vous ne désirez pas la paix, dit alors Miyan Nizam (frère de Scher Khan), il vaut mieux aller à Patna et là, par l'entremise d'un homme honorable, parvenir auprès du sultan Junaïd [1] et nous mettre sous sa protection. De cette façon nous pourrons prendre notre revanche sur Muhammad Khan et le chasser de Jond. »

La chose étant convenue, Scher Khan alla à Patna et dit à son agent : « Je vais auprès du sultan Junaïd lui exposer ma situation. S'il s'engage à me protéger, j'entrerai à son service et je lui serai dévoué de cœur et d'esprit. » Ses offres furent acceptées, Scher Khan entra au service du padishah, à qui il donna des présents tels que le souverain en fut très-content et qu'il le mit à la tête de son armée.

Muhammad Khan et Sulaïman ne se sentirent pas le courage de lui résister et ils s'enfuirent dans les montagnes de Rahtas. Alors Scher Khan prit possession non-seulement de ses parganas, mais de celui de Jond qui appartenait à Muhammad Khan et d'autres parganas du domaine royal [2]. Et comme quelques Pathans d'entre ses officiers s'étaient aussi enfuis dans les montagnes [3], il leur fit écrire que s'ils venaient le trouver il leur donnerait le double de leurs jaguîrs, les assurant qu'il n'avait eu en vue dans sa vengeance que l'honneur des femmes et que puisqu'il était maître des parganas, ils devaient venir faire leur soumission en personne.

Lorsque Scher Khân vit que beaucoup de chefs pathans furent revenus auprès de lui, il récompensa les Mogols dont il s'était servi et les congédia. Puis il adressa à Muhammad Khân, qui était de la nation des Sûr [4], et qui gouvernait le par-

[1] Junaïd, qui avait à ce qu'il paraît pris le titre de sultan, était gouverneur de Jaunpur pour l'empereur mogol Baber. On était probablement alors en 1527. Voy. Elphinstone, *loc. cit.*

[2] C'est-à-dire du Bihar, qui dépendait de Muhummad Schâh Lohani. En ce moment Scher Khân était censé appartenir au parti mogol.

[3] Ceux apparemment qui avaient pris parti pour son frère Sulaîmân.

[4] Muhammad Khân, ainsi qu'on l'a vu plus haut, appartenait à cette nation, qui est une branche de celle des Afgans, et le sultan Ibrahim, suzerain

Digitized by Google

gana de Jond, une lettre dont voici le sens : « Le Grand Khân [1] ne doit concevoir aucune appréhension au sujet de ma conduite ; il doit, au contraire, être parfaitement tranquille et il peut reprendre la possession du pargana de Jond. Si je me suis emparé des parganas royaux, ce n'est pas que je veuille en priver les amis du Padischah à qui ils appartiennent ; mais c'est pour m'opposer à la révolte anglaise [2]. Or les Pathans, qui aiment la tranquillité, désirent que je les gouverne et que je sois leur roi. Il faut donc maintenant que les chefs des tribus soient unis et concourent au bien général pour l'avenir de leur nation ; qu'ils veillent à la sécurité de leur peuple, et qu'ils tâchent de s'emparer des parganas sur les étrangers. Il faut, dans l'intérêt de la prospérité générale, écarter de part et d'autre l'envie, la fierté, la haine, et planter dans la terre du cœur l'arbrisseau de l'affection et de l'amitié, afin de recueillir le fruit de la sincérité. De cette manière les grands officiers seront unis, et par là la puissance et le pouvoir, l'autorité et la dignité s'augmenteront.

Vers. « Plante le rejeton de l'amitié et l'affaire qui t'occupe réussira ; éloigne l'arbre de la haine et toute douleur s'adoucira. »

Après avoir pris connaissance de la lettre de Scher Khan, Muhammad Khan quitta la montagne où il s'était retiré et il gouverna le pargana de Jond. Ces deux personnages s'excusèrent l'un l'autre au sujet de leurs anciennes dissensions, Muhammad Khan se rendit à Agra, auprès du sultan Junaïd, et en sa compagnie il alla présenter ses hommages au nouveau Faridoun, le padischah Zahiruddin Muhammad Babar et il l'accompagna dans son expédition à Chandiri [3]. Scher Khan

de Muhammad Khân, appartenait, aussi bien que Scher Khân, à cette même nation.

[1] Ce titre est ici une simple expression de politesse.

[2] C'est-à-dire « excitée ou soutenue par les Anglais. »

[3] En 1528.

Digitized by Google

resta quelque temps avec les Mogols ; il s'instruisit de leur manière de combattre et d'administrer l'État, et il put connaître les moyens d'existence de leurs principaux officiers. Scher Khan disait souvent, à ce sujet, dans les assemblées des Pathans : « Ma bonne fortune m'a aidé et mon bonheur a été vrai ; ainsi, je chasserai facilement les Mogols du royaume de l'Inde. » Lorsqu'on l'entendait parler ainsi on souriait, et lorsqu'il se retirait de ces réunions, les assistants exprimaient entre eux leur étonnement d'un tel orgueil et d'une telle intempérie de langue. Moi, 'Abbas, qui suis l'historien de Scher Khan, j'ai entendu dire ce qui suit par mon oncle paternel, le schaïkh Muhammad, qui était chef des grands schaïkhs et fils de Malhi Quital, le plus excellent des gens parfaits. Mon oncle, âgé, à cette époque, d'environ quatre-vingts ans, disait donc : « J'assistais à l'affaire de Chandiri, dans l'armée du nouvel Alexandre, l'ombre de Dieu le roi Babar, parmi les officiers du khan Khanan Yuçuf Khaïl, « lorsque le schaïkh Ibrahim Sarwani me dit : « Allons auprès de Scher Khan Sur. » Et il disait d'autres paroles au-dessous de sa dignité, paroles que j'ai entendues et dont on riait. Comme cependant j'y acquiesçai, nous montâmes tous les deux à cheval et nous allâmes à la tente de Scher Khan. Tout en parlant, le schaïkh Ibrahim dit : « Il est difficile que le royaume de l'Hindoustan revienne aux mains des Pathans et que les Mogols puissent en être chassés. » Scher Khan dit alors à Schaïkh Muhammad : « Soyez témoin de ce que le schaïkh Ibrahim et moi nous disons (voici donc ma réponse) : Si ma bonne fortune me vient en aide, je vous délivrerai en peu de temps du joug des Mogols. Ils ne sont pas plus forts que les Pathans au combat de l'épée, et sans la mésintelligence qui a régné parmi les Pathans, ces derniers n'auraient jamais cessé de posséder l'Inde. Lorsque je suis venu au milieu des Mogols, j'ai pris connaissance de leur manière de se battre, et je me suis assuré qu'ils lâchent souvent le pied dans le combat. Le padischah mogol, à cause de sa naissance distinguée et de son rang élevé, ne s'occupe pas lui-même de l'administra-

Digitized by Google

tion du royaume ; mais il en confie les affaires, même les plus graves, à ses omras et aux principaux officiers de son empire, se fiant à leur parole et à leur action. Or, tout raya, sipâhi et zamîndar qui se rend coupable de quelque transgression est sûr d'échapper à la punition au moyen de présents corrupteurs. Tout est permis à celui qui a de l'or, et, au contraire, celui qui en manque a beau faire de belles actions et se dévouer jusqu'à exposer sa vie, on ne lui rend pas justice.

Vers. « Si tu rencontres à la porte d'un grand celui qui fait des présents corrupteurs, sache bien que, puisqu'il a de l'argent, il aura la vie sauve.

« En effet, par l'avidité de l'or on ne fait pas de différence entre l'ami et l'ennemi.

« Si ma bonne fortune me vient en aide, vous verrez et vous entendrez, ô Schaïkh, comment je saisirai l'occasion favorable pour les Pathans avant qu'ils se séparent. »

Après quelques jours, Scher Khân ayant pris part au dîner royal, il y avait un plat de *mahîcha* [1] et il ignorait la manière de les manger. Cependant, il les coupa en morceaux au moyen de son couteau et il les mangea facilement avec sa cuiller. Le roi Babar reconnut par là l'esprit de Scher Khân ; il en fut même surpris et il dit à son ministre de ne pas le perdre de vue ; car, ajouta-t-il, il comprend bien le mécanisme du gouvernement et des marques de royauté se découvrent sur son front. J'ai vu beaucoup de chefs pathans plus considérables que lui et je n'en ai pas conçu la moindre crainte ; mais il n'en est pas de même de celui-ci et je crois que je ferai bien de le mettre en lieu de sûreté parce que des signes de grandeur et de capacité administrative se trouvent en lui. Cependant le sultan Junaïd, au moment de quitter le padischah, recommanda vivement Scher Khân au visir et accompagna de présents sa recommandation qu'il fit en ces

[1] Morceaux de pâte dans une espèce de sauce ou de soupe.

Digitized by Google

termes : « Scher Khân est sans défaut, mais il n'est pas tranquille au point de n'avoir dans son cœur nulle appréhension d'aucune chose. Si Votre Majesté, quibla du monde, se saisit de lui, tout autant de Pathans qui sont auprès de l'étrier impérial en seront affectés, ils n'auront plus confiance à notre parole et ils se retireront d'auprès de Votre Majesté. »

Le roi garda le silence ; mais Scher Khân [1] comprit, par sa sagacité naturelle, que le roi avait parlé de lui : il se retira dans sa tente et il dit à ses gens : « Le roi a aujourd'hui beaucoup regardé de mon côté, et a dit quelque chose à son ministre, après avoir jeté sur moi un regard d'appréhension. Je ne crois donc pas qu'il soit prudent pour moi de rester ici ; mais il convient que je m'en aille. »

Scher Khân parla ainsi, et au moment même il monta à cheval et s'éloigna suivi de sa petite armée. Après un certain laps de temps, le roi s'étant aperçu que Scher Khân n'assistait plus à ses réceptions, il se souvint de lui et envoya vers lui des gens qui trouvèrent sa tente vide. Babar reprocha à son vizir de l'avoir empêché de se saisir de Scher Khân. « Je vois, ajouta-t-il, qu'il a de l'importance ; Dieu sait ce qui arrivera désormais. »

Lorsque Scher Khân fut retourné avec son armée dans ses parganas, il envoya de magnifiques présents au sultan Junaïd, et il lui écrivit en ces termes : « J'avais exprimé au roi le désir de me retirer de son service, mais il n'y consentit pas. J'avais agi ainsi parce que mon frère Nizâm avait fait savoir au sultan Muhammad que j'étais avec les Mogols et que je lui avais enlevé par leur protection les parganas ; mais que, s'il y était autorisé, il me les reprendrait. Le sultan Muhammad ne répondit rien ; mais je fus instruit de la chose et ce fut ainsi que je ne pus rester auprès de Babar. Or, si je suis l'esclave de vos bontés, je ferai ce que vous m'ordonnerez. »

[1] Il était sans doute dans la salle où se tenait cette conversation à voix basse.

Digitized by Google

Scher Khân tint ensuite ce langage à Miyân Nizâm et à tous ses officiers : « Les Mogols n'ont plus confiance en moi, ni moi en eux : je veux donc aller maintenant auprès du sultan Muhammad. » Il parla ainsi et partit. Muhammad le reçut avec empressement, car il avait apprécié sa bonne administration, et il le chargea de le remplacer auprès de son fils Jalâl Khân en lui disant : « Sois mon lieutenant auprès de mon fils qui n'est encore qu'un enfant, et donne tous tes soins à son éducation. »

Scher Khân fut très-satisfait de ce discours et il se livra avec zèle à l'éducation de Jalâl. A la mort du sultan Muhammad, il fit asseoir Jalâl Khân à sa place. Toutefois, la mère de Jalâl, qui s'appelait Dûdû et qui avait été la femme légitime du sultan Muhammad, gouverna le Bihar pendant la minorité de Jalâl Khân, et elle maintint Scher Khân dans son poste. Lorsque Dûdû mourut, Scher Khân dirigea les affaires de Jalâl Khân par manière de lieutenance et il administra ainsi le royaume du Bihar.

Il existait une grande amitié entre Scher Khân et Makhdûm-i'âlam [1], qui était gouverneur des parganas de Hajjîpur et qui était un des omras du sultan de Gour ou Bengale. Or ce dernier se dégoûta de Makhdûm-i'âlam et, comme il conçut le désir de prendre aux Rohillas [2] le royaume du Bihar, il envoya de ce côté Cutb Khân à la tête d'une puissante armée ; mais Scher Khân fit tout ce qu'il put pour conserver la paix « Nous sommes musulmans (comme vous), lui fit-il dire ; nous n'avons jamais été en hostilité contre vous et nous n'avons jamais dépassé nos limites. Il y avait même entre vous et Masnad 'Ali Darya Khân une amitié sincère, Jalâl Khân, fils du sultan Muhammad, est encore enfant ; il ne vous convient donc pas de vous emparer de son royaume pendant sa minorité. » Scher Khân eut beau prier et supplier, Cutb

[1] Ce nom est un titre d'honneur qui signifie : « celui qui est servi par tout le monde. »

[2] Nous avons vu plus haut que les Rohillas sont des Pathans ou Afgans.

Digitized by Google

Khân n'agréa pas ses observations, et alors Scher dit au Pathans : « Il y a d'un côté l'armée des Mogols, et de l'autre celle du Bengale qui ne manquent de bravoure ni l'une ni l'autre. » Les Rohillas dirent à Scher Khân : « Tranquillise-toi, nous ferons de tels efforts que nous ne quitterons pas le champ de bataille sans avoir remporté la victoire et sans avoir fait périr les Mogols. Comme depuis plusieurs années nous avons été soutenus par ta faveur, nous ne te ferons pas infidélité. » Ensuite Scher Khân mit en ordre son armée qu'il sépara en aile droite et gauche et corps du centre, et il la rangea en ordre de bataille en face de l'armée ennemie. Un violent combat ne tarda pas à s'engager entre les deux armées et, à la fin, l'armée du Bengale fut mise en déroute. Le schaïkh Isma'il (général de Scher Khân) déploya à cette occasion une grande bravoure, et Habîb Khân Gâgar donna un tel coup de lance à Cutb Schah qu'il le fit tomber mort de son cheval et rendre son âme à Dieu ; aussi cette bataille victorieuse prit-elle le nom de Schaikh Ismaïl. A cette occasion, Scher Khân donna au schaïkh le titre honorifique de Schujâ'-Khân [1] ; et il tomba tant d'argent, d'éléphants, de chevaux et d'objets de tout genre entre les mains de Scher Khân qu'il en devint riche. Mais les Nauhânîs [2] virent cela de mauvais œil et devinrent dès lors les ennemis secrets de Scher Khân.

Comme Makhdûm-i'âlam n'avait pas volé au secours de Cutb Khân et que ce dernier avait malheureusement péri, le roi du Bengale fit marcher son armée contre Makhdûm-i'âlam. Celui-ci appela à son secours Scher Khân, qui lui fit dire que l'inimitié avait éclaté entre lui et les Nauhânîs et qu'il n'y avait plus entre eux de confiance réciproque.

Scher Khân donna aussi à Miyân Hacc, fils de 'Abbâs Khân Surwâni, dont les enfants étaient ses compagnons, le titre de Daryâ Khân [3]. Or, ce personnage était un des an-

[1] « Le Khân de la bravoure. »

[2] On les nomme Lauhânîs dans l'*Histoire des Afgans* traduite par Dorn.

[3] « Le Khân de la rivière. »

Digitized by Google

cêtres de moi qui suis l'auteur de l''Abbâs Schâhî. Personne n'était pareil à lui parmi les omras de Scher Khân, et il en avait épousé la bonne sœur ; il mourut malheureusement au commencement de la carrière fortunée de Scher Khân. Par ce détail je veux faire savoir qu'il existait quelque lien de parenté entre Scher Khân et moi, et qu'ainsi je suis bien renseigné sur ce qui le concerne, puisque j'en ai la certitude par mes grands-parents.

A la fin Scher Khân envoya Daryâ Khân au secours de Makhdûm-i'âlam. Ce dernier, reconnaissant, adressa à Scher Khân ses objets les plus précieux en lui faisant dire qu'il les reprendrait s'il gagnait la victoire ; mais que, dans le cas contraire, il les lui laissait, préférant qu'il les eût à tout autre. Comme Makhdûm-i'âlam périt dans le combat, tandis que Miyân Hacc resta en vie, tout l'argent et les objets précieux de Makhdûm-i'âlam restèrent en la possession de Scher Khân.

Cependant l'inimitié que les Nauhanîs avaient vouée à Scher Khân s'accrut de jour en jour au point qu'ils formèrent le dessein de l'assassiner, et voici ce qu'ils décidèrent : « Chaque jour, dirent-ils, Scher Khân se rend auprès de Jalâl Khân accompagné seulement d'un petit nombre de ses gens. Jalâl Khân feindra d'être malade et alors Scher Khân entrera sans doute dans l'intérieur du palais pour lui rendre ses devoirs. Lorsqu'après avoir demandé des nouvelles du sultan il se retirera d'auprès de lui, à sa sortie de la première porte et avant qu'il ait franchi la seconde, Jalâl Khân assassinera lui-même Scher Khân. »

Heureusement, quelques Nauhânîs qui étaient dévoués à Scher Khân à cause des relations de fraternité et d'amitié qu'ils avaient avec lui et qui avaient assisté au conseil dans lequel cette trahison avait été décidée, en instruisirent Scher Khân (en lui disant) : « Nous pensons que vous devez vous mettre en garde contre toute éventualité ; car nous sommes assurés, par les démarches et les manières d'agir des Nauhânîs, qu'ils veulent vous faire du mal, »

Digitized by Google

Scher Khân, qui était rusé, ne fit rien savoir à personne et, sans rien dire, il se mit en effet en garde et se prépara à tout événement. Lorsqu'il s'emparait d'une nouvelle province ou qu'il recevait de l'argent, il se faisait de nouvelles créatures outre les anciennes en donnant des jaguîrs ou de l'argent; mais il n'accordait rien aux Nauhânîs (dont il avait à se plaindre). Lorsqu'il eut compris qu'il s'était acquis beaucoup de partisans, que les Nauhânîs ne pouvaient lui faire aucun mal, et qu'il n'avait rien à craindre d'eux s'ils se décidaient à combattre ouvertement contre lui, il manifesta la rancune qu'il leur gardait, et voici le discours qu'il tint à Jalâl Khân : « Vous n'ignorez pas que le roi du Bengale a l'intention d'envoyer au premier moment contre vous une grande armée et qu'il s'emparera du royaume du Bihâr. Ce ne seront pas les Nauhânîs qui vous serviront; car depuis trois générations ils dévorent les jaguîrs et ils restent dans l'inaction, et cependant, si on acquiert une nouvelle province, ils en convoitent la possession. Quant à moi, je n'ai en vue que votre bonheur et c'est pour cela que lors qu'il m'échoit une nouvelle province avec ses trésors, j'y place de nouveaux habitants afin de raviver le pays. Quand les Nauhânîs désirent voir régner la mésintelligence, c'est qu'ils ne veulent pas le bien-être du Bihâr. Ils se plaignent méchamment de moi et ils cherchent à me faire du mal. Devant vous, ils prennent par envie toutes sortes de prétextes pour me desservir et ils disent des mensonges. Si vous pensez que j'ai en effet à cœur votre avantage, vous me laisserez opérer conformément à ce but; vous empêcherez les Nauhânîs d'agir hostilement envers moi, et vous n'écouterez pas ce qu'ils diront contre moi. Votre Majesté sait sans doute que la nation des Nauhânis est plus forte et plus considérable que celle des Sûrs. Or, la règle adoptée par les Rohillas c'est que quiconque a plus de quatre frères ne se fait pas scrupule de tuer ou de maltraiter les autres. Nous sommes actuellement en des jours de troubles et ces Rohillas n'ont, à votre égard, ni considération ni crainte. Je sais qu'ils ont formé le dessein

Digitized by Google

de m'assassiner ; ainsi, pour que désormais je puisse venir auprès de Votre Majesté avec une sécurité parfaite, il faut que je ne le fasse qu'accompagné d'un certain nombre de mes gens. Sans cela, il est inutile que Votre Majesté m'appelle auprès d'elle dans son palais. »

Lorsque Jalâl Khân et les Nauhânîs virent que Scher Khân était instruit de leur dessein, ils arrêtèrent leurs machinations, et Jalâl Khân lui dit : « Quelles raisons auraient les Nauhânîs de te voir de mauvais œil ? Tous les Pathans savent qu'ils parlent sans réfléchir et que leur langue n'exprime pas leur pensée. Ils disent ce qui leur vient à la bouche ; mais ils ne l'exécutent pas. Tranquillise-toi donc, viens comme tu le désires avec tes gens et ne conçois aucune appréhension. Je consens à tout ce que tu voudras. »

Jalâl Khân, après avoir ainsi consolé et calmé Scher Khân, le congédia ; mais depuis ce jour la confiance cessa d'exister entre Jalâl et Scher, et il n'y eut plus d'accord parmi les Nauhânîs ; car ceux d'entre eux qui avaient donné à Scher Khân avis du complot qu'on avait formé contre lui se déclarèrent tout à fait pour lui. Ainsi l'union qui avait existé parmi les Nauhânîs cessa et ils devinrent ennemis les uns des autres. Un bon nombre d'entre eux jura fidélité à Scher Khân et il leur dit de son côté : « Je suis à vous dans tout ce qui ne touchera pas à mon dévoûment envers Jalâl Khân, parce que son père et sa mère m'ont comblé de bienfaits. Ils m'avaient confié son éducation quand il était enfant. De mon côté, je n'ai rien négligé pour l'instruire et il le sait bien. Je n'oublie pas que si vous ne m'aviez averti en temps opportun, quelques délateurs m'auraient fait assassiner par envie ; aussi tant que je vivrai je vous serai reconnaissant. Si le moment vous paraît favorable, je demanderai à Jalâl Khân d'éloigner quelques Nauhânîs qui ne sont propres qu'à susciter des séditions. Si Jalâl n'accède pas à mes désirs, je me démettrai des fonctions de ma lieutenance ; car je ne peux rester en butte à l'inimitié de ces gens vicieux. Jalâl Khân chargera de sa lieutenance celui sur le dévoûment duquel il pourra compter.

Digitized by Google

Je n'ai pas ambitionné cette lieutenance. Si Jalâl Khân croit plus à mon dévoûment qu'à leur parole, il les mettra de côté, conformément à votre désir et au mien. Tant que je vivrai, je lui serai reconnaissant et je ferai de cœur et d'âme tous mes efforts pour son avantage. »

Les Nauhanîs du parti de Scher Khân lui répondirent : « Ce que tu as pensé dans ton jugement droit et sain est, non-seulement convenable, mais excellent, car entre ces Nauhanîs et nous il y a inimitié d'intérêt et de cœur. Il n'est donc pas bon que nous restions dans le même lieu et nous ne devons pas nous fier à leur parole et à leurs promesses. Ils avaient pris des dispositions propres à te faire perdre à jamais ta position et nous te le fîmes savoir sommairement. Tu ne dois qu'à ta bonne fortune d'avoir conservé les jours de ta vie; car ce qu'ils désiraient n'a pas eu lieu. Actuellement, il faut prendre de telles dispositions que nous puissions nous sauver du mal qu'ils voudraient encore nous faire. »

« Pour maintenir dans son intégrité, répliqua Scher Khân, mon dévoûment envers Jâlâl Khân, il est bon que vous l'engagiez à faire surtout attention à deux choses : 1° A son ennemi le roi du Bengale; 2° à préserver ses États des rebelles et à retirer exactement les impôts de ses sujets. Or, son armée se divise en deux partis et il n'y a pas d'amitié ni de sincérité entre eux. Il est difficile que ces deux partis restent ensemble en un même lieu. Il faut que de ces deux le roi en garde un en sa présence et qu'il envoie ceux qui forment l'autre en leurs jaguîrs pour retirer les impôts des sujets et veiller sur le pays. »

Les Nauhanîs partisans de Scher Khân lui répondirent : « Puisque aujourd'hui vous avez pour vous un grand parti, il n'y a pas de nécessité de rester avec des gens turbulents. Ouvrez-vous à Jâlâl Khân et dites-lui de destituer les Nauhânîs qui vous sont hostiles et de donner leurs jaguîrs à d'autres sipâhis. » — Mon seul but, répliqua Scher Khân, est de me garantir de la méchanceté de ces gens. Il peut se faire que ceux d'entre eux qui désireront rester en leur maison ou

Digitized by Google

voyager se repentent bientôt de leur action ; quant aux autres, la meilleure manière de les punir, c'est de les rendre repentants à force de bienfaits et de générosité. La religion et la bienveillance naturelle éloigneront la haine de leur cœur et en arracheront la racine de l'envie et de l'inimitié, sans qu'il puisse y avoir désormais de manifestation hostile, car le mal dérive du mal. »

Les assistants donnèrent leur approbation à ce discours et le louèrent. Alors Scher écrivit à Jâlâl dans le sens qu'il avait exposé, à savoir : « Lorsque le sultan Muhammad m'avait accordé l'honneur d'être votre gouverneur, la chose ne convint pas aux Nauhânîs, jaloux qu'ils étaient de moi. A sa mort, la princesse votre mère m'ayant confié le soin des affaires de l'État, leur envie ne connut plus de bornes, elle se développa secrètement et publiquement, et ils prirent pour habitude de se plaindre sans cesse de moi. Toutefois, comme j'avais le pan de ma robe blanc de toute perfidie, quelque recherche que la princesse votre mère fit à mon sujet, elle ne trouva rien à me reprocher ; et même aucune parole n'était sortie de ma bouche, en sorte qu'il fut possible de me destituer.

Vers. « Les serviteurs fidèles et ceux qui sont malveillants sont comme les fourmis qui remplissent un plat et qu'on ne peut séparer même par force. »

« Je connaissais les menées qu'on tramait contre moi et je faisais mes efforts en secret pour les déjouer sans jamais en rien dire à la princesse votre mère, ni en particulier, ni en public. J'ai continué d'agir loyalement pour son honneur et pour sa dignité et dans l'intérêt de ses affaires temporelles. J'ai combattu pour elle, bien loin de lui être hostile, car la dissidence amène la perte du bien-être et de l'État. C'est ainsi que les Mogols se sont emparés du royaume sur le sultan Ibrâhim plus encore à cause des divisions intestines des Pathans que par la force du sabre. Bien des gens m'ont assuré que les Nauhânîs, fiers de leur nombre, voulaient m'assassiner, et dans tous les cas qu'ils songeaient jour et nuit à

Digitized by Google

m'éloigner d'une manière quelconque. Vous avez deux choses importantes à ne pas perdre de vue : 1° vous avez à combattre votre ennemi naturel, le roi de Bengale; 2° à défendre votre royaume des ennemis intérieurs et à retirer de vos sujets les impôts. Des deux corps d'armée qui composent votre force militaire une grande partie a de l'amitié et de l'affection pour moi. Choisissez celui des deux que vous voudrez pour le garder auprès de vous et renvoyez les autres sipâhis dans leurs fiefs. J'ai dû vous exposer ces faits, car là où est une chose précieuse on ne doit pas la sacrifier sans raison. »

Lorsque Jâlâl Khân eut pris connaissance de la lettre de Scher Khân, il chargea l'agent de Scher de lui faire, de sa part, cette réponse : « Je sais que le droit est de ton côté; mais puisque notre amitié s'est affaiblie, il ne convient pas que nous restions ensemble. Tu es libre de faire ce qu'il te plaira, et, de mon côté, j'agirai comme je l'entendrai. Il y a néanmoins quelques affaires pour lesquelles nous aurons à nous concerter ensemble. Lorsque nous serons d'accord là-dessus, nous agirons en conséquence. Nous devons patienter quelques jours, car nos ennemis sont puissants. J'espère arrêter facilement cette sédition et m'assurer du vrai et du faux. »

Lorsque Scher Khân eut connu, par l'entremise de son agent, la réponse à sa lettre, il envoya faire savoir à Jâlâl Khân ce qui suit : « Ce que vous dites est fort à propos et très-convenable; mais pourquoi suspendre pendant plusieurs jours et jusqu'à un mois l'examen de l'affaire dont il s'agit? Je vous ai assuré de mon dévoûment. Restez assuré que je suis toujours à vos ordres; j'exécuterai ce que vous me commanderez et il n'y aura pas en cela un cheveu de différence. » Ensuite Jâlâl Khân fit venir les Nauhânîs qui avaient voulu tuer Scher Khân, et, leur montrant sa lettre, il leur dit : « Quelques Nauhânîs qui étaient instruits de ce que nous avons décidé sont allés auprès de Scher Khân, ils l'ont averti des dangers qu'il courait et se sont liés avec lui par serment.

Digitized by Google

Or, pour le bien comme pour le mal, on ne doit pas se séparer l'un de l'autre. Dites donc actuellement ce qu'il faut que nous fassions. » Ceux des Nauhânîs qui étaient dévoués aux intérêts de Jâlâl Khân dirent alors : « Nous n'avons jamais eu la pensée d'instruire Scher Khân de ce qui se passait, mais il est fâcheux que beaucoup de nos frères aient été ses compagnons et c'est ainsi qu'actuellement la nation des Nauhânîs se trouve divisée. Or, comme bien des gens périssent à cause de leurs dissensions, nous avons pris des dispositions pour repousser nos ennemis. Ce dont vous vous plaignez a eu lieu par l'effet de notre mauvais horoscope. Scher Khân a été instruit de la chose; il a d'ailleurs beaucoup de partisans et il est d'accord avec les Mogols. Il envoyait votre argent pour leur faire des présents et il arrangeait ainsi ses affaires. Il ne faut pas compter sur le royaume du Bihar, car trois rois ont l'intention de s'en emparer, ce qui amènera une série d'événements dont on ne saurait apprécier la portée. Nous aurions pu conserver ce royaume si l'amitié entre nous et Scher Khân avait pu durer; mais une hostilité occulte s'est élevée entre vous depuis le jour où Cutb Khân fut tué sur le champ de bataille. Comme tout ce qu'il possédait, en argent, mobilier, chevaux et éléphants, tomba entre les mains de Scher Khân et qu'il ne nous donna rien, des murmures se firent entendre, et on dit même hautement que Scher Khân devait remettre à Jâlâl Khân tout l'argent qui avait appartenu à Cutb Khân, puisque Jâlâl était le chef de l'armée et du royaume. Vous fûtes mécontent vous-même et telle fut l'origine de la dissidence qui s'est manifestée. Nous ne pouvons donc plus rester ensemble ni nous fier les uns aux autres. Et maintenant il vaut mieux que nous laissions au roi du Bengale le royaume du Bihar et que nous nous sauvions de la peine et du trouble que nous supportons chaque jour pour y veiller. Nous placerons nos familles et nos gens dans le royaume du Bengale et nous les sauverons ainsi du pillage des Mogols et de l'esclavage. Or voici comment nous devons agir dans cette vue. Il faut séparer en deux divisions votre armée. Vous en enverrez une

Digitized by Google

dans vos jaguîrs et vous garderez l'autre auprès de vous. Congédiez celle-là aux jaguîrs, et vous-même avec celle-ci aisément et tranquillement, vous irez auprès du roi du Bengale. Vous vous mettrez à la tête de son armée, vous aurez vos jaguîrs dans son royaume et vous lui céderez à la place le royaume du Bihar, avant que quelqu'un autre le convoite. »

Jalâl Khân agréa le discours des Nauhânîs; il fit venir Scher Khân et il lui dit : « Les Nauhânîs ont cru faire acte de dévoûment envers moi en se mettant en hostilité contre toi ; mais si Dieu veut ils seront punis. Va faire la guerre aux Mogols et rétablis ensuite l'ordre dans le royaume. Je me charge, quant à moi, de combattre le roi du Bengale. » Scher Khân se montra satisfait des paroles qui venaient de sortir de la bouche de Jalâl Khân. Ce dernier, en le congédiant, lui donna un cheval et se rendit dans le pargana de Sahasrâun ; puis il alla auprès du roi du Bengale, qui le mit à la tête d'une nouvelle armée avec Ibrâhîm Schah, fils de Cutb Schah et d'autres généraux. Scher Khân se réjouit en apprenant que Jalâl Khân était allé trouver le roi du Bengale, car il pensa que le royaume du Bihar tomberait ainsi en sa possession, et il dit à ses soldats : « L'armée du roi du Bengale viendra sans doute s'emparer du royaume du Bihar. Les dissentiments qui existaient dans l'armée de Jalâl Khân entre les Nauhânis et moi, me faisaient craindre que l'ennemi ne remportât la victoire, parce qu'une grande cause de déroute dans notre armée, c'était cette dissension intérieure; mais à présent que cet état de choses n'existe plus, l'avenir des Pathans triomphera facilement des Bengaliens au jour du combat; bien plus, les Mogols mêmes ne pourront nous résister. Lorsque j'aurai mis en déroute l'armée du roi du Bengale, si je survis, vous verrez comment je m'y prendrai pour chasser de l'Hindoustan les Mogols. »

Puis Scher Khan se mit à passer en revue ses soldats et il enrôla de nouveaux Pathans envoyant ses gens là où il croyait en trouver de disponibles et donnant de l'argent à ceux qui en demandaient. De cette façon, il réunit une armée formi-

Digitized by Google

dable et acquit une grande puissance. Il laissa à ses partisans le soin de guerroyer dans le Bihar, et quant à lui il marcha contre son rival. Il fit d'abord bâtir un fort pour protéger son armée et se mit à faire des escarmouches. Ibrâhim Schah, qui avait beaucoup d'éléphants et d'artillerie, en était tellement fier qu'il dédaignait Scher Schâh. Ce dernier sortait chaque jour de la forteresse, à la tête de ses soldats et combattait les Bengaliens. L'armée d'Ibrâhim Schah aurait bien voulu s'emparer de cette forteresse qui protégeait admirablement les soldats de Scher Khân et permettait aux Rohillas de se battre avec assurance, mais ce fut en vain que l'armée d'Ibrâhim s'avança de cette forteresse pour s'en emparer.

Des deux armées aucune ne fut victorieuse sur l'autre ; mais Ibrâhim, qui était fier de guider les épées des Bengaliens, croyait être sûr qu'ils seraient victorieux sur les Pathans et cependant ils résistaient énergiquement aux Bengaliens malgré les éléphants, l'artillerie et la quantité de soldats de ces derniers. Alors Ibrâhim écrivit en ces termes à l'empereur mogol (souverain) : « Seigneur du monde, daignez bienveillamment me prêter assistance, car Scher Khân a un château-fort qui lui sert d'asile, et mon armée est insuffisante pour l'en faire sortir. »

Sur ces entrefaites, Scher Khân réunit de son côté les chefs des Pathans et leur tint ce langage : « Jusqu'à présent, je ne me suis pas mesuré en bataille rangée avec les Bengaliens, mais je me suis contenté d'envoyer mes soldats les harceler et se réfugier ensuite dans la forteresse. Ils se battaient avec eux, mais ils craignaient l'approche de leur armée. Toutefois, je suis sûr que les Bengaliens ne pourront pas nous tenir tête, c'est pour me préparer à un coup décisif que j'ai pris refuge pendant quelques jours dans ce château, pour que les Pathans et les Bengaliens combattant ensemble, ils puissent reconnaître leur bravoure respective, que de cette façon l'orgueil des Bengaliens diminue et, que les Rohillas éloignent de leurs cœurs la crainte que leur inspire l'imposante multitude de leurs adversaires. Ensuite j'engagerai le combat, car sans cela

Digitized by Google

l'ennemi ne peut être mis en désordre ni détruit. Lorsque, grâce à Dieu, le combat aura lieu entre les Pathans et les Bengaliens, je serai victorieux, car ces derniers ne pourront sans doute soutenir la lutte. Maintenant, voici ce que mon esprit me suggère. Si tous mes chéris sont bien d'accord, alors, de grand matin, mettant mon espoir dans la faveur divine et considérant cet excellent verset du Coran : *Dieu dit : Combien de fois une petite troupe a remporté la victoire sur une grande* [1] ! j'engagerai le combat sans négliger la rixe, car l'ennemi sera fortement soutenu. — Ce qui est venu dans votre esprit béni, répondirent à Scher Khân les généraux de son armée, est l'essence de la droiture ; car actuellement il ne faut pas penser à combattre mollement et négligemment. Quant à vous, tenez-vous en repos, car nous sommes tous décidés à combattre de cœur et d'âme, et à n'épargner en aucune façon notre propre vie. Si Dieu veut nous ferons périr Ibrâhim, comme nous avons fait périr son père, en l'abreuvant de la boisson du martyre. Ne vous livrez donc à aucune pensée soucieuse dans votre esprit ; ne concevez aucune appréhension en votre cœur au sujet de la grandeur de l'armée et de la confiance de l'ennemi, car nous pourrons vaincre ceux que nous avons déjà vaincus. »

Lorsque Scher Khân vit que les Pathans étaient plus courageux que les Bengaliens, il leur dit : « Ibrâhim m'envoie demander chaque jour jusqu'à quand je resterai dans ma forteresse : il veut que j'en sorte et que j'engage le combat. Quant à lui, il est fier du nombre de ses soldats et il ne prend pas asile dans un château. Il faut nécessairement le combattre et c'est ainsi que je vais envoyer auprès de lui mon agent qui lui dira de ma part de se tenir prêt de grand matin, à se battre ; que je m'avancerai moi aussi à la tête de mes troupes et que nous combattrons ensemble. »

Scher Khân parla ainsi à ses confidents et ceux-ci agréèrent son discours. Puis il envoya dire à Ibrâhim par l'entremise

[1] Coran, ch. II, v. 150.

Digitized by Google

de son agent : « Tu m'as souvent engagé de sortir de ma forteresse pour me battre avec toi, afin de déployer la bravoure respective de nos troupes. Je voulais rester quelques jours sans combattre dans l'espoir que la paix pût avoir lieu entre nous. Mais si tu ne veux pas faire la paix, prépare demain matin ton armée et viens afin que nous nous battions et que nous sachions quel de nous le sort favorisera et secondera.

Vers. « Nous verrons à la tête de qui les astres mettront la couronne et à la porte de qui la fortune déposera ses bagages. »

Ibrâhim répondit à l'agent de Scher Khân : « Entre vous et nous il ne peut y avoir de paix. Combattez donc comme vous le proposez et ne manquez pas à votre parole. Avancez et venez sur le champ de bataille avec votre armée. » Ce discours fit grand plaisir à Scher Khân et il dit à ses gens de faire les préparatifs du combat. De son côté Ibrâhim dit à Fath Khân (son général) : « Que tout le monde se tienne prêt de grand matin et moi aussi je serai à mon poste. »

Lorsqu'il ne resta plus qu'un pahâr de la nuit, Scher Khân mit en bon ordre son armée, la fit sortir de la forteresse, en sortit lui-même, après la prière du matin, et dit aux chefs : « Il y a, dans l'armée de notre rival, beaucoup d'éléphants, d'artillerie et de fantassins, il faut donc combattre de telle manière que les ennemis ne puissent conserver l'ordre qu'ils ont mis dans leur armée, pour que les cavaliers des Bengaliens soient séparés de leur artillerie et de leurs piétons et que les gens montés sur des éléphants et des chevaux restent d'un autre côté, en sorte que la dislocation ait lieu dans l'organisation de leur armée.

— Nous suivrons vos ordres, répondirent à Scher Khân ses généraux, et nous combattrons comme vous nous le commanderez. — Voici comment j'entends, répliqua Scher Khân, que doit avoir lieu la déroute des Bengaliens. Il faut que notre petite armée aille derrière cette éminence qui se montre

Digitized by Google

à vos regards et qu'elle s'y tienne cachée; qu'ensuite quelques cavaliers expérimentés dans le combat attaquent les troupes ennemies, puis qu'ils fuient devant elles, comme s'ils étaient en déroute, et qu'ils n'agissent pas différemment de ce que je dis. L'ennemi, après avoir combattu une seule fois, ne combattra plus et ne songera plus à se mesurer avec nous. Je choisirai des gens propres à la chose, je les ferai sortir de la forteresse pour aller devant l'armée des Bengaliens leur lancer des flèches et s'enfuir aussitôt. Ibrâhim conserve en son cœur une haine profonde contre nous, à cause que nous avons tué son père, et il est fier de sa nombreuse armée. Lorsqu'il verra les Pathans fuir, il laissera tout de suite en arrière son artillerie et les piétons, il courra hors de lui et son armée sera désorganisée. Alors la mienne, qui sera cachée derrière cette éminence, sortira de là et l'attaquera, parce que, sans les piétons et l'artillerie, les cavaliers bengaliens ne pourront rivaliser avec les Pathans dans le combat. J'espère que par la faveur divine les Bengaliens seront mis en déroute et en fuite. »

Tous les Pathans approuvèrent et louèrent les dispositions de Scher Khân et ils exprimèrent leur satisfaction en disant : « Aucun arrangement n'est meilleur que celui-ci. » Conformément à son dire, Scher Khân choisit dans son armée des gens propres à être mis en avant et il leur dit de ne pas outrepasser ses injonctions. Le gros de l'armée alla donc se cacher derrière l'éminence. Lorsque l'armée d'Ibrâhim se montra, les cavaliers se rangèrent en bataille contre leurs rivaux comme c'était convenu et tous à la fois, après avoir lancé des flèches, tournèrent les brides de leurs chevaux. Les cavaliers des Bengaliens crurent que les Rohillas fuyaient; aussi quittèrent-ils leurs rangs, ainsi que Sher Khân l'avait pensé, et poussèrent-ils énergiquement leurs chevaux à la poursuite des Pathans. Lorsque Scher Khân, qui était caché avec son armée, s'aperçut que les cavaliers bengaliens avaient abandonné leur artillerie et s'étaient avancés à la poursuite de ses soldats, il parut alors. Les Bengaliens tremblèrent et l'armée de Scher, qui avait feint de fuir, se réunit auprès de lui. Conformément

Digitized by Google

à l'usage des Pathans, ils pénètrèrent tous à la fois dans l'armée des Bengaliens et s'y conduisirent avec bravoure et intrépidité. La bataille s'engagea avec acharnement entre les deux armées, et, après un grand combat, dans lequel beaucoup de guerriers distingués furent tués, la défaite de l'armée des Bengaliens eut lieu malgré tous les efforts d'Ibrâhim; et quelque chose qu'il dît aux Bengaliens pour les engager à retourner au combat et à agir avec énergie, en leur faisant observer que l'armée des Pathans était petite, et, qu'après une telle conduite, ils n'oseraient plus se présenter devant le padischâh, tout fut inutile : « Tous les Omras du padischâh se sont enfuis, répondirent-ils, il ne reste que bien peu de cavaliers de vos compagnons d'armes; pouvons-nous donc espérer d'obtenir la victoire sur nos adversaires? »

Vers. « Lorsqu'on voit qu'on n'est pas secondé par ses amis, on doit quitter le champ de bataille. »

« Comment oserai-je montrer mon visage au padischâh? répliqua Ibrâhim à ses gens. Il m'avait confié son honneur et son armée; comment pourrai-je aller le trouver, actuellement que j'ai tout laissé emporter par le vent? On dira que ce n'est qu'après qu'Ibrâhim a fui que ses troupes se sont débandées. A qui me recommanderai-je maintenant? Pourrai-je supporter la honte pendant le peu de jours qui me reste à vivre? Le proverbe dit : « Si on vendait en échange de l'eau de l'honneur l'eau de l'immortalité, on ne devrait pas l'accepter. Je vaincrai ou je mourrai. »

Ibrâhim essaya ainsi d'agir sur ses troupes; mais l'heure de la mort était arrivée et il fut tué. Jâlâl Khân prit la fuite et alla trouver le roi du Bengale. Tout le butin tomba ainsi en la main de Scher Khân : éléphants, chevaux, trésor, équipage, artillerie. Bien loin d'avoir éprouvé la honte d'être tué par la main des Bengaliens, il fut désormais gouverneur de la plupart des parganas du Bihar.

Dieu très-haut avait voulu, dès l'éternité, donner à Scher Khân le royaume de l'Indoustan, en sorte que ses créatures

Digitized by Google

vécussent en sécurité et tranquillité à l'ombre de sa justice. Véritablement Scher Khân était un gouverneur heureux et équitable; il voyait son bonheur s'accroître de jour en jour et son royaume s'étendre. Il se donna tant de peine pour rendre florissant son royaume et favoriser l'agriculture qu'en peu de jours la prospérité première fut doublée. Il s'informait lui-même de tout et il n'obtempérait aux désirs ni des tyrans, ni des rebelles, bien que quelques-uns fussent de ses parents ou de ses officiers les plus chers. Il disait tout d'abord à quiconque se présentait pour son service : « Ce que je fixerai pour votre paye journalière, je vous le donnerai en entier sans en rien retrancher; mais il ne faut attaquer personne, ne faire aucune injustice et ne rien innover. Je punirai ceux qui le mériteront, afin que les autres éprouvent de la crainte. »

En peu de temps Scher Khân se fit un beau renom dans le monde. Il acquit la réputation de rendre justice aux soldats, de ne faire éprouver aux sujets aucune tyrannie et de ne pas en permettre.

Abbâs Khân, fils de Schaïkh Ali Surwânî, l'auteur de l'histoire de Scher Khân, a entendu raconter, ainsi qu'il suit, la prise du château de Chanâr, par ses parents et amis qui étaient de grands omras et des familiers de Scher.

Le sultan Ibrâhîm avait confié la garde du château de Chanâr à Tâj Khân Sârangui et c'était là que se trouvait le trésor royal. La femme de Tâj Khân était la reine Lâd et il l'aimait tendrement. C'était elle qui était chargée de l'organisation de l'armée et du royaume; mais Tâj Khân avait donné (auparavant) sa lieutenance à trois frères, de père et de mère, qui étaient Turcomans et qui s'appelaient Mîr Ahmad, Mîr Dâd et Mîr Ashîc; ils étaient actifs, intelligents et instruits. Lorsqu'ils se furent aperçus que Tâj Khân était gouverné par sa femme, la reine Lâd, ils se lièrent avec lui par serment en disant : « Si vous ne nous traitez pas hostilement, nous ne ferons pas défaut, de notre côté, dans notre dévoûment envers vous. »

Digitized by Google

La reine Lâd n'avait pas d'enfants et Tâj Khân en avait d'autres femmes; mais, à cause de son amour pour Lâd, il laissait ses enfants manquer du nécessaire; bien plus, on n'osait leur donner à manger que furtivement, non-seulement de jour, mais même de nuit. Ils avaient beau instruire leur père de cet état de choses, leur situation restait la même, et la haine de la reine Lâd envers ses enfants croissait de jour en jour. Enfin, une nuit, le fils aîné de Tâj Khân porta un coup d'épée à la reine Lâd, mais il ne la tua pas. Ses gens jetèrent des cris et Tâj Khân arriva l'épée à la main voulant tuer son fils à qui il dit : « Tu as agi avec ton épée, ô mon fils, eh bien! reçois actuellement un coup de la mienne. » Son fils, qui vit qu'il allait être tué à cause de la reine Lâd, frappa lui-même son père d'un coup d'épée et s'enfuit de la maison. Tâj Khân mourut *martyr* de sa blessure.

A cause de la reine Lâd, tous les fils de Tâj Khân détestaient ses lieutenants et la plupart des chefs de l'armée; toutefois cette princesse avait une grande capacité et elle était réputée par sa générosité et par sa bravoure. Pendant la vie de Tâj Khân toute l'armée en était contente; après sa mort l'armée fut encore d'accord avec elle, à l'exception d'un petit nombre de gens qui étaient méchants et qui se réunirent aux fils de Tâj Khân. Mais il y avait tous les jours combat entre eux, à cause du trésor, car les fils de Tâj Khân n'avaient pas la capacité que comportait leur position. C'était ainsi que la plupart des chefs de l'armée ne s'en souciaient pas.

Scher Khân fit dire en secret à Mîr Ahmad de lui envoyer Mîr Dâd, parce qu'il avait certaines choses à lui faire savoir confidentiellement. Sur ces entrefaites, Mîr Ahmad dit à ses frères : « Quoi que la reine Lâd ait la capacité nécessaire pour gouverner, elle n'est néanmoins qu'une femme: or, bien des gens convoitent son château avec son trésor et elle ne pourra pas le conserver. Il vaut donc mieux que nous le donnions à Scher Khân et que nous le fassions notre obligé ; car un jour il nous sera sans doute utile. » Les frères de Mîr Ah-

Digitized by Google

mad agréèrent cette proposition : ils vinrent donc auprès de la reine Lâd, ils lui montrèrent la lettre de Scher Khân et ils lui dirent : Qu'ils dépendaient d'elle et qu'ils feraient ce qu'elle ordonnerait. « Ma volonté, répondit-elle, est entre vos mains, j'acquiescerai à tout ce que vous voudrez. Je sais que je puis compter sur votre dévoûment. Tenez pour moi la place de mon père. — Si vous ne vous fâchez pas, répliqua Mîr Ahmad, je vous dirai quelque chose que j'ai dans mon esprit. — Ne vous mettez en souci de rien, dit-elle, parlez sans crainte. » Mîr Ahmad dit alors : « S'il n'y avait pas une forte garnison dans votre château, vous ne pourriez le conserver, parce que vous êtes une femme et que vous n'avez pas d'enfant. Ce château étant le siége des rois est convoité par bien des gens, quoique personne n'ait paru en avoir jusqu'ici envie. Donnez-le à Scher Khân et épousez-le. Vous resterez ainsi en sûreté et sécurité, car autrement personne ne vous laissera posséder paisiblement ce château et le trésor royal. — Envoie ton frère Mîr Dâd, répondit Lâd, auprès de Scher Khân afin qu'il lui donne l'assurance que je lui céderai le château, mais à condition qu'il promettra de couper le nez et les oreilles à ce malheureux fils qui a tué son père, et de faire ainsi un exemple propre à inspirer une crainte salutaire. »

Lorsque Mîr Dâd fut allé auprès de Scher Khan, celui-ci lui assura par serment qu'il ne s'opposait en aucune façon ni à la reine Lâd ni aux trois frères (dont il était le second). Il exécuta aussi, comme il convenait, les devoirs de l'hospitalité envers Mîr Dâd, sans en rien omettre ; il parut très-content de sa visite et il lui témoigna une amitié sincère. « Si la reine Lâd, lui dit-il, me livre la forteresse et m'épouse, je serai très-reconnaissant de cette faveur. Il est bon de se saisir par le bienfait de l'oiseau du cœur : c'est une des meilleures choses qu'on puisse faire. — On ne doit, répondit Mîr Dâd, livrer qu'au padischah le fort et le trésor ; mais puisque moi, votre esclave, suis venu auprès de vous et que vous m'avez témoigné beaucoup d'affection, que vous m'avez traité avec

Digitized by Google

honneur et distinction et que vous avez exercé envers moi les devoirs de la plus grande hospitalité, je ne puis vous le rendre d'aucune autre manière qu'en désirant que ce château tombe en vos mains. Quant à moi, je ferai tout mon possible (pour vous être agréable dans cette circonstance). J'espère de Dieu, le créateur, que la reine Lâd ne se conduira pas contrairement à ce que je dis. Lorsque vous aurez réussi selon votre désir, je me flatte que vous n'agirez pas de telle façon qu'il en résulte un mauvais renom et une honte pour moi. »

Scher Khân promit ce que voulait Mîr Dâd ; il fit les plus grands serments de tenir ses promesses, et il encouragea Mîr Dâd en lui disant : « Tant que je vivrai, bien loin de vous faire aucun mal, je vous traiterai avec le plus de bonté et de bienveillance possible, afin qu'on ait confiance à ma parole et aux assurances que je donnerai, et qu'on désire entrer à mon service. — Il faut, dit alors Mîr Dâd, conformément à sa promesse, que vous alliez promptement et sans négligence aucune. »

En entendant ces mots, Scher Khân monta à cheval et se mit en marche avec tout son cortége. Mîr Dâd le précéda, annonça son arrivée et engagea la reine Lâd à livrer le château sans différer. La reine Lâd et ses frères y consentirent et renvoyèrent Mîr Dâd qu'ils chargèrent d'aller à l'instant amener promptement Scher Khan dans le château, car jusqu'alors la malheureuse fille de Tâj Khân ne savait rien. Alors Mîr Dâd alla annoncer à Scher Khân la remise du château et du trésor et son union avec la reine Lâd. Puis il l'amena avec lui dans le château et il unit la reine Lâd et Scher Khân par les liens du mariage. La reine Lâd donna sept cent cinquante diamants plus beaux l'un que l'autre, deux mans de perles et deux cent cinquante mans d'or, et, dès lors Scher Khân gouverna les parganas de Chanôr.

La femme de Nacîr Khân, qui s'appelait Karajoîn, se maria aussi avec Scher Khân, et il acquit encore sept mans d'or. Il fut donc possesseur du château et du trésor ; il acquit

Digitized by Google

beaucoup de cavaliers et de piétons et ses affaires se consolidèrent. Comme le sultan Mahmûd était fils du sultan Sikandar, Haçan Khân du Méwât, la reine Sângâ et quelques Pathans le firent asseoir sur le trône. Il combattit dans Fathpûr, du pargana de Sikri, avec le roi des rois Bâbar, autre Jamsched, l'ombre de Dieu [1].

Haçan Khân, fils de 'Alâwah Khân Méwatî, fut tué. Le Râja de Dungarpûr, nommé Rawâl, fut aussi tué. Alors le sultan Mahmûd et la reine Sângâ prirent la fuite et se retirèrent à Chanôr. Le sultan Mahmûd resta quelque temps dans les environs. Puis il alla à Patna dans les circonstances suivantes. Masnad 'Ali était le gendre de Humâyûn et Masnad 'Ali 'Içâ Khân était fils de Masnad 'Ali 'Umr Khân Kakbûr, gouverneur de Lahore. Ibrâhîm Khân, fils de Ahmad Khân et petit-fils de Mubârak Khân Yûçuf Khaïl et Miyân Bâyazîd Carmuli étaient alors ligués ensemble et mettaient en péril le royaume impérial. Miyân Pîn [2] et Miyân Bâyazid avaient des troupes à leur disposition; ils se battaient souvent avec les Mogols et ils avaient acquis une grande réputation de bravoure. Les omras ayant donc fait venir à Patna le sultan Mahmûd l'élurent padischah et il vint dans le royaume du Bihâr avec des omras. Scher Khân ne put alors se déclarer contre lui parce que ces omras étaient nombreux et qu'ils avaient à leurs ordres une grande armée. D'ailleurs, Scher Khân ne jouissait pas d'une assez grande considération parmi les Pathans pour les décider à agir avec lui hostilement contre ces omras. En désespoir de cause, il alla auprès du sultan Mahmûd. Les Pathans se partagèrent entre eux le royaume du Bihâr et dirent à Scher Khân : « Lorsque nous aurons enlevé aux Mogols le royaume de Jaunpûr, nous te donnerons celui du Bihâr puisque tu l'avais pris sur les Bengaliens après les avoir vaincus. Ne crains pas que nous manquions à notre pa-

[1] Il est ici question du Grand Mogol Bâbar ou Bâber, dont le nom signifie « lion. »

[2] Ce mot paraît être le surnom d'Ibrâhîm Khân qui vient d'être mentionné.

Digitized by Google

role. De même que le sultan Sikandar avait donné le royaume du Bihâr à Daryâ Khân, le sultan Mahmûd te le donnera. » En effet, le pâdischâh donna ordre de délivrer à Scher Khân le firman (brevet) d'investiture du royaume du Bihâr. Lorsque Scher Khân l'eut reçu, il demanda au padischâh un congé de quelques mois et il alla dans son jaguîr afin d'organiser son armée. De son côté, lorsque le sultan Mahmûd eut complété les cadres de son armée, il voulut aller du côté de Jaunpûr et il envoya l'ordre à Scher Khân de se rendre tout de suite auprès de lui. Celui-ci écrivit une lettre portant qu'aussitôt qu'il aurait organisé son armée, il accourrait auprès de Sa Majesté. Quand les omras eurent eu connaissance du contenu de cette lettre, ils dirent au padischâh : « Scher Khân aime les Mogols : il n'ira pas avec Votre Majesté. Il a pris pour métier la ruse et la fourberie; on ne peut se fier ni à ce qu'il dit ni à ce qu'il écrit. Il ne faut pas le laisser faire ce qu'il veut. » 'A'zam Khân Humâyûn Sûrwânî ajouta : « Il sera facile de le faire venir avec nous. Ne vous mettez en peine de rien. Scher Khân est dans son jaguîr, il faut se mettre en marche et aller le trouver. En punition de son refus d'accourir ici, nous nous installerons chez lui et nous l'emmènerons ensuite avec nous. » Le pâdischâh et les omras louèrent et approuvèrent beaucoup l'idée lumineuse de 'Azam Khân et, de marche en marche, ils arrivèrent proche du pargana de Sahasrâwan, où se trouvait Scher Khân. Comme il entendit dire que le pâdischâh venait avec toute son armée et voulait l'emmener de gré ou de force; il médita sur ce qu'il avait à faire et il dit ensuite à ceux qui lui étaient dévoués : « Si j'avais bien réfléchi, ce qui se passe ne serait pas arrivé. 'Azam Khân Humâyûn Surwânî et Masnad 'Ali 'Içâ Khan sont les plus intelligents et les plus instruits de tous les omras du pâdischâh et ils sont très-habiles dans les affaires de l'État. Pour l'honneur de leur tribu et à cause de leur proche parenté avec le souverain ils accompagnent son armée, mais ils savent que cette manifestation n'aboutira pas; parce que les omras de l'armée ne sont pas d'accord entre eux et que, sans

Digitized by Google

une bonne entente, rien ne peut réussir. Dans cette armée Miyân Pîn et Bâyazîd Carmuli ont une armée considérable et ils ont acquis une grande réputation de bravoure. Mais ils sont sans intelligence et ainsi ils ne pourront parvenir à conduire les affaires de l'État. Or je veux les éloigner par ruse et par artifice. Quand ils sortiront des confins de mon royaume pour aller en avant, je prendrai un prétexte pour rester ; mais aujourd'hui que le pâdischâh est venu ici à cause des Sûrwânîs, il n'est pas possible de prendre des prétextes, et je dois me décider à joindre son armée. Ainsi dites à vos gens de se préparer pour le départ. Quant à moi, j'irai au devant du pâdischâh et de ses omras ; je les calmerai et les tranquilliserai et je leur ferai agréer mes excuses ; puis je les emmènerai avec moi comme des hôtes chéris. De votre côté, vous devez préparer tout ce qui est nécessaire pour les recevoir. »

Scher Khân vint donc à la rencontre du pâdischâh et l'accompagna. Il eut soin d'envoyer de sa maison les choses qu'il avait préparées pour la réception de ses hôtes conformément au rang de chaque émir. Il envoya pour le roi beaucoup de présents et tout ce qu'il fallait pour sa réception. Il traita si bien ses hôtes que tous furent extrêmement contents et le félicitèrent de sa politesse. Scher Khân dit ensuite au pâdischâh : « Si Votre Majesté daigne rester quelque temps chez moi, j'organiserai comme il faut mon armée et ensuite j'accompagnerai votre étrier. » Le pâdischâh agréa la proposition de Scher Khân et resta avec lui pendant quelques jours parfaitement heureux.

Lorsque Scher Khân eut terminé l'organisation de son armée, le pâdischâh le prit avec lui et se mit en marche ; mais quand ils furent arrivés près de Jaunpûr, les chefs mogols qui étaient dans cette ville l'abandonnèrent. Jaunpûr étant tombée entre les mains du pâdischâh, il y resta pendant quelques jours et il fit partir son armée avant lui. Lakhnau et tout le royaume d'Aoude ne tardèrent pas d'être conquis par ses généraux.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le sultan Mahmûd ayant appris que les drapeaux victorieux du pâdischâh Humâyûn [1] avaient paru en ces parages, partit de Jaunpûr, et les deux armées se rencontrèrent près de Lakhnau. Il y avait chaque jour des combats incessants ; des braves se montraient des deux côtés et exerçaient leur valeur. Scher Khân s'étant aperçu que l'accord n'existait pas dans l'armée des Pathans et que chacun agissait à sa fantaisie, il écrivit à Hindû Beg : « Je suis votre esclave : on m'a amené ici de force ; mais au jour de la bataille je me retirerai au lieu de me battre. Faites donc savoir à Sa Majesté que lorsqu'il s'agira de combattre, je paraîtrai faire mon service, mais que je serai cause de la défaite de l'armée des Pathans. » Hindû Beg fit donc cette communication à Humâyûn et le pâdischâh ayant pris connaissance de la lettre qui la contenait, envoya aussi par écrit à Scher Khân la réponse suivante : « S'il en est ainsi que tu le dis, ne te mets en aucun souci ; et si la chose s'effectue comme tu l'as écrit dans ta lettre, elle assurera ton élévation. »

Après quelques jours, les deux armées furent rangées en bataille et le combat commença. Scher Khân prit avec lui sa troupe et se retira sans combattre, ce qui fut cause de la défaite de l'armée du sultan Mahmûd. Ibrâhim Khân Yûçuf Khaïl fit des efforts inouïs et déploya une grande valeur, mais sans succès. Cependant, il tint en échec l'armée des Mogols jusqu'à ce qu'il fut tué. Au surplus, tant lui que Miyân Bâyazîd, qui lui survécut, avaient, ce jour-là, bu du vin en si grande quantité qu'ils étaient ivres-morts et qu'ils furent tués dans cet état déplorable. Le sultan Mahmûd, n'ayant plus ni royaume ni trésor, ne pouvait espérer que l'armée lui restât fidèle dans son malheur. Beaucoup d'omras, qui l'avaient fait asseoir sur le trône, furent tués dans le combat de Lakhnau ; et beaucoup d'autres, qui étaient restés en vie, furent dispersés. Le sultan Mahmûd désirait (plus qu'autre chose) la cou-

[1] Il s'agit ici du Grand Mogol de ce nom.

Digitized by Google

onne de la musique[1]; il était occupé, la plupart du temps, dans les jeux et les divertissements, et il ne pouvait supporter les altercations qui avaient lieu entre les Pathans. Il renonça donc à la royauté et alla demeurer dans la province de Patna; il ne songea plus au sultanat et il mourut en 949 de l'hégire (1542-43).

Lorsque le pâdischâh Humâyûn eut combattu contre le sultan Mahmûd, fils du sultan Sikandar, et qu'un grand nombre de ses ennemis eurent été tués, il chargea Hindû Beg d'aller prendre la forteresse de Chanâr, qui était entre les mains de Scher Khân. Comme ce dernier ne voulut pas la laisser à Hindû Beg, Humâyûn décida que ses bannières victorieuses devaient s'avancer du côté de la forteresse de Chanâr. Quand Scher Khan apprit que le padischâh Humâyûn venait prendre la forteresse en question, il y laissa son fils Jalâl Khan, celui même qui succéda à Scher Khan, après sa mort et prit le nom de Salâm Schâh, et Jalâl Khân, fils de Jalû. Ayant donc laissé là ces deux officiers, il prit avec lui sa famille et ses gens; il alla dans les montagnes sur lesquelles il avait fait sculpter son nom. Le padischâh Humâyûn assiégea la forteresse, mais il en survint une suite de combats incessants, dans lesquels on déploya, des deux côtés, une telle bravoure, qu'on ne peut l'énoncer et encore moins la décrire; la renommée s'en répandit dans le monde.

Scher Khân avait pour règle d'envoyer dans chaque province des espions, pour être informé de ce qui s'y passait.

VERS. « Oh! qu'il est bon d'être informé des choses et quelle utilité générale n'en résulte-t-il pas?

« Celui-là a la tête élevée dans les horizons qui connaît bien les affaires du monde. »

Scher Khan savait que le pâdîschâh Humâyûn ne resterait pas longtemps dans ces districts, parce que ses agents lui

[1] Il y a dans le texte : « la couronne du *râg*, » par allusion au *râg mâla*, « la guirlande des râgs » ou « modes musicaux, » ouvrage hindoustani célèbre.

Digitized by Google

avaient fait savoir que le sultan Bahâdur, qui était Roi du Guzarate, avait pris le royaume du Sindh et voulait s'emparer de celui de Delhi. Il pensa donc que Humâyûn ne tarderait pas à aller de ce côté. La même nouvelle arriva aussi au pâdischâh Humâyûn, à savoir que le sultan Bahâdur avait l'intention de venir du côté de Dehli. Scher Khân envoya donc son agent auprès de la *quibla* du monde (Humâyûn), et il lui écrivit, par cette entremise, en ces termes : « Moi, qui suis serviteur de Votre Majesté, je suis soumis à ses ordres ; c'est votre maison qui m'a élevé. Votre Majesté connaît parfaitement l'état d'esclavage où se trouve Lakhnau. Si Votre Majesté prend la forteresse de Chanâr, de moi, qui suis son esclave héréditaire [1], elle devra la donner à quelque autre de ses serviteurs ; mais je suis aussi du nombre de vos serviteurs. Si vous me favorisez, par le don de la forteresse de Chanâr, j'enverrai mon fils, Cutb Khan, à votre cour, et ainsi Votre Majesté sera tranquille de ce côté ; car si, de la part de votre serviteur (Scher) ou de quelqu'un de ses officiers, il vient à se manifester un acte qui ne soit pas en harmonie avec le dévoûment dû à Votre Majesté, vous n'aurez qu'à punir, de telle façon, le fils de votre esclave (Scher), qui résidera auprès de Votre Majesté, qu'il serve d'exemple aux autres. »

L'Ombre de Dieu (Humâyûn) agréa cette requête, et dit à l'agent de Scher qu'il donnerait à son maître le château de Chanar, mais à condition qu'il lui enverrait Jalal Khan pour rester avec lui. Scher Khan répondit, à cette proposition : « Les enfants sont pareils pour leur père et leur mère, quant à l'amitié et à l'affection. Ainsi, à mes yeux, Jalal Khan n'est pas plus que Cutb Khan ; mais mes ennemis sont nombreux, et j'ai juré de ne pas les laisser respirer ; car je crains qu'après que le padischah sera parti, ils ne viennent dans son royaume et qu'ils ne fassent du mal à quelqu'un de ses sujets. »

Sur ces entrefaites le pâdischah apprit que Mirzâ Muhammad

[1] A la lettre : « de père en fils. » C'est ici une simple métaphore et une exagération orientale d'obséquiosité

Digitized by Google

Zaman, qui était prisonnier dans le château de Biyâna, s'était échappé au moyen de l'exhibition d'un firman et avait excité des troubles dans le royaume ; et que le sultan Bahâdur, qui était roi de Guzarate, avait l'intention de s'avancer vers Dehli. Le padischah dit donc à l'agent de Scher Khân : « Puisque ton maître est dévoué à son prince, j'agrée sa demande. Il enverra Cutb Khân à ma cour et je lui accorde le fort de Chânar. » Lorsque Scher Khân apprit la réponse définitive du padischah, il fut content et envoya auprès de lui son fils Cutb Khân et Iça Khân Hajjâb (chambellan). L'asile du monde (Humayûn) s'en retourna du côté d'Agra, et Scher fut employé pour réprimer la révolte que le sultan Bahâdur avait excitée. Sur ces entrefaites, Scher Khân ayant trouvé l'occasion favorable, il ne laissa pas dans le royaume de Bihar un seul de ses ennemis et il se mit à discipliner les Pathans. Il arracha à la mendicité quelques-uns d'eux qui, par suite des événements, étaient tombés dans la misère et il les introduisit parmi les sipahis. Il fit périr ceux qui ne voulurent pas se faire soldats et qui préférèrent la mendicité ; et il disait : « Je tuerai les Pathans qui ne veulent pas être soldats ; mais, quant aux autres, je ferai tous mes efforts pour qu'ils n'exposent pas inutilement leur vie au jour du combat. » Quand les Rohillas eurent appris que Scher Khân désirait avoir des soldats pathans, ils vinrent de tous côtés à son service ; et, lorsque le sultan Bahâdur ayant été vaincu se retira dans le royaume de Surate, tout autant de Pathans qui étaient à son service, Omras et autres, vinrent trouver Scher Khân. De leur côté quelques grands chefs qui avaient toujours dédaigné la compagnie de Scher Khân, ayant vu que sa fortune était de jour en jour en progrès, laissèrent toute honte et allèrent le trouver. Tels furent Masnad'Ali'Iça Khân, fils de Haïbat Khân Sûrwânî ; A'zam Humâyun Sûrwâni, Ma'rûf Carmuli et A'zam Humâyun, fils du sultan Schahû Khaïl ; bref, il ne resta des Pathans aucun chef connu qui ne vînt au service de Scher Khân, qui prit alors le titre de Hazrat A'lâ (Seigneurie élevée).

Digitized by Google

Bîbî Fath Mulk, fille de Miyân Muhammad Kâlâ Pahâr Carmulî, possédait un trésor. Le Miyân susdit, neveu (fils de sœur) du sultan Bahlûl, était bon administrateur : il avait une petite armée et il cherchait à amasser un trésor. Le sultan Bahlûl lui avait donné en jaguîr tout le sarkâr d'Aoude et d'autres parganas, et le trésor de son père lui échut en héritage. Pendant le règne du sultan Bahlûl, de Sikandar et du sultan Ibrahîm, rien de fâcheux n'eut lieu dans son jaguîr, et dans tout cet intervalle de temps il ne fut occupé à rien autre qu'à thésauriser.

J'ai entendu dire, par des gens dignes de foi, qu'il avait amassé trois cents manns d'or rouge (pur) et qu'il n'achetait que des pierreries et des objets d'or.

Bîbî Fath Mulk était son seul enfant et le fils de celle-ci se nommait Schaïkh Mustafâ.

Dans les derniers temps du sultan Ibrâhîm, lorsque Miyân Muhammad Kâlâ Pahâr mourut, il n'avait qu'un enfant dont on ignorait l'origine exacte, lequel s'appelait Miyân Na'mu ou Na'mûn ; la raison pour laquelle on ignorait l'origine de Na'mu, c'est que Miyân Muhammad Kâlâ Pahâr avait donné son harem à son esclave ; puis il enleva à cet esclave cette femme (Bîbî Fath Mulk) pour la garder dans sa maison, et il reconnut son enfant comme le sien propre. Cet enfant manifesta une grande capacité. Le sultan Ibrâhîm le nomma à la place de Miyân Muhammad Kâlâ Pahâr, il lui donna une partie des richesses du Miyân susdit et pour son jaguîr quelques parganas du sarkar d'Aoude ; mais il resta à la Bîbî Fath Mulk beaucoup de richesses du Miyân susdit.

Pendant et après le règne du sultan Ibrâhîm, Miyân Mustafâ entreprit de faire la guerre. En effet, j'ai entendu dire que, dans le temps du sultan Ibrâhîm, il s'éleva une contestation entre Miyân Mustafâ et Miyân Ma'rûf Carmuli au sujet du royaume (dont ils voulaient chacun s'emparer), et ils finirent par combattre. Miyân Mustafâ avait l'habitude, avant de monter à cheval pour combattre, de faire réciter des

Digitized by Google

fatihas [1] sur plusieurs manns de sucreries et de confitures au nom du Schaïkh Muhammad Halîmân (saint personnage), qui était un de ses ancêtres, et il les distribuait aux pauvres.

Miyân Ma'rûf était occupé à réciter des prières lorsque les troupes de Miyân Mustafâ arrivèrent tout près de lui ; un jeune rajpût, attaché à son service, lui dit : « Ce n'est pas le moment de prier, car les troupes ennemies arrivent. — Je fais, répondit-il, les prières que le Schaïkh Muhammad Halîmân a ordonnées pour la déroute des ennemis. — Lève-toi, répliqua le rajpût, monte à cheval, car le Schaïkh Muhammad Hâlîmân ne quittera pas ses confitures pour venir à ton secours, à cause de tes prières. » En effet, Miyân Ma'rûf fut vaincu dans ce combat. Quand Miyân Mustafâ mourut, il laissa une jeune fille nommée Mihr Sultân.

Bîbî Fath Mulk avait une grande capacité : elle offrit à Miyân Bâyazid, jeune frère de Miyân Mustafâ, le commandement de son armée en lui fournissant l'argent nécessaire. Miyân Bâyazid accepta et fit de grandes actions : il combattit avec Humâyûn Padischâh, l'Ombre de Dieu, il obtint la victoire et le nom de Miyân Pîn et de Bâyazid furent désormais célèbres. Mais comme j'ai déjà écrit les circonstances de leur décès, je ne les répéterai pas ici.

Lorsque Miyân Bâyazid fut mort, Bîbî Fath Mulk était dans le royaume de Bihar. Elle fit garder le trésor par un grand nombre de personnes et elle alla dans les montagnes qui avoisinent le Bihar, voulant se diriger du côté de Patna, parce que le râjâ de ce pays, qui était un riche Pathan, s'était bien conduit envers elle ; mais quand Miyân Bâyazid fut mort et que le sultan Mahmûd eut abdiqué, le râjâ de Patna comprit que la domination des Pathans était en déclin et il étendit la main de la tyrannie sur l'argent des Pathans qui s'étaient réfugiés auprès de lui. Alors Bîbî Fath Mulk, en apprenant cette nouvelle, suspendit par prudence son départ

[1] On nomme *Fatiha* le premier chapitre du Coran : le *Pater* des Musulmans. C'est par ce chapitre qu'on commence toutes les prières surérogatoires.

Digitized by Google

pour Patna, très-contente d'avoir été prévenue. Scher Khân, ayant su ce qui se passait, songea à faire, par ruse, tomber en son pouvoir Bîbî Fath Mulk, de crainte qu'elle n'allât dans le royaume d'un autre râjâ, que le trésor ne lui échappât et qu'il ne s'en repentît jusqu'au jour de la résurrection. Il envoya donc auprès de Bîbî Fath Mulk son agent, porteur d'une lettre conçue en ces termes : « Tous les Omras et les fils d'Omras du sultan Bahlûl et du sultan Sikandar ont honoré ce pays de leur présence et ont ainsi élevé la tête de votre esclave. Ils se sont réunis par zèle pour leur tribu ; et moi j'ai ceint les reins avec contentement et plaisir pour leur service. Vous devez traiter avec justice et considération la nation des Pathans pour deux raisons. La première, c'est que vous êtes du nombre des enfants du Schaïkh Halîmân ; et l'autre, c'est que vous descendez du sultan Bahlûl. Quelle faute ai-je commise pour que vous vous soyez arrêtée dans votre projet de venir de ce côté-ci? Vous n'avez donc plus confiance aux gens de ce pays, puisque vous errez dans ces montagnes? Si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelque chose de fâcheux arrive à vos serviteurs, un mauvais renom restera sur moi jusqu'au jour de la résurrection ; car on dira : « Elle « ne se fiait pas à Scher Khân, voilà pourquoi elle n'est pas « allée dans son royaume. »

Lorsque l'agent de Scher Khân fut allé auprès de la Bîbî et lui eut présenté la lettre de Scher Khân, cette princesse l'ayant lue écrivit en réponse qu'elle viendrait auprès de lui s'il s'engageait avec elle par serment, ce que Scher accepta.

Bîbî Fath Mulk envoya alors un homme de confiance auprès de Scher Khân, et ce dernier s'engagea par les serments les plus solennels. La Bîbî vint, en effet, et resta là quelque temps.

Lorsque Nacîb Schâh, qui était le chef (hâkim) du gouvernement du Bengale, mourut, les Omras de ce royaume prirent pour chef le sultan Mahmûd, mais ce prince ne put administrer ce royaume, et des troubles y eurent continuellement lieu. Alors Scher Khân conçut le désir de s'en emparer :

Digitized by Google

« J'ai pris, dit-il, cent manns d'or de Bîbî Fath Mulk, fille de Miyân Muhammad Kâlî Pahâr Carmuli, et je ne lui ai laissé pour vivre que ce qu'il faut pour n'avoir besoin de personne : je lui ai donné à cet effet quelques villages. Jalâl Khân aurait voulu que la Bîbî me donnât pour lui (en mariage) sa petite fille Mihr Sultân, mais la Bîbi n'y consentit pas. »

Scher Khân qui, à cette époque, avait appris ce dont il s'agissait, empêcha Jalâl d'insister, et la Bîbî donna au sultan Sikandar, qui était son parent, sa petite-fille, laquelle manifesta une grande incapacité. Tant que Mihr Sultân fut vivante, elle ne manqua de rien.

Dans le temps du second Salomon Jalâl Uddîn Muhammad Akbar Padischâh, et en l'année 1097 de l'hégire (1685-86), Mihr Sultân marchait sur l'Hindoustan, lorsque, étant arrivée au pargana de Kânat, elle mourut dans la maison de Muzaffar Khân. Scher Khân, après avoir donné à l'armée une bonne organisation au moyen de l'or susdit, se mit à conquérir le royaume du Bengale et il soumit à son autorité toute la partie du royaume qui s'étend jusqu'à Télya-garhi. Lorsque S. M. le Padischâh Humâyun arriva du Guzarate, le Khân Khânân Yûçuf Khaïl lui dit : « Il ne faut pas être insouciant au sujet de Scher Khân, car il est la sédition (personnifiée). Il connaît bien l'administration du royaume et tous les Pathans sont venus à lui. » Mais le pâdischah Humâyûn était trop fier de sa haute position pour faire attention à Scher Khân. Pendant la saison des pluies, le Padischah séjourna à Agra et il expédia à Jaunpûr Hindû-Beg en lui ordonnant de l'informer de tout ce qui concernait Scher Khân. Lorsqu'il fut connu à Scher Khân que le pâdischah avait l'intention d'aller dans le royaume du Bihar, il envoya des présents à Hindû Beg, gouverneur de Jaunpûr, à qui il écrivit : « Je n'ai violé en aucune façon la promesse que j'avais faite au Padischah et je ne me suis immiscé en rien dans les affaires de son empire. Manifestez avec bienveillance à S. M. ma bonne volonté, et empêchez qu'Elle ne vienne dans ce district ; car je suis,

Digitized by Google

moi aussi, du nombre des serviteurs les plus dévoués de sa cour. »

Quand Hindû Beg eut vu les présents de Scher Khân, il en fut très-content et il dit à l'agent de Scher : « Faites savoir à votre maître que tant que je vivrai il peut être en toute sûreté, et qu'il ne lui arrivera aucun mal de la part de personne. »

En présence de cet agent, Hindû Beg écrivit une lettre au pâdischâh en ces termes : « Scher Khân est du nombre des personnes les plus dévouées à Votre Majesté. Il fait réciter la prière officielle du vendredi pour vous et battre la monnaie en votre nom, et il n'a pas dépassé les limites de sa province. Depuis qu'il a quitté votre cour, rien d'inconvenant n'a eu lieu de sa part qui puisse être cause de votre déplaisir. »

Le pâdischâh, ayant pris connaissance de la lettre de Hindû Khân, différa de prendre un parti pendant cette année-là. Cependant Scher Khân chargea son fils Jalâl Khân, Bârâ Khawâs Khân et ses omras de prendre sur le sultan Mahmûd le royaume du Bengale et la ville de Gaur (sa capitale). Lorsque Jalâl Khân et Khawâs Khân arrivèrent dans le royaume du Bengale, le sultan combattit avec eux, mais ne put leur résister. Le fort de Gaur fut serré de près : les Pathans s'emparèrent de la contrée environnante; ils concentrèrent leurs forces autour de la citadelle de Gaur; ils l'assiégèrent, et chaque jour de nouveaux combats avaient lieu. L'année suivante, les drapeaux victorieux de Sa Majesté Humâyun Pâdischâh se dirigèrent du côté du royaume du Bengale et du Bibar. Lorsqu'ils furent arrivés auprès du fort de Chanâr, le pâdischah demanda à ses omras s'il convenait de prendre d'abord ce fort ou d'aller tout de suite attaquer Gaur, que le fils de Scher Khân tenait assiégé sans l'avoir encore pris. « Il faut prendre d'abord, dirent-ils, le fort de Chanâr, puis nous irons du côté du Bengale. Cette disposition fut adoptée; mais lorsque le Khân Khanân Yûçuf Khaïl fut venu, le pâdischâh Humâyûn, l'Ombre de Dieu, lui demanda ce qu'il pensait du conseil que lui avaient donné les omras

Digitized by Google

mogols de prendre d'abord le fort de Chanâr. Yûçuf Khaïl, qui était de la nation des Pathans, répondit : « C'est un conseil de jeune homme de prendre d'abord Chanâr; mais c'est celui d'un vieillard de prendre d'abord Gaur, parce que des richesses y sont entassées. Prenons d'abord Gaur, puis Chanâr, dont nous nous emparerons facilement. — Je suis jeune, répliqua le pâdischâh, ainsi j'adopte l'avis des jeunes gens. Je ne me retirerai pas sans avoir pris le fort de Chanâr. La bonne fortune de Scher Khân a le dessus, car les Mogols ne se sont pas dirigés du côté de Gaur : les Rohillas s'en empareront avant eux, et le trésor de la forteresse tombera entre leurs mains. » Scher Khân Gâzi Khân Sûr et le sultan Harwatî, ayant laissé à Chanâr les percepteurs de cette forteresse, voulurent se retirer dans la forteresse de Bhar-Kandh avec leurs gens et les Pathans, mais ils ne purent s'y loger. Or, Scher Khân était lié d'une grande amitié avec le râjâ de Rahtâs, et il existait surtout une grande intimité entre lui et Chaurâman, qui était le lieutenant du râjâ susdit. Chanrâman était brahmane, et le roi avait en lui une entière confiance. Auparavant il avait, par bienveillance, permis à Miyân Nizâm, qui était bon frère de Scher Khân, de résider, lui, sa famille et ses gens, dans le fort de Rahtâs; mais lorsque le moment des troubles fut passé, Nizâm remit le château au râjâ et se retira, ainsi que sa famille et ses gens. Scher Khân dit alors à Chaurâman et à son frère Nizâm : « Si, ce qui est pour moi très-nécessaire, vous me prêtez le fort de Rahtâs pour le garder pendant quelques jours, je vous en serai reconnaissant tant que je vivrai; et lorsque ce moment d'agitation sera passé, je vous rendrai cette forteresse. — Tranquillise-toi, lui répondit Chaurâman, je te ferai donner par le râjâ le château de Rahtâs. »

Chaurâman étant donc allé auprès du râjâ, lui dit : « Scher Khan, qui est votre voisin, se trouve dans une position très difficile, et il vous supplie de lui prêter le château de Rahtâs, pour y mettre en sûreté sa famille et ses gens. » Le râjâ agréa cette proposition; mais lorsque Scher Khân eut em-

Digitized by Google

mené ses gens hors de Bhar Kandh, le râjâ revint de ses sentiments de bienveillance et dit : « Quand j'avais consenti à laisser séjourner dans le fort (de Rahtâs) Miyân Nizâm, il n'avait avec lui que peu de monde, et j'étais dans une position bien supérieure à la sienne; mais actuellement il a un grand nombre de gens avec lui, et j'en ai peu avec moi : il m'est ainsi supérieur. S'il m'extorque donc maintenant la forteresse de Rahtâs et qu'il ne me la rende pas, je ne pourrai la reprendre de force. » Chaurâman envoya dire alors à Scher Khân que, quelques personnes qui lui étaient hostiles empêcheraient malheureusement le râjâ de lui donner la forteresse.

Scher Khân, très-soucieux et fort chagrin de cette nouvelle, envoya dire à Chaurâman : « Dans ma confiance en votre parole, j'avais fait quitter à mes gens le château de Barkhandh. Si le pâdischâh l'apprend, il enverra son armée, il réduira en esclavage toutes les tribus des Pathans, et ce malheur sera sur votre cou [1]. Cependant Scher Khân envoya six manns d'or en présent [2] à Chaurâman en lui faisant dire : « Tâchez de m'avoir ce fort de quelque manière que ce soit pour quelques jours, afin que j'y loge mes gens. Si le râjâ ne veut pas me prêter le château de Rahtâs, je saurai qu'il est sans consistance, et je ferai ma paix avec le pâdischâh. — Reste en repos, répondit Chaurâman, je déterminerai le râjâ à donner place dans le château à tes gens. »

Ensuite Chaurâman alla dire an Râjâ : « Il n'est pas convenable que vous agissiez contrairement à votre promesse. Si le Padischah Humâyûn vient à savoir que Scher Khân ne trouve pas d'endroit pour abriter sa famille et ses gens, il les exterminera et ce sera un malheur pour vous et pour moi. S'étant fié à ce que vous avez dit, Scher Khân a fait sortir ses gens du château de Bhar Khandh; et il est actuellement fort en souci pour eux. Forcément il fera sa paix avec le padischah et combattra ensuite contre vous. Or, vous n'êtes pas de

[1] C'est-à-dire « vous en serez responsable. »

[2] *Rischwat*, « bribe, » présent pour corrompre un supérieur, chose fort usitée en Orient.

Digitized by Google

force à combattre contre Scher Khân. Pourquoi lui êtes-vous hostile sans motifs et pourquoi mettez-vous ainsi le désordre dans votre royaume? Il a eu confiance en la parole de moi qui suis Brahmane et il a emmené du fort de Bhar Khandh sa famille et ses gens. Si ses gens sont tués et sont faits prisonniers ce malheur tombera donc sur mon cou. Ainsi si vous ne lui donnez pas le château de Rahtâs, je m'empoisonnerai et je mourrai à votre porte. Lorsque le raja vit l'exaspération de Chaurâman, il consentit à donner place dans le fort, à la famille et aux gens de Scher Khân. Celui-ci n'avait pas encore appris cette détermination lorsque sur ces entrefaites, la nouvelle arriva de l'armée de Jalal Khân que Bârâ Khawâs Khân s'était noyé dans le fossé du château de Gaur, et on entendit dire aussi que le padischah Humâyûn avait assiégé le château de Chanâr, qui s'était rendu pacifiquement. Scher Khân ayant appris ces nouvelles fut fort soucieux et interdit. Cependant il donna à Sâhib Khân, frère de Barâ Khawâs Khân, le titre de Khawâs Khân, et le renvoya en lui faisant ses recommandations en ces termes : « Humayun a pris le port de Chanâr, mais sous peu de jours il se dirigera du côté de Bengale. Ainsi ne négligez pas l'occasion et emparez-vous à votre tour de ce château. »

Lorsque Khawâs Khân fut arrivé au château de Gaur, il fit savoir à Julal Khân qu'il avait reçu l'ordre de laisser toute négligence et de s'emparer de Chanâr sans délai, avant que le Padischah revînt. « Patiente encore aujourd'hui, dit Jalal Khan. — Je n'agirai pas, répliqua Khawas, contre les ordres qui m'ont été donnés. Il faut monter à cheval et partir. — Bien, dit Jalal Khân, allez à votre tente. » Khawas ainsi congédié par Jalal, alla à la tente de son frère dont les officiers vinrent le trouver : « Sa Hautesse, leur dit-il avec bienveillance, m'a donné l'ordre de ménager en arrivant une combinaison telle que je puisse prendre le château de Chanâr et de ne mettre en cette affaire ni négligence ni mollesse. Annoncez donc à l'armée, dit-il ensuite aux *naquibs* (hérauts d'armes), de se tenir prêts et de monter à cheval, car ce n'est pas le cas

Digitized by Google

de rester en repos. » Khawâs de son côté, s'étant armé et s'étant préparé, monta cheval, et il envoya dire à Jalal Khân par l'entremise de son *Wakîl* (agent) : « En conformité de l'ordre sublime, je suis monté à cheval à la tête de l'armée : je l'aurais d'ailleurs fait de moi-même. Si Dieu veut, nous remporterons la victoire. » Ces mots ne furent agréables ni à Jalal ni à Schujâ'at Khân, etc. ; mais cependant ils se virent obligés de monter à cheval. Khawâs Khân déploya personnellement une telle ardeur et une bravoure si grande qu'il prit le fort avant l'arrivée de Jâlâl Khan. Depuis ce jour le nom de Khawâs Khan fut célèbre parmi ses contemporains ; et là où il alla il fut toujours victorieux. Quant à la bravoure et à la générosité, il n'avait pas son pareil dans l'armée de Scher Khan. Lorsque le château de Gaur fut pris, Jalal Khan écrivit à son père un *Fath-nâma* (lettre de la victoire) au sujet de Khawas Khan pour le lui annoncer.

En apprenant cette nouvelle, Scher Khân fut très-content ; et Chauraman vint aussi lui annoncer que le râjâ avait consenti à laisser entrer ses gens dans le fort de Rahtâs. Scher Khân prit donc avec lui ses gens et s'avança vers le château. Il déploya envers le râjâ beaucoup d'amitié et de reconnaissance ; il lui donna beaucoup d'argent et toute espèce d'objets, l'assurant que, si la fortune le secondait, il n'oublierait pas ce qu'on faisait pour lui. Le râjâ satisfait lui dit : « Le château de Rahtâs est à vous, ordonnez à vos gens d'y aller. » Scher Khân, qui avait dit à ses gens que quiconque irait dans ce fort n'en reviendrait pas, vint lui-même l'entourer des quatre côtés en disant : « Le fort de Chanâr m'est échappé des mains, mais un fort bien préférable m'est échu en partage. Je n'ai pas été aussi content de la prise du château de Gaur que je l'ai été de la prise de celui-ci. » Puis il envoya dire aux gardiens du fort : « Allez auprès du râjâ, car il n'est pas bon que vous restiez avec les Pathans, parce que vous en seriez fâchés. Si les gardiens du fort, dit-il aussi à ses gens, ne se soumettent pas à ce que vous leur direz, chassez-les à coups d'épée. »

Digitized by Google

Comme les gens de Scher Khân étaient tout prêts, ils allèrent auprès des gardiens du fort et leur communiquèrent ce que Scher Khân les avait chargés de leur dire; mais ces derniers n'obtempérèrent pas à ces ordres. Alors les gens de Scher Khân mirent la main à l'épée, les en frappèrent, les chassèrent du fort et les remplacèrent par leurs propres soldats, qu'ils chargèrent de veiller avec grand soin à la défense de la place. Ce fut ainsi que le château de Rahtâs tomba entre les mains de Scher Khân. Quant à ce qui a été écrit et a été cru par les grands et les petits, c'est à savoir que Scher Khân envoya d'avance des Pathans dans des palanquins de femmes et qu'il ne put prendre le fort qu'ensuite, c'est un mensonge et une calomnie. Cet esclave (de Dieu) 'Abbâs Khân, fils de Schaïkh 'Alî, qui est l'auteur du *Tuhfa Akbar Schâhi*, s'est assuré du fait auprès des chefs des Pathans qui étaient fils d'Omras qui sont encore amîrs, et qui assistèrent à cette expédition avec Scher Khân, tels que l'amîr-ulumarâ Mustafâ Khân, neveu de Masnad 'Alî 'Içâ Khân, fils du Schaïkh Bâyazîd Surwâni, et quelques autres qui avaient été avec Scher Khân dans cette affaire et qui avaient pu s'assurer de la vérité. Or ces personnages m'ont dit : « Il faut que vous entendiez de notre bouche l'histoire telle que nos grands parents nous l'ont racontée, parce que vous avez des relations de parenté avec le sultan Bahlûl, le sultan Sikandar, Scher Schâh et Islâm Schâh. Souvenez-vous de ces choses, car quand bien des jours se sont passés, il y a surtout beaucoup de dissentiments et d'erreurs. Quant à nous, nous vous disons tout ce que nous avons vu et entendu dire à nos grands-parents. »

J'exposai au Khân A'zam Muzaffar Khân, qui était fils de Jalâl Khân, petit-fils de Haïbat Khân et arrière-petit-fils de 'Umr Khân, ce qui suit : « Bien des gens disent que Scher Khân prit le château de Rahtâs au moyen de Rohillas cachés dans des palanquins, et moi j'affirme le contraire; mais on ne me croira pas. — Sachez, répliqua-t-il, que moi et mon oncle Masnad 'Içà Khân, nous étions avec Scher Khân;

Digitized by Google

et notre famille et nos gens erraient aussi avec lui dans les montagnes de Rahtâs. Bref, lorsque Scher Khân nous eut laissés dans le château de Rahtâs avec ses gens, tandis qu'il errait çà et là dans les montagnes de Bhar Kandh sans s'arrêter nulle part, le château de Chanâr tomba entre les mains de S. M. Humáyûn Padischah, et alors ce monarque honora Bénarès de sa présence et y vécut dans le plaisir au milieu de sa cour, cercle du bonheur. Il envoya de là à Scher Khân un ambassadeur qu'il chargea d'amener Scher à son service. Scher Khân répondit à cette proposition : « Je ne puis aller trouver S. M., mais je lui suis on ne peut plus dévoué et je lui rendrai le service qu'il me demandera. Beaucoup de Pathans se sont réunis auprès de moi, et c'est ainsi que le fils de l'esclave de S. M. [1] a pris la forteresse de Gaur. Si V. M. veut bien me le permettre, je resterai ici un certain nombre de jours et quelque ordre de service que je recevrai de la part de S. M., je le ferai arriver à bonne fin. Si S. M. me donnait le fort de Gaur et le royaume du Bengale, je lui abandonnerais tout le royaume du Bihâr pour qu'elle le donnât à qui elle voudrait ; et si j'obtenais de S. M. le royaume du Bengale avec les limites qu'il avait du temps du sultan Sikandar, j'enverrais à S. M. ce qu'un feudataire doit envoyer à son suzerain : le parasol, le trône, etc., et aussi des chevaux ; et chaque année j'enverrais à S. M., du royaume du Bengale, dix lakhs de roupies, si le cercle du bonheur de V. M. [2] retourne du côté d'Agra. »

L'ambassadeur exposa fidèlement à S. M. les propositions de Scher Khân et le padischah les ayant agréées, envoya de nouveau son agent à Scher Khân, et il le chargea d'offrir de sa part à Scher Khân un cheval et un vêtement d'honneur, lui recommandant de l'encourager et de lui dire de sa part en lui remettant ces présents : « J'ai agréé ce que tu m'as dit,

[1] Façon respectueuse de s'exprimer que Scher emploie en parlant de lui-même.

[2] C'est-à-dire la cour du Grand Mogol, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Digitized by Google

mais ne mets pas de délai à exécuter ce à quoi tu t'es engagé. » L'agent, ayant pris congé du padischah, alla auprès de Scher Khân, lui remit le cheval et la pelisse d'honneur et lui dit tout ce que le padischah lui avait ordonné de dire. Scher Khân fut satisfait et dit à l'agent du padischah : « Ce que j'avais promis sera effectué sous peu de jours en présence des familiers de S. M. Jour et nuit je demande à Dieu très-haut que tant que je vivrai, il n'y ait aucune espèce de contestation entre le padischah et moi qui suis un de ses plus petits serviteurs.

Trois jours après que l'envoyé du padischah était parti pour aller auprès de S. M. Humâyûn, l'agent du sultan Mahmûd, qui était gouverneur du Bengale, alla auprès du Padischah et lui tint ce langage : « Les Pathans ont pris le fort de Gaur; mais je possède encore la plus grande partie du royaume. V. M. ne doit pas se fier à la parole de Scher Khan; venez vers nous, car jusqu'à présent les Pathans n'ont acquis aucune force réelle. Vous les chasserez de ce pays et alors la sédition qu'ils excitent ne lèvera plus la tête. J'agirai sous vos ordres et je suis convaincu qu'ils ne pourront résister à V. M. — Que mes drapeaux victorieux se dirigent donc du côté du Bengale, » dit Humâyûn en recevant ce message. Il donna ensuite l'ordre aux Omras le Khân Khânan, Yûçuf Khaïl, Parî Barlâs, etc., d'aller en avant; et à Hindâl de se mettre à la tête de l'armée, de se diriger au delà du Gange et d'entrer à Hajjipur. Lui-même réunit des cavaliers choisis et alla de son côté vers les montagnes de Rahtâs et de Barkandh, où Scher Khân se trouvait aussi. Ce fut là que Scher entendit dire que le padischah, qui lui avait donné le royaume du Bengale et qu'il attendait, était revenu sur sa parole et se dirigeait de ce côté. Il fut tout à fait désespéré et il dit à son agent : « Je n'ai manqué en rien aux officiers de la cour de S. M.; et je ne me suis jamais immiscé dans les affaires de son royaume. J'avais pris aux Nauhânis le royaume du Bihâr; et lorsque le roi du Bengale forma le désir de s'emparer du royaume de Bihar, je le suppliai instamment de me laisser ce

Digitized by Google

royaume et de ne pas m'en priver. Il n'agréa pas ce que je lui disais, fier qu'il était du nombre de ses troupes. Mais bien que le nombre fût de son côté, Dieu m'a donné la victoire. Ainsi, tandis qu'il désirait prendre le royaume du Bihar, il perdit celui du Bengale. Sa Majesté Humâyûn a eu confiance en la parole du roi du Bengale, il a jeté au vent mes services et ceux des Pathans que j'avais réunis, et il a marché du côté du Bengale. Lorsque la quibla du monde assiégea le château de Chanâr, les Pathans voulaient combattre contre lui; mais je leur dis : « Humâyûn est un grand monarque; ce que vous voulez faire n'est pas convenable, car il est notre bienfaiteur. Il saura que, malgré mes nombreux soldats, j'ai observé le respect qui lui est dû, et que je suis un de ses serviteurs les plus fidèles; ainsi il donnera à mes gens un royaume quelconque. En effet, il est contraire à la bonne administration d'un État d'éloigner de son service un si grand nombre de Pathans, de les considérer comme ennemis, de les faire périr ou de les bannir. Actuellement je ne vois pas ce que je pourrai faire, car je n'ai nul espoir de calmer les Pathans et de les empêcher de se mettre en hostilité contre Sa Majesté. Vous apprendrez ce que feront les Pathans, et Sa Majesté se repentira d'aller du côté du Bengale, car actuellement les Rohillas sont d'accord et ne combattent plus entre eux, comme auparavant. »

Scher Khân fit beaucoup de présents à l'agent du padischâch et le congédia. Puis il envoya à la citadelle de Rahtâs toutes ses troupes, gardant seulement avec lui un certain nombre de cavaliers. Et afin que personne ne pût l'atteindre, il se décida d'aller en secret du côté de Gour. Il partit dès ce jour-là pour cette forteresse et resta caché dans les montagnes pour que personne ne connût le lieu de sa retraite, puis il envoya des émissaires dans l'armée du pâdischâh Humâyûn, désirant d'être informé des intentions de S. M. Humâyûn avait déjà fait bien du chemin, quand il entendit dire que Scher Khân allait du côté des Gour ; mais il retourna sur ses pas. Le khân Khânân Yûçuf Khaïb et Pari Barlâs, qui étaient partis et étaient

Digitized by Google

arrivés dans le pargana de Munîr du schaïkh Yahya, apprirent aussi que le Roi de Gour [1] le sultan Mahmûd venait. Or Pari Barlâs était allé à sa rencontre; mais il ne l'avait pas encore conduit chez lui, parce que S. M. le padischâh Humâyûn ayant honoré le pargana de Munir de sa présence, Pari Barlâs amena le sultan Mahmûd auprès de sa sainte Majesté le padischâh. Comme ce souverain ne le reçut pas aussi bien qu'il l'aurait voulu, il fut fâché d'être venu et il mourut de chagrin en peu de jours.

Le pâdischâh mit en bon ordre son armée dans le village de Munîr, et il ordonna à Mecaïyad Beg fils du sultan Mahmûd Duldî, à Jahângnîr Culî fils d'Ibràhîm Beg, à Tarraggui Beg, à Pari Parlâs à Mabārak Carmuli et autres omras, en tout à près de trente mille personnes, de marcher au corps précédés des tambours. Quand Scher khân eut appris que le pâdischâh s'était dirigé du côté du Bengale, il partit, lui aussi, en secret avec un petit nombre de cavaliers. Cependant le cercle de la cour de l'empire arriva à Patna avant l'armée du pâdischâh que précédaient les tambours; des éclaireurs furent étonnés de voir dans le jardin d'un village où ils étaient arrivés, des cavaliers qui se promenaient, ils demandèrent à un paysan de qui étaient ces cavaliers qu'ils apercevaient : « De Scher Khân, leur répondit-il; les éclaireurs ayant entendu prononcer le nom de Scher Khân ne cherchèrent pas à savoir combien de gens étaient avec lui. Ils allèrent auprès de Muaiyad Beg et ils lui dirent : « Scher Khân est descendu dans ce village. » Celui-ci crut qu'il était venu pour combattre et alla porter cette nouvelle au pâdischâh afin de prendre ses ordres. En attendant, il envoya des émissaires chargés de s'assurer de la vérité de cette nouvelle. Lorsque ces derniers furent arrivés du côté du village dont il s'agit, ils virent qu'il n'y avait plus un seul de ces cavaliers. Les Mogols vinrent donc dans ce village et demandèrent à une sentinelle avancée (mucaddam) ce qui se passait : « Scher Khân, répondit-elle, était venu avec quelques

[1] C'est-à-dire du Bengale.

Digitized by Google

cavaliers; mais quand il a aperçu les vôtres, il est allé en grande hâte du côté de Munir. »

Pendant que les émissaires donnaient cette nouvelle, comme le soir était proche, Scher sortit (de l'endroit où il était) et il vit Saïf Khân Ajh Khaïb Surwâni qui se dirigeait vers Rahtâs, avec sa famille et ses gens. « Les Mogols sont arrivés (à leur perte), » dit Scher Khân en se retournant.

Lorsque Saïf Khân eut connu la véritable position de l'armée céleste [1], il dit à Scher Khân : « Vous êtes seul avec un petit nombre de gens, et la distance qui vous sépare de l'armée des Mogols est petite. Ils vous poursuivront immanquablement, espérant que vous tomberez entre leurs mains. Le pâdischâh prendra avec lui sa famille et ses gens et ira vous attaquer. Mais à l'aurore, j'irai me placer devant la porte de la forteresse, et tant que j'aurai un souffle de vie, j'empêcherai l'armée céleste d'avancer, jusqu'à ce qu'entre vous et les Mogols il y ait une grande distance.

— Il n'est pas convenable, répondit Scher Khân à Saïf Khân, que pour me sauver je te jette dans la ruine. — Tous les hommes ne sont pas pareils, répliqua Saïf Khan; ainsi il est bon quelquefois de sacrifier une âme pour sauver les habitants d'une maison, de sacrifier pour ceux-ci toute une troupe d'hommes, et une troupe pour un seul homme tel que notre agâ, qui nous a promis de si grands bienfaits, parce qu'il est en possession de la fortune et du bonheur, et qu'il peut faire parvenir cet avantage aux sept climats. Ainsi, il est du devoir du soldat de prodiguer son âme chérie pour défendre son agâ. L'étoile de mon bonheur s'est levée du rivage de la renommée. Si ma vie et celle de mes frères vous est utile, peut-on mieux l'employer? » Scher Khân eut beau faire ses efforts pour que Saïf Khân restât auprès de lui, poste dans lequel il pouvait lui être utile, Saïf ne voulut rien entendre. Réellement sa détermination fut agréable à Scher

[1] C'est-à-dire de l'armée mogole. A la lettre : « de l'armée dont le nid est dans le ciel. »

Digitized by Google

Khân, qui prit avec lui ses gens, et ayant calmé ses craintes au sujet de la poursuite du pâdischâh, il partit en hâte. A l'aurore, Saïf Khân dit à ses frères : « Faites l'ablution, et soyez prêts à mourir, sans autre pensée. La mort est une chose contre laquelle tous les efforts ne peuvent rien. Le chef donne de l'or au soldat et en a tout le soin possible pour que, lorsque, dans une guerre, l'occasion se présente, il ne lui préfère pas sa vie. Il faut donc que le soldat sacrifie pour son bienfaiteur sa vie de quelques jours, et qu'il obtienne ainsi un bon renom et le bonheur des deux mondes. Le sacrifice de sa vie sera d'ailleurs utile à ses enfants. — Puisque tu as entrepris cette affaire, répondirent à Saïf Khân ses frères, nos milliers d'âmes sont disposées à se sacrifier pour toi. Voici le temps d'agir et non de parler. Nous ne resterons pas au-dessous de notre tâche. » Ils s'armèrent ensuite et allèrent se mettre sur la porte du fort de Gazâr, prêts à combattre. Lorsque les troupes d'Humâyûn Pâdischâh furent arrivées auprès de ce fort, Saïf Khân commença à les attaquer. Les Mogols, qui étaient en grand nombre, firent tous leurs efforts; mais ils ne purent forcer la porte du fort de Gazâr. Saïf et ses frères déployèrent une bravoure telle qu'on ne saurait l'écrire ou le dire. Saïf Khân repoussa jusqu'à midi les troupes royales. Beaucoup de ses frères furent tués, et lui-même reçut trois blessures tellement graves qu'il perdit connaissance. Alors les Mogols le prirent et le conduisirent auprès de Muaïyad Beg. Ce dernier l'envoya à la cour de Humâyûn, nid céleste, séjour *paradisien*. Lorsque S. M. l'ombre du Très-Haut fut instruite de la conduite de Saïf Khân, il y applaudit et dit : « Il faut que les soldats sacrifient leur vie pour leur agâ. Je te donne ton congé; va où tu voudras. — Ma famille et mes gens, répondit-il, sont auprès de Scher Khân : ainsi, j'irai moi aussi. — Puisque je t'ai accordé la vie, répliqua le pâdischâh, ton libre arbitre est entre tes mains. » Saïf Khân alla donc auprès de Scher Khân. Lorsque Scher arriva dans la ville de Monghir, il y avait là Haïbat Khân Niyâzî, qui l'avertit que le pâdischâh

Digitized by Google

accourait. Alors Scher Khân prit la famille et les gens de Saïf Khân Surwâni ; il alla d'abord avec eux au fort de Kadhur, et lui-même il monta sur une barque et alla à la ville de Gaur. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il ordonna à son fils Jalâl Khân et autres omras de bloquer le chemin qui conduisait au fort, et d'empêcher le pâdischâh d'y venir tant qu'il ne lui donnerait pas des ordres contraires. Dans l'intervalle, il arrangerait ses affaires et il enverrait à Rahtâs le trésor qui lui était tombé dans les mains.

Jalâl Khân avait à peine exécuté cet ordre que la nombreuse armée du pâdischâh s'avança vers le fort. Quand elle fut proche du château, Jalâl Khan déclara à ses omras qu'il combattrait avec cette armée. « Il n'est pas à propos, dirent les généraux, de combattre. Scher Khân ne t'a pas envoyé pour cela. Ainsi, il faut se contenter de veiller à la garde du fort. » Jâlâl Khân n'obtempéra pas à leurs observations, et ayant laissé dans le fort mille cavaliers, il en prit mille autres avec lui et se dirigea vers l'armée du padischâh. Alors un grand combat eut lieu : l'armée du pâdischâh fut mise en déroute ; Mubârak Carmuli, Abû'lfath Langâh et beaucoup d'autres Mogols périrent. Jalâl Khân vint de nouveau dans le château et fortifia la route qui y conduisait. Dans la nuit qui suivit la bataille, la saison des pluies commença, et il plut tellement que le chemin fut inabordable ; et le pâdischah fut obligé de rester un mois où il se trouvait. Sur ces entrefaites, Scher Khân saisissant l'occasion, s'empara de tout le trésor qui lui était tombé sous la main, et il alla par le chemin de Jhâr-Kund du côté de Rahtâs. Quand il fut arrivé à Rahtâs, il envoya dire à Jalâl Khân de quitter la forteresse qu'il occupait et de venir à Rahtâs. Mais le pâdischah ayant appris que Jalâh Khân avait quitté le fort, il envoya alors vers Agra, à cause de la violence des pluies, la victorieuse armée impériale, lui ayant donné Mirzâ Handâl pour général, et lui-même il se dirigea du côté de Gaur, capitale du Bengale. Là, il resta dans son palais trois mois, et personne ne fut admis à sa cour pour lui présenter ses devoirs. De son côté,

Digitized by Google

Scher Khân alla assiéger Bénarès. De là il envoya Khawâs Khân à Monghir, dont le Khân Khânân Yâçuf Khaïl était gouverneur. Khawâs Khân vint donc tout à coup dans la ville, fit le Khân Khânân prisonnier et le conduisit à Bénarès.

Le fort de Bénarès ne tarda pas à être pris. Beaucoup de Mogols qui étaient dans cette ville furent tués, et Scher Khân envoya ensuite à Bahraïch, Haïbat Khân Niyâzî, Jalâl Khân Jallau, Sarmast Khân Sarbanî et autres omras. Des Mogols qui s'y trouvaient, ils tuèrent les uns, massacrèrent les autres et s'emparèrent du pays jusqu'au fort de Sambhal. Ils en pillèrent et firent prisonniers les habitants. Scher Khân ayant envoyé son armée à Jaunpûr, le gouverneur de cette vilie fut tué en combattant par les mains de ses soldats : cette même armée qui était allée à Jaunpûr alla ensuite à Karâ, et l'armée mogole qui était dans la ville de Karâ combattit pour sa défense et fut aussi mise en déroute. Le pays de Canoje jusqu'à Sambhal tomba au pouvoir des Pathans; et Scher Khân envoya à Mahârat le zamîndâr Khawâs Khân, afin qu'il coupât les arbres du jangle de cet endroit et qu'il s'en emparât, les troupes de Scher Khân profitant de la saison de l'automne et un peu du printemps pour leurs opérations.

Lorsque l'Ombre de Dieu (le pâdischah) eut appris que Hindâl Mirzâ avait tué le Schaïkh Phûl et avait excité du trouble dans Agra, il se dirigea du Bengale vers Agra, à l'entrée du soleil dans le signe du Taureau. Scher Khân rappela son armée, qui était dans le Bihâr et à Jaunpûr (à l'exception du détachement de Khawâs Khân qui devait rester auprès de Mahârat, le zamîndâr), et la réunit aux environs de Rahtâs. Lorsque l'Asile du monde (le pâdischah) se fut retiré de devant Scher Khân et se fut éloigné des montagnes de Rahtâs, Scher Khân dit à ses omras : « L'armée du pâdischah est-elle en déroute, et y aurait-il une émeute à Agra pour que le pâdischah me laisse tranquille? Si mes officiers sont de mon avis, je tenterai la fortune ; car tant moi que mon armée, nous sommes en mesure de le faire. Quand auparavant le pâdischah se dirigeait vers le Bengale, je l'avais sup-

Digitized by Google

plié d'accepter le don annuel d'une somme d'argent et de m'accorder le royaume afin qu'il n'arrivât pas que moi qui suis son servitenr, je fusse en opposition avec mon bienfaiteur. Le pâdischah avait consenti à me donner le Bengale, mais après que l'agent de Mahmûd, sultan du Bengale, fut venu à la cour impériale, S. M. revint sur sa parole. Je dus alors manifester mon opposition au pâdischâh, et c'est ainsi que j'ai mis en déroute ses troupes qui étaient dans le Bihâr et à Jaunpûr et que je m'en suis emparé. Actuellement il ne reste plus aucun moyen de conclure la paix. » A'zam Humâyûn Surwânî, qui était un des grands omras des sultans Sikandar et Ibrâhim, dit alors : « Il ne faut pas demander aux omras des sultans Bahlûl et Sikandar leur avis pour combattre les Mogols. Le destin n'a pas permis que l'arrangement auquel nous avions songé ait pu s'effectuer. Lorsque nous avons combattu avec les Mogols, nous avons été défaits à cause de nos dissensions; mais ta bonne fortune nous est venue en aide et tous les Pathans sont aujourd'hui d'accord avec toi d'esprit et de cœur; ils sont disposés à combattre les Mogols. La sagesse du siècle me disait : Les Pathans sont habiles au combat à l'épée, mais à cause de leurs contestations entre eux, ils prennent néanmoins la fuite. Les rohillas chasseront de l'Inde les Mogols, parce qu'ils n'auront qu'un chef, que toutes les tribus des Afgans seront d'accord avec lui et que la fortune le favorisera. Demande donc conseil à tes nouveaux omras, et fais tout ce qu'ils te diront : la victoire te viendra en aide. »

En conséquence des paroles de A'zam Humâyûn Surwânî, Scher Khân demanda à ses omras ce qu'il y avait à faire; et Cutb Khân Nâïb, Haïbat Khân Niyâzï, Jalâl Khân fils de Jallau, Schujâ'at Khân, Sarmast Khân Sarbani, etc., d'entre les nouveaux omras, dirent d'un commun accord qu'il fallait nécessairement combattre, parce qu'une telle occasion ne se présenterait plus. Scher Khân, voyant que tous les Pathans étaient d'accord avec lui et qu'ils étaient pleins de courage pour combattre contre les Mogols, il sortit des montagnes de

Digitized by Google

Rahtâs et alla du côté de l'armée du pâdischah Humâyûn. Partout où il s'arrêtait, il faisait des retranchements et n'avançait qu'à petites marches. Lorsque l'Ombre de Dieu (le pâdischah) entendit dire que Scher Khân venait, il donna l'ordre de rebrousser chemin et de se diriger vers l'armée de Scher Khân. Scher Khân ayant appris que Humâyûn retournait sur ses pas, il lui écrivit une lettre conçue en ces termes : « Si Votre Majesté me donne le royaume du Bengale, je ferai réciter la prière et battre la monnaie en son nom. Je suis l'esclave de Votre Majesté, un des assidus auprès d'Elle et un de ceux qui en ont goûté le sel. »

Cependant Scher Khân continuait à s'avancer d'étape en étape, de village en village dans des endroits où il trouvait à se ravitailler. Lorsqu'il fut en face du pâdischâh, séparé seulement par la rivière, il mit pied à terre. Or, le gué de cette rivière était de vingt-cinq *gaz*. Alors il fit dire à Khawâs Khân, qui commandait à Maharat Jamîdâr, d'accourir au plus vite.

Le pâdischâh, après avoir lu la lettre de Scher Khân, dit : « Il s'est avancé au delà de ses limites, il est venu en face de moi n'étant séparé que par la rivière, pour me présenter, dit-il, ses respects et se retirer ensuite. Mais il doit laisser libre la rivière pour que nous puissions la traverser, poursuivre notre course pendant deux ou trois stations et retourner ensuite. »

Scher Khân obtempéra à l'ordre impérial, il ne continua pas sa route et se retira. Alors l'Ombre de Dieu fit jeter un pont sur la rivière, laissa le camp impérial et ayant pris seulement avec lui ses gens et quelques omras, il traversa la rivière et ordonna de dresser ses tentes. Puis il nomma le Schaïkh Khalîl, fils de Cutb'âlam et petit-fils du Schaïkh Farîd Schakar ganj [1], son ambassadeur auprès de Scher Khân, et il l'envoya vers lui avec ordre de lui dire d'aller de marche en

[1] Célèbre saint musulman dont j'ai donné l'histoire dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, jour. as., 1834.

Digitized by Google

marche du côté de Râhtâs sans s'arrêter nulle part pour qu'il le poursuivît pendant quelques étapes; qu'ensuite conformément à sa promesse, il remettrait à son agent le brevet du jaguîr du Bengale. Lorsque le Schaïkh Khalîl fut venu auprès de Scher Khân, il lui dit tout ce que le pâdischâh l'avait chargé de lui dire. Celui-ci parut agréer les ordres du Souverain, et il n'omit rien envers l'ambassadeur des devoirs qu'on doit aux grands personnages en fait d'honneurs et de politesses. Le lendemain, le Schaïkh Khalîl parla beaucoup en faveur de la paix en présence d'un grand nombre de personnes qui étaient auprès de Scher Khân.

Vers. « Quand même tu serais le robuste et vigoureux éléphant ou le lion du combat, fais néanmoins la paix et ne songe pas à combattre. »

Au milieu de la conversation ces mots sortirent de la bouche du Schaïkh Khalîl : « Si tu n'agrées pas la paix, alors lève-toi, combats et tue. — Cette parole d'heureux augure de S. M. est suffisante pour moi, répondit Scher Khân. Si Dieu veut, je tuerai. » Puis il donna à Schaïkh Khalîl beaucoup d'or, d'argent et d'objets précieux du Bengale, et ayant ainsi pris dans le filet de ses bienfaits l'oiseau du cœur du Schaïkh, il le fit venir auprès de lui en particulier, et après lui avoir rappelé que les Pathans appartenaient à la famille de Farîd Schakar ganj, le Pivot du monde, et avaient l'honneur d'être du même pays que lui, il lui fit des promesses conformes à ses désirs ; et il lui dit ensuite : « Je désire prendre votre avis au sujet de la guerre ou de la paix entre le pâdischâh et moi, car les sages ont dit : Il faut prendre conseil des hommes de sens, des sages, des gens prévoyants et des vieillards expérimentés. Or, vous possédez les qualités les plus parfaites. Veuillez donc bien me dire ce que vous suggérera votre esprit lumineux pour éclairer mon insuffisance, sur la question de savoir s'il est plus avantageux de faire la paix avec le pâdischâh ou de le combattre. » Après avoir beaucoup réfléchi, le Schaïkh répondit : « Deux choses me paraissent difficiles à

Digitized by Google

concilier pour donner l'avis que vous me demandez. D'une part, le pâdischâh m'a envoyé vers vous comme ambassadeur et ainsi il ne me convient pas de répondre, car je ne puis rien dire de contraire au dévoûment que je lui dois ; d'autre part néanmoins, vous me demandez un conseil loyal ; or les sages ont dit : Si un ennemi même vous demande conseil, il faut lui dire ce qui est convenable. Les Pathans appartiennent comme mon père et mon aïeul à la famille (de Farîd Schakar ganj) ; si donc je donne un mauvais conseil, ce sera de ma part une trahison. S. S. l'Asile de la prophétie (Mahomet), que Dieu lui soit propice et le bénisse, a dit : « Prenez conseil de celui qui est digne de confiance. » Ainsi je dois dire forcément ce qui me paraît vrai. Je pense donc qu'il vaut mieux que tu combattes avec le pâdischâh que de faire la paix, parce que son armée est aujourd'hui dépourvue de provisions : il n'y reste ni cheval ni âne [1]. Ses frères ont déployé leur inimitié contre lui ; ainsi il fera nécessairement la paix avec toi ; mais en définitive il ne maintiendra pas cette paix, et quand il trouvera le moment favorable pour la rompre, il ne le laissera pas échapper, dans la crainte qu'il ne se présente plus. »

Scher Khân hésitait déjà à faire la paix, mais lorsque le Schaïkh Kkalîl l'eut excité à combattre, il ne voulut plus entendre parler de paix, et il se disposa à la guerre. Il fit venir auprès de lui Khawâs Khân, qui avait été chargé de combattre le Zamîndar Mahârat de Charwâ, et lorsqu'il fut arrivé au camp, Scher Khân ordonna à toute l'armée de prendre les armes, de monter à cheval et de marcher pour combattre. Mais quand l'armée fut éloignée de trois à quatre kos de la station, il lui ordonna de retourner, parce que ses messagers lui avaient donné la nouvelle que le pâdischâh était encore loin. Le lendemain aussi il se prépara de nouveau et monta à cheval. Il fit quelques kos, puis il revint sur ses pas,

[1] Il y a dans le texte *burâc*, qui est le nom de la monture miraculeuse de Mahomet à son ascension au ciel ; mais comme les commentateurs pensent que c'était un *âne*, ce mot est sans doute pris ici dans ce sens, ainsi que le contexte le prouve.

Digitized by Google

Humâyûn n'étant pas encore venu. Lorsqu'il ne resta plus que la moitié de la nuit, il appela tous les omras et leur dit : « J'avais fait solidement la paix avec le pâdischâh, mais j'ai considéré mes anciens services et je n'ai pas aperçu de bon résultat de la paix. D'abord, je prouvai mon dévoûment envers Sa Majesté en ce que je fus cause de la défaite du sultan Mahmûd, mais lorsqu'il crut pouvoir compter sur son armée, il me demanda le château de Chanâr. Comme je ne le lui livrai pas, il prépara son armée pour agir contre moi : ne pouvant rien faire avec elle, il s'avança lui-même pour m'enlever de force le château. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que Mirzâ Muhammad-Zamân était sorti de prison et avait excité une insurrection dans la province d'Agra ; et que le sultan Bahâdur souverain du Guzarate, venait s'emparer du royaume de Dehli. Alors Humâyûn fut obligé de retourner sur ses pas ; je mis à son service mon fils Cutb Khân pour aller avec lui jusqu'en Guzarate et s'en emparer ; et dans cette circonstance, mon fils n'agit pas autrement que l'exigeait son devoir envers le pâdischâh, qui est réellement un grand roi. En outre de l'assistance que je lui ai fournie en lui donnant mon fils, rien de mauvais n'a eu lieu de ma part, si ce n'est le dévoûment envers lui ; il doit donc me reconnaître comme son serviteur particulier et ne pas chercher à me faire du mal. Depuis qu'il est revenu du Guzarate et qu'il a organisé son armée, il n'a fait aucun cas de mon dévoûment et il s'est efforcé au contraire de m'enlever ma position ; mais comme j'étais favorisé par la fortune, il n'a pu exécuter son dessein. J'ai eu beau m'humilier et m'abaisser en rappelant néanmoins mes services, tout cela n'a servi de rien. Lorsque l'Ombre de Dieu alla au Bengale, je perdis l'espoir que j'avais en ses bontés, et songeant au mal qu'il pourrait me faire, je me vis donc forcé de manifester de l'inimitié, je fis périr ses omras, je dévastai son empire jusqu'à Sambhal et je ne laissai pas un seul Mogol dans ce pays ; comment donc puis-je espérer que la paix avec lui serait solide? Maintenant qu'il n'a plus dans son armée ni chevaux, ni ânes, ni provisions, et que ses

Digitized by Google

frères manifestent de l'hostilité envers lui, il est forcé de faire la paix ; mais il se joue de moi, car, en définitive il ne maintiendra pas cette paix. Lorsqu'il ira à Agra, il triomphera de l'inimitié de ses frères, puis après avoir fourni son armée de munitions, il viendra me mettre en déroute. Il faut donc que je me prépare à tout événement ; car le prophète a dit : « On ne doit pas se laisser atteindre deux fois par l'aiguillon du scorpion sortant de son trou. » J'ai éprouvé bien des fois que l'armée des Pathans est plus brave et plus valeureuse que celle des Mogols. Ces derniers ne sont maîtres de l'Inde que parce que les Pathans ont trahi leur cause. Je ne ferai pas la paix si mes principaux officiers sont de cet avis et j'essayerai la fortune.

— Par le bonheur qui s'attache aux pas de Votre Majesté, répondirent les rohillas, la trahison des Pathans a cessé. Nous nous sommes relevés de la poussière et nous ne ferons pas défaut pour exposer bravement notre vie. Ainsi s'il vous convient de rompre la paix, nous trouvons que c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— En rompant la paix, répliqua Scher Khân, j'ai confiance en la grâce du Très-Haut ; je combattrai donc contre le pâdischâh ; car, ainsi que le dit Nizâmï :

Vers. « Dans un moment opportun, la fourmi peut jouer avec le dragon. »

Scher dit ensuite aux Pathans en les congédiant : « Montez à cheval après avoir fait vos préparatifs de combat, pour aller vers Mahârat. » Lorsqu'il eut fait un ou deux kos du côté de Mahârat, il fit venir les Pathans et il leur dit : « Je suis monté à cheval, et en deux jours je suis arrivé ici. J'avais pour but de détourner l'attention de Humâyûn et de lui laisser croire que l'armée ne venait pas de son côté. Maintenant retournez et marchez du côté de l'armée du pâdischâh. Ne renoncez pas à l'honneur des Afgans et frappez sans merci. Le moment est favorable pour s'emparer de l'Inde. — Sire, répondirent les rohillas, que Votre Majesté ne se mette en

Digitized by Google

souci de rien dans son noble esprit. La fortune vous seconde et votre heureux destin vous favorise. La poussière de la dissension n'existe plus dans l'armée des Pathans et nous ne craindrons pas les épées des Mogols. »

Après avoir lu le verset de la victoire[1] et avoir mis en bon ordre leurs régiments, les rohillas marchèrent en toute hâte vers l'armée du pâdischâh. Ce ne fut que quand ils furent arrivés tout près du camp impérial que le pâdischâh apprit que Scher Khân avait fait tous ses préparatifs et qu'il était venu avec l'intention d'attaquer son armée. Il dit alors à ses troupes : « Partez et allez combattre les Pathans. Je vais me mettre à votre tête après avoir fait mon ablution. »

S. M. le pâdischâh Humâyûn était un lion si vaillant qu'à cause de sa grande bravoure et de sa dignité, il remportait la boule[2] du bonheur sur les cavaliers de la bravoure et tenait avec la main du succès la bride du courrier de la victoire. Il avait étendu vers le ciel, dans ce temps-là, le filet de son libre arbitre, et il avait mis tout le royaume de l'Inde en sa possession. Par l'illusion de la jeunesse, l'orgueil et la richesse, par l'excès de la pompe qui l'entourait, il ne reconnaissait personne comme son égal en bravoure. La crainte des piques et des flèches ne faisait pas bouger ses éléphants. Par la terreur qu'inspiraient les épées de feu des Mogols, le fiel se changeait en eau. Aussi le pâdischâh ne prit-il pas garde à l'importance de l'armée de Scher Khân, qui était composée de rohillas; et tout ce qui était nécessaire pour la combattre ne lui vint pas en mémoire. Il ne fit pas attention au manque de provisions qui se faisait sentir dans l'armée impériale ni à l'effet que le climat du Bengale pouvait produire sur ses troupes, dont la victoire avait jusque-là marqué les pas. Il pensa que bien que le beurre ne soit pas gras, on peut cependant en faire du ghî[3]; et que la grue, malgré le volume de son corps, est prise par la griffe du faucon. Cepen-

[1] Coran, LXI, 13.
[2] Allusion à la boule du jeu du mail
[3] Beurre fondu dont on se sert en guise d'huile.

Digitized by Google

dant le pâdischâh savait qu'il ne pouvait pas empêcher les ruses, les astuces et les fourberies de toute espèce de Scher Khân dans le combat, les hauts et les bas des batailles lui étaient connus; et il avait éprouvé le chaud et le froid du temps.

Les Mogols n'étaient pas encore sortis du camp impérial lorsque les Pathans arrivèrent auprès. Comme ils n'aperçurent pas les troupes des Mogols, ils s'introduisirent au milieu de cette terrible armée, et en un instant, ils taillèrent en pièces les troupes mogoles. Le pâdischâh n'avait pas terminé son ablution, quand il apprit la triste nouvelle que les rohillas avaient mis en une telle déroute les Mogols, qu'il n'était plus possible de les réunir, et qu'il leur fallait renoncer à emmener avec eux leur famille et leurs gens. Alors le pâdischâh ordonna de retourner à Agra afin qu'y ayant remis son armée en bon ordre, il vît ce qu'il y aurait affaire avec l'ennemi.

Moi, Abbâs Ahmadî Kakbor Surwânî, qui suis l'auteur de l'*Akbar Schâhî*, j'ai entendu de la bouche même du Khân A'zam Muzaffar Khân Kakbor, petit-fils par sa mère [1] de Masnad'Alî Haïbat Khân, et par son père de Masnad'Alî'Umr Khân Kakbor, qu'il disait : « J'étais auprès de Scher Khân lorsqu'on lui amena la Bégam [2], et tout le harem respectable du pâdischâh Humâyûn ainsi que beaucoup de femmes. Aussitôt que Scher Khân les aperçut, il descendit de son cheval, leur rendit tous les honneurs qui leur étaient dus, et après avoir fait deux fois le *wuzû* (ablution), il récita la prière nommée *dogâna* en action de grâces à Dieu. Puis il leva au ciel les mains de la supplication et dit fort humblement : « O Dieu des créatures, la grandeur et le pouvoir te

[1] L'expression « petit-fils par sa mère » est la traduction littérale du mot persi-indien *nawâça*. Quant au mot que j'ai rendu, entraîné par le contexte, par « petit-fils par son père, » c'est le mot *kawânsâ*, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires.

[2] *Begam* est le féminin irrégulier de *beg*. Il s'agit probablement ici de la reine que Nimat-ullah nomme Mariam Makani. (Dorn', *Hist. of the Afgans*, I, 122.)

Digitized by Google

sont propres, car tu n'éprouves en ces deux attributs ni cessation ni diminution. Tu as élevé ton humble serviteur Farîd et par lui tu as mis en déroute l'armée du pâdischâh Humâyûn, chose que tout serviteur n'aurait osé espérer, et tu lui as donné pour prisonniers la famille et les gens du souverain de l'Inde. »

Scher Khân ordonna ensuite aux inspecteurs de publier dans l'armée que personne ne devait retenir en esclavage les femmes et les enfants des Mogols, qu'on devait ne les garder que cette nuit seulement dans ses tentes; et de grand matin les conduire aux tentes de la Bégam. Cette proclamation produisit un tel effet dans l'armée des Pathans que personne n'osa agir contrairement. A la nuit, on conduisit les femmes et les enfants des Mogols aux tentes de la Bégam et on leur donna à manger selon le rang de chacun. Après quelques jours, Scher Khân envoya à Rahtâs la Bégam, qu'il fit accompagner par Haçan Khân Sarak. Puis ayant donné aux femmes et aux enfants des Mogols le viatique de la route, il les envoya à Agra. Scher Khân avait pris le surnom honorifique (*Khitâb*) de Hazrat A'la (Seigneurerie élevée); et lorsque l'astre de la victoire se fut élevé de l'horizon de son bonheur, il ordonna à son secrétaire d'écrire aux provinces conquises des lettres pour leur annoncer sa victoire. Masnad'Alî'Içâ Khân fils de Masnad'Alî'Umr Khân qui avait le surnom honorifique de Khân A'zam Khân dans le temps du sultan Bahlûl après la mort de Tatar Khân Yûçuf, lequel comptait Lahore dans son apanage (jaguîr), demanda qu'on écrivît ces *lettres de victoire* sous forme de firman (ordre). « Quelques-uns d'entre vous, répondit Scher Khân, êtes omras et fils d'omras du sultan (Bahlûl) et du sultan Sikandar. Par amour de la gloire des Afgans, vous vous êtes signalés, et vous vous êtes associés à moi. Ainsi il ne convient pas que j'écrive pour vous des ordres ni que je m'assoie sur le trône, tandis que vous resterez debout. J'ai laissé vivant le souverain de l'empire et la plupart des provinces sont encore en sa possession. »

Digitized by Google

Masnad 'Ali 'Içâ Khân pensa que Scher Khân avait dessein de monter sur le trône, et il lui dit : « Le sultan Bahlûl et le sultan Sikandar et leurs enfants n'ont pas monté sur le trône impérial dans l'intérêt de leur nation, mais contrairement à l'usage des pâdischâhs. Toutefois Dieu distingue et élève au-dessus des autres celui à qui il donne la souveraineté. Il faut donc qu'il observe les usages des anciens padischahs, car il n'est convenable à personne d'avoir honte d'être honoré et respecté. Depuis le temps de Kayûmurs jusqu'à ce jour, il est reconnu que l'empire n'est l'héritage de personne. La meilleure des plus excellentes faveurs célestes et des plus grands avantages de l'humanité, c'est la royauté. Or, les indices de l'empire se trouvent en la personne de Votre Majesté, que recommandent ses heureuses qualités, et qui, chose évidente, est un composé de grandeur et des vertus les plus belles. Par l'aide de votre bras puissant et la véracité de l'horoscope de votre heureuse fortune, vous avez vaincu le roi du temps (Humâyûn), que vous importe que votre ennemi soit vivant, puisque de quelque côté que se dirigent vos drapeaux triomphants, la victoire et le bonheur viennent aussitôt à votre rencontre? D'ailleurs les omras des Pathans n'ont pas beaucoup de considération pour Humâyûn. Après le sultan Ibrâhim, à cause des événements du temps, ils se tinrent debout les mains jointes devant le gouverneur du pays dans la ville où ils allaient; et quelque chemin qu'ils prissent, les gens du marché disaient : Ces lâches ont quitté leur pays à cause de la guerre et ils sont venus chez nous.

« Actuellement, par la bénédiction de la faveur de tes pieds, ceux qui étaient dispersés se sont réunis, et ceux qui vivaient en inimitié ont considéré comme un honneur d'être debout devant toi. La tribu qui n'a pas de roi de sa nation est faible : c'est comme si elle n'avait pas d'âme. »

Ensuite A'zam Humâyûn Surwânî dit : « De nos jours, il y a eu des rois et des personnages fortunés qui ont adapté à leur taille élevée la robe de la conquête et de la domination, et qui connaissent parfaitement le tir des flèches et le manie-

Digitized by Google

ment de la pique, les phases diverses du combat, les ruses et les astuces de toute espèce, choses permises dans la guerre. Ils regardent les Pathans d'un air de mépris et ils méconnaissent ce dont ils sont capables aux jours de bataille. A cause de ta bonne administration et de ton heureuse fortune qui te fait conquérir le monde, les Mogols ont été dispersés au vent, étant mis en déroute au lieu même où ils combattaient. Désormais les Mogols ne se flatteront pas d'être meilleurs militaires que les Pathans. Tout le monde dit que les Mogols et les Pathans sont rivaux les uns des autres. L'empire est un don de Dieu : il en gratifie qui il veut. Si dans la reconnaissance d'une telle faveur nous élevons ton trône sur la tête des omras rohillas, un sur mille ne pourra reconnaître comme il faut ce bienfait divin. » Miyân Païyîn Lodi et tous les chefs des Afgans dirent alors, d'un cœur et d'une langue : « Il n'y a personne qui soit pareil à Masnad 'Ali Khân Kakbor Surwânî et à A'zam Humâyûn Surwânî dans l'armée des Afgans : tout ce qu'ils ont dit est l'essence de la droiture. Il ne faut donc pas différer d'agir ainsi qu'ils le proposent. »

Scher Khân satisfait dit alors : « C'est une grande chose que la royauté ; mais elle n'est pas exempte de difficultés. Puisque tous les officiers veulent que je sois roi, j'agrée leur proposition. » Puis il ordonna aux astrologues de trouver un moment propice pour son intronisation. Ils étudièrent en conséquence les tables astronomiques ; ils y trouvèrent une heure favorable, et ils déclarèrent qu'à cause du bonheur prédestiné à Scher Khân de toute éternité, le moment opportun était arrivé. « Si vous montez à cette heure sur le trône, dirent-ils, la défaite et la déroute n'auront jamais lieu dans l'armée victorieuse de Votre Majesté, puisque les étoiles indiquent un horoscope si heureux. » Les tables astrologiques annonçant donc cette heure favorable, Scher-Khân monta sur le trône ; il fit déployer le parasol [1] sur sa tête, et il prit le nom de Scher Schâh (le Roi lion), il fit battre la monnaie

[1] C'est l'*ombrellino* de la liturgie romaine.

Digitized by Google

et faire la prière publique (khotba) en son nom, et il prit le surnom honorifique (Lacab) de Schâh 'âlam (Roi du monde). Cependant il dit à Masnad 'Ali 'Iça Khân Kakbor Surwâni : « Tu es du nombre des enfants de S. S. le Schaïkh Mulhî Fitâl, et c'est toi qui es cause que j'ai fait réciter la khotba et battre la monnaie en mon nom. Maintenant, écris de ta main un ordre du jour pour annoncer ma victoire et le munschi en transcrira des copies. » Alors Masnad 'Ali Khân écrivit de sa propre main cet ordre (firman) du jour, et le munschi en fit des copies. Pendant sept jours les tambours de la joie et du contentement retentirent. Plusieurs troupes de rohillas venaient et dansaient conformément aux usages des Pathans. Ils étaient généreux envers ceux qui accompagnaient leur danse de leur chant. Les domestiques de Scher Khân jetaient du *'abîr*[1] et de l'eau de rose, dans laquelle on avait broyé du safran et du musc, sur la tête des jeunes danseurs ; et ils leur donnaient des mets succulents dignes du paradis élevé et des boissons suaves dont la douceur était pareille à celle des plus pures boissons du ciel. Dans les lieux où arrivait l'ordre du jour sur la victoire de Scher, on ne faisait mention que de ce fait glorieux. Quant à Scher Khân, il se mit à la poursuite du pâdischâh Humâyûn et il s'empara de tout le pays, depuis Canoje jusqu'à Kalpi. Il nomma Khawâs Khân au gouvernement de Mahârat Zamîndâr de Charwà afin qu'il en chassât Humayûn, et il détruisit dans le Bengale le corps d'armée de six cents cavaliers qui avait à sa tête Jahânguîr Culî Khân. Il congédia les grands chefs de l'Hindoustan qui étaient avec l'armée du pâdischah Humâyûn ; mais il conserva auprès de lui le schaïkh Khalîl et en fit un de ses amis et de ses conseillers. Il envoya Masnad Ali 'Iça Khân Kakbor Surwânî du côté de Mandû et du Guzarate, et il écrivit aux gouverneurs de ces provinces en ces termes : « J'enverrai vers vous un de mes enfants, et lorsque le pâdischâh Humayûn se dirigera du côté de Canoje, allez avec

[1] Poudre parfumée rouge ou jaune.

Digitized by Google

mon fils et emparez-vous de Dehli et d'Agra. » Or, en ce temps il y avait dans les provinces de Mandû, d'Achin et de Sârangpûr Malû Khân, qui se faisait appeler Câdir Schâh et qui avait la prétention d'être sultan ; à Chandéri, Râé Sen ; à Nayatya, Bhaya Pûran Mal, qui gouvernait pour son neveu Râja Partab (qui était fils de Bhûpat Schâh et petit-fils de Sâlih uddin) ; car ce râjâ n'était qu'un enfant. A Satwânîs, il y avait Sikandar Khân ; à Miyâna, Mahîra et à Bijagarh il y avait le râjâ Bhopâl.

Les gouverneurs de la province de Mandû écrivirent en réponse à Scher Schah : que quand son fils viendrait de leur côté, ils ne lui feraient pas défaut pour le soutenir et le servir ; et Malû Khân mit de sa main le sceau sur l'adresse de la lettre. Lorsqu'elle fut arrivée à Scher Khân, il en brisa le cachet et la posa sur son turban (en signe d'honneur). A l'époque où Masnad'Alî'Içâ Khan alla au Guzarate, le sultan Mahmûd était enfant ; or le vizir Daryâ Khân écrivit à Scher Khân : « Notre pâdischâh est un enfant, et nous, omras, nous sommes en guerre les uns contre les autres. Humayûn s'est mis à la tête de l'armée, qui était en Guzarate et à Mandû, et l'a menée en avant. Alors Masnad'Alî'Içâ Khân dit que si dans quelque endroit les Mogols devaient remporter la victoire sur les rohillas, ce serait parce que le pâdischâh Humayûn venait du Guzarate et conduisait ses troupes de ce côté. Or, si Sa Majesté Humâyûn avait agi conformément à son dire, il aurait renversé les fondements de l'édifice de ton royaume. Mais ta bonne fortune était puissante, et c'est ainsi que le pâdischâh n'a pas agi conformément à cet avis. Il faut nécessairement faire périr (Mahmûd) : il serait impolitique de l'épargner. — Les Pathans que j'ai interrogés, répondit Scher Khân, m'ont dit qu'il est un grand chef parmi les Pathans et qu'il ne faut pas le tuer ; mais je pense comme a dit Masnad'Alî'Içâ Khân et j'agis d'après son avis. » Cependant Scher Khân fit mourir le Khân Khânân Yûçuf Khaïl qui était en prison, et dont la ration journalière était la moitié d'une mesure d'orge.

Digitized by Google

Lorsque Scher Khân sut que Sa Majesté le pâdischâh Ḥumâyûn marchait du côté de Canoje, il envoya son fils Cutb Khân dans la province de Mandû prendre avec lui les gouverneurs de la province de Mandû, pour aller exciter du trouble dans les alentours et les environs de Dehli et d'Agra, pour piller et détruire le pays. Sa Majesté Humâyûn, ayant appris que Scher Khân avait envoyé son fils du côté de Chandérî et qu'il voulait exciter du trouble à Dehli et à Agra, il envoya ses deux frères Mirzâ'Askarî et Mirzâ Hindâl du côté de Chandérï. Quand les chefs du royaume de Malwâ eurent entendu dire que Mirzâ'Askari et Mirzâ Hindâl venaient de ce côté, ils n'aidèrent en rien Cutb Khân. Ce dernier alla de Chandérï en la ville de Chauhara, où il combattit contre les Mogols, et fut tué.

Mirzâ'Askarî et Mirzâ Hindâl, après avoir remporté la victoire, accoururent auprès du pâdischâh. Lorsque Scher Khân eut appris que les chefs de Mandû n'avaient pas fait cause commune avec son fils et qu'il avait été tué, il fut triste et colère ; mais il ne manifesta en rien ses sentiments au dehors. Il garda toutefois une haine cachée au fond de son cœur contre les chefs de Mandû. Les Mogols furent enflés d'orgueil par cette victoire. Humâyûn [1] étant venu à Canoje, Scher Khân n'osa pas traverser le Gange, mais campa en face du pâdischâh de l'autre côté de la rivière.

Sur ces entrefaites on apprit que Khawâs Khân avait tué Mahârat le Zamindâr ce qui causa une grande joie dans l'armée des rohillas. Scher Khân écrivit à Khawâs Khân d'accourir au plus tôt auprès de lui, parce que le pâdischâh de l'Hindoustan et du Khorossan avait suspendu le combat pour attendre son arrivée. Lorsque Scher Khân eut appris que Khawâs Khân était proche, il envoya un agent auprès du pâdischâh Humâyûn chargé de lui dire de sa part : « Jusqu'à quand devrai-je rester en face de Votre Majesté ? Votre libre

[1] Il y a dans le texte : *l'ombre de Dieu, dont le nid est dans le ciel*, c'est-à-dire *défunt*, lorsque l'auteur écrivait.

Digitized by Google

arbitre est entre vos mains. Si vous renoncez à passer le Gange, je le traverserai moi-même et j'irai vous combattre de votre côté ; si au contraire vous passez le Gange vous-même, nous combattrons de ce côté-ci. »

Comme Scher Khân ne bougeait pas, le pâdischâh dit à l'agent de ce prince qu'il n'avait qu'à laisser le passage libre, et qu'alors il traverserait la rivière et combattrait. Lorsque l'agent de Scher Khân eut répété à son maître ce que le pâdischâh lui avait dit, Scher Khân fit quelques kos en arrière ; puis conformément à l'ordre de la *quibla* du monde (Humayûn), on jeta un pont sur la rivière, et les troupes se mirent à la traverser. Lorsque la moitié de l'armée du pâdischâh eut passé de l'autre côté, Hamîd Khân Gâgar, qui était un des conseillers de Scher Khân, exprima l'avis qu'il fallait attaquer tout de suite les Mogols avant que toute l'armée eût passé la rivière. « Jusqu'ici, répondit Scher Khân, je n'ai pu agir par la force ; mais j'ai dû combattre avec toute espèce de ruse et d'astuce. Maintenant, par la bénédiction de la grâce du Tout-Puissant, mon armée n'est pas inférieure à celle du pâdischâh. A cause de nos discussions intérieures et de mon mauvais horoscope, les rohillas furent d'abord vaincus, mais actuellement, à cause de mon bonheur, dans quelque lieu que les Pathans aient combattu avec les Mogols, ils ont été victorieux. Toutefois, malgré la puissance que j'ai acquise, je ne manquerai pas à ma parole. A midi précis je combattrai, après avoir disposé nos rangs avec adresse et ruse ; et si Dieu veut, je réussirai. » Cependant Scher Khân apprit que toute l'armée du pâdischâh Humâyûn avait passé le Gange : il s'avança en face d'Humâyûn en faisant des signes d'après son usage, et arriva tout proche. Après quelques jours, Khawâs Khân vint aussi, et le jour même où il joignit l'armée de Scher Khân, il monta à cheval, et comme les provisions arrivaient dans l'armée d'Humâyûn pâdischâh, il en entoura le convoi, et enleva trois cents mulets ou chameaux et beaucoup d'éléphants qu'il emmena dans l'armée de Scher Khân. Le 10 de muharram de l'année

Digitized by Google

947 (1540), des troupes, étant sorties des rangs du côté des deux armées, elles se préparèrent au combat, mais Scher Khân disposa ses troupes de telle façon qu'il se plaça au centre, lui et Haïbat Khân Nyazî (auquel Humâyûn avait donné en 950 (1543-44) le surnom honorifique de A'zam Khân); et Masnad'Alî A'zam Humâyûn Surwânî et Masnad'-Alî'Içâ Khân Surwânî Kakbor, et Cutb Khân Lodi et Hâjî Khân, et Buland Khân, et Sarmast Khân, et Saïf Khân Surwânî, et Bijlî Khân Surwânî, etc. Il plaça à l'aile droite son fils Jalâl Khân qui fut son successeur et qui prit le nom de Salâm Schâh [1], et Jalâl Khân fils de Jilau, et en outre, à la gauche, 'Adil Khân fils de Scher Khân, Cutb Khân Niyat, Mazîd Gor, Râé Huçaïn Jalwânî, etc.

Lorsque Scher Khân eut fini de mettre en bon ordre ses troupes, il dit aux Pathans : « Je vous ai réunis avec beaucoup de peine, et je n'ai rien épargné pour votre éducation militaire, mais je vous avais réservés pour la circonstance où nous nous trouvons. Voici donc le jour de l'épreuve. A quiconque d'entre vous sera vainqueur par sa bravoure et par son énergie sur le champ de bataille, je donnerai une cuirasse, un casque et un cheval ; je l'élèverai en dignité plus haut que le ciel même. Ma générosité et ma munificence seront telles que les gens les plus avides seront satisfaits. Faites donc vos efforts, car le moment du combat est arrivé. Que tous les rohillas n'aient qu'un cœur et une langue. Le bon accord de l'armée avec son chef est un gage assuré de la victoire et du bonheur. Il est certain que s'il n'y a pas de dispute ni de contestation dans la nation des Pathans, personne ne pourra rivaliser avec elle quant à la valeur. Ainsi j'espère bien que mes officiers suspendront tout sentiment d'envie et toute querelle et inimitié entre eux. Dans le temps du sultan Bahlûl, les rohillas étaient comme *vaincus* par l'union et la concorde ; aussi furent-ils *vainqueurs* de tout le monde ; au contraire, dans le temps du sultan Ibrâhîm, ils

[1] « Roi de la paix. »

Digitized by Google

étaient *vainqueurs* (pour ainsi dire) en envie, en inimitié et en querelles, aussi étaient-ils *vaincus ;* et vous avez vu de vos yeux ce qui s'est passé.

Vers. « Lorsque l'armée est heureuse, elle élève fièrement la tête. »

« Il faut donc que la pointe aiguë des lances de mes braves soldats aille comme des voleurs chercher dans le trésor du sein de l'ennemi la perle de leur vie, et que leurs épées empoisonnées, pareilles aux généraux rusés, aillent chercher le diamant de l'arme dans l'écrin du corps de l'ennemi. L'heureuse conquête du monde n'est pas facile à un roi qui commande une armée découragée. Que mes officiers soient bien sûrs que si je sors vivant de ce champ de bataille, la probabilité de la victoire surgira de la rive du bonheur, sinon, ma tête ne s'agitera pas sous le sabot du cheval de l'ennemi. Ou je placerai mon pied sur le ciel, ou je tomberai hors d'haleine sur la poussière. Par la bénédiction de la grâce de Dieu Très-Haut, je mettrai en fuite, je l'espère, le souverain de l'Hindoustan et du Khorossan, et si je sors vivant du champ de bataille, une telle rencontre ne se présentera plus.

Vers. « Saisis comme une proie l'occasion favorable, car la perle du temps ne te viendra plus en main. Si on perd le moment propice, il pourra revenir ; mais il pourra aussi ne plus se présenter. »

« Une chose dont tout le monde a la certitude, c'est que nous goûterons tous une fois le sorbet de la mort et que nous soulèverons le fardeau du trépas et de la dissolution. Mais de ce que je dois être vaincu dans cette grande affaire (de la mort), je ne dois pas pour cela négliger celle-ci (le combat dont il s'agit) quoiqu'elle soit bien petite relativement à l'autre.

Vers. « Si je péris, je veux mourir avec une belle réputation. Mon corps périra, mais je veux acquérir de la renom-

Digitized by Google

mée. Il est bon d'avoir pour gain dans le monde un beau nom. Qu'y a-t-il de mieux que de posséder une bonne renommée ? »

« Ce que je veux vous bien dire, en un mot, c'est qu'il faut que mes soldats ne se laissent pas aller à la crainte, mais qu'ils restent disposés à supporter le chagrin et la peine; et qu'ils établissent dans leurs cœurs la résolution de triompher de l'armée des Mogols ou de mourir plutôt que de se laisser vaincre.

VERS. « Agis dans le combat avec l'ennemi de façon à perdre la vie ou à t'emparer du trône et de la couronne. »

« Le comble de la honte et de l'ignominie pour des troupes, c'est que leur agâ soit tué et que ses soldats et ses gens conservent la vie. Ma résolution est inébranlable. Je reste le pied ferme dans le combat. Le temps est venu où l'empire de l'Inde va m'être dévolu; et j'arracherai ainsi des mains des Mogols ma famille et ma nation. Je suis déjà vieux et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai pu réunir après bien du temps l'armée des Pathans. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, cette armée subissait une défaite, il serait bien difficile de la réunir de nouveau.

VERS. « Si l'armée est mise en fuite par les troupes ennemies, elle pourra difficilement se rallier encore. Quand la fleur est tombée par l'effet du vent, elle ne se joint plus au rameau.

— Votre Majesté élevée, répondirent les rohillas, a été pleine de bienveillance et d'affection envers nous. Le moment est actuellement venu de lui consacrer nos services et notre dévoûment. »

Alors Scher Khân congédia ses omras (en leur disant) : « Allez vous tenir auprès de vos régiments; et de mon côté j'agirai conformément à mes dispositions. »

Lorsque les omras de Scher Khân furent retournés auprès

Digitized by Google

de leurs soldats, Scher Khân alla lui-même préparer ses troupes.

Vers. « Il organisa si régulièrement l'armée de l'Inde, que l'œil même de l'envie en aurait été satisfait. Il marcha de telle façon vers le champ de bataille, qu'aucun roi ne le fit de cette manière. »

Khawâs Khân mit en déroute les gardes avancées du pâdischâh Humâyün; mais Jalâl Khân, fils de Scher Khân, qui était à la droite de son père, fut vaincu. Trois personnes cependant ne quittèrent pas le champ de bataille, c'est à savoir : Jalâl Khân, fils de Scher Khân; Miyân Ayûb Kakbor Surwânî et Gâzî Mahalli. Lorsque Scher Khân vit que l'aile droite de son armée avait été défaite, il voulut aller à son aide. « Il ne convient pas, lui dit alors Cutb Khân Schâhû Khaïl Lodî, que Votre Majesté aille de ce côté; car de cette façon on apprendra que la défaite a eu lieu. Il vaut mieux que vous restiez au milieu et que vous marchiez en avant. » En effet, Scher Khân continua à occuper le centre de l'armée, qu'il mit en mouvement. Alors les Mogols, qui avaient mis en déroute l'aile droite, trouvèrent leur défaite du côté de Scher Khân, et retournèrent dans l'armée de Sa Majesté le pâdischâh Humâyûn.

A la gauche de Scher Khân, il y avait 'Adil Khân, autre fils de Scher Khân et Cutb Khân Niyat. Les troupes mogoles qui étaient en face furent aussi mises en déroute et retournèrent dans l'armée de Sa Majesté Humâyûn. Alors les Pathans de l'aile droite de Scher Khân qui avaient été mis en fuite revinrent sur leurs pas et entourèrent Humâyûn. Les fils de Scher Khân et les chefs des Pathans agirent vaillamment par tout. Haïbat Khan, Niyâzî et Khawâs Khân, leurs mains (*dastân*) armées d'épées étincelantes qui atteignent la vie (*jân sitân*), gagnèrent la bataille contre les Mogols et s'avancèrent bravement au milieu de leur armée qu'ils dispersèrent. Les soldats qui tombaient des éléphants restaient tout le jour par terre

Digitized by Google

comme des vers à soie morts ou plutôt comme des pattes de fourmi.

Le pâdischâh combattit de sa personne, digne et ferme sur ses pieds comme une montagne, et il déploya une telle bravoure et une telle énergie qu'elles dépassèrent les limites de la puissance humaine. Dieu, qui de toute éternité avait voulu que les créatures fussent heureuses et contentes à l'ombre de son empire, et qu'il eût des enfants si incomparablement excellents que chacun d'eux aurait pu être un conquérant et plus digne qu'Alexandre et Féridoun de posséder la royauté, d'administrer habilement, de rendre le monde florissant par la justice, la générosité, la bienfaisance et la libéralité, enfin qu'après quelques années la souveraineté du royaume de l'Hindoustan lui revînt; Dieu, dis-je, pour conserver la vie du pâdischâh, enleva le voile de ses yeux clairvoyants, en sorte qu'il vit de ses propres yeux que des êtres du monde invisible frappaient ses soldats qui combattaient à la manière d'Isfendiar [1], et que ces êtres invisibles détournaient la tête de leurs chevaux. A cette vue, Humâyûn obéit à l'ordre de Dieu, et le combat fut arrêté par des hommes du monde invisible. Alors, maniant la bride de la volonté, il retourna du côté du fort d'Agra et aucun mal n'arriva à sa personne aux qualités heureuses. Il sortit de ce labyrinthe sanguinaire avec bien-être et santé, et jeta de l'éclat dans sa capitale d'Agra, séjour du khalifat.

L'inimitié des frères de Humâyûn et leurs contestations avaient amené ces événements. Sans quoi Scher (*lion*) Khân n'aurait pu rivaliser avec ce *lion* vaillant (Humâyûn).

Vers. « Si la révolution du ciel n'a pas lieu à mon gré pendant deux jours, n'en est-il pas, un jour, de même pour toi? Mais ne t'afflige pas.

« Si tu es au printemps de la vie, l'oiseau au chant mélodieux (le rossignol) ornera ta tête sur le trône du jardin, d'une couronne de rose; ainsi ne t'afflige pas. »

[1] Fils de Guschtâsp, roi de Perse de la première dynastie.

Digitized by Google

Lorsque le soleil de la victoire de Scher Khân fut sorti de l'océan du bonheur, il récita ce vers :

« Grâces soient rendues à Dieu de ce qu'aujourd'hui, le soir de l'espérance s'est changé en une matinée de joie par le lever de l'honneur et de la puissance ! »

Scher Khân, satisfait du résultat de son combat avec les Mogols, écrivit à Schuja'ât Khân auquel il avait donné le nom de Malik Bahâdur, et qu'il avait nommé *faujdâr* (commandant) de la province de Bihâr et de Rahtâs, d'assiéger Gualior ; et il dit au porteur de sa lettre : « Muhammad Khân, fils de Schuja'ât Khân, a été tué, mais n'annoncez pas cette nouvelle avant d'être arrivé à Rahtâs, parce qu'il pourrait se faire qu'en apprenant la nouvelle de la mort de son fils, il mît du retard et de la négligence à obéir à mes ordres.

Lorsque l'ordre élevé de Scher Schah fut parvenu à Schuju'ât Khân, celui-ci, sans différer ni hésiter, assiégea le fort de Gualior. Scher Khân renvoya de Canoje, Barmazîd Kor avec une grande troupe de gens pour aller en avant, mais non pour combattre avec le pâdischâh. Il fit aller du côté du Sirkâr de Sambhal, Nacîr Khân qui mit en peu de jours cette province en bon ordre, et il se dirigea lui-même vers Agra.

De son côté le pâdischâh (l'Ombre de Dieu) arriva à Agra et dit à Mîr Saïyid Rafî'uddîn : « Les Pathans ont mis en déroute mon armée, mais je voyais que des hommes du monde invisible frappaient mes soldats et détournaient la tête de leurs chevaux. » Lorsqu'il arriva à Sîrhind, il dit la même chose à Majd uddîn Sirhindî. Lors donc que Scher Khân fut sur le point d'arriver à Agra, le pâdischâh ne pouvant y rester, se dirigea vers Lahore, ce qui ne fut pas agréable à Scher Khân, et il réprimanda beaucoup à ce sujet Bar Mazîd Kor (qui l'avait laissé passer). Cependant Scher Khân arriva à Agra, mais il n'y resta que quelques jours. Khawâs Khân, Bar Mazîd Kor et beaucoup de Pathans allèrent à la poursuite des gens de Humâyûn du côté de Lahore. Quand Scher Khân fut arrivé à Dehli, le chef et les sujets de Sambhal vin-

Digitized by Google

rent porter plainte en disant : « Nacîr Khân use de violence, il abuse de toute façon de son pouvoir. » Scher Khân dit alors à Cutb Khân Niyat : « Si j'avais à ma disposition un homme qui fût à la fois brave et équitable, je lui donnerais la province de Sambhal. Il y a dans ce Sirkâr beaucoup de vauriens et de rebelles qu'il devra mettre en prison. A l'exception de Masnad'Ali'Iça Khân Kakbor, répondit Cutb Khân, il n'y a dans votre armée aucun Pathan qui possède les qualités propres à ces fonctions. — Tu dis vrai, répliqua Scher Khân, va donc et dis à Masnad'Alî'Iça Khân que s'il accepte, je le nomme. » Cutb Khan alla porter, en effet, cette nouvelle à Masnad'Ali. « Je viens en confidence, lui dit-il, vous annoncer une chose de la part de Scher Khan. Si vous acceptez l'offre que je vais vous faire, elle sera maintenue. — Dites-moi ce que c'est, » répondit Cutb Khân. « Je vous le dirai quand vous aurez accepté, afin qu'il n'y ait pas de discussion possible. » Masnad'Alî'Içâ Khân accepta donc la proposition de Cutb Khân, et alors Masnad lui dit : « Il faut vous charger du gouvernement du Sirkâr de Sambhal. Vous savez que je vous suis dévoué. Le père de Scher Khân et mon père étaient serviteurs de votre aïeul Masnad'-Alî'Umr Khân. C'est pourquoi je considère mon devoir envers vous comme sacré. » Masnad'Alî'Içâ Khân Kakbor accepta donc le gouvernement de Sirkar de Sambhal ; et de plus Scher Khân donna le pargana de Kânat et de Kola à sa famille et à ses gens en leur disant : Maintenez cinq mille chevaux et Nacîr Khân restera aussi à votre service. Après que Scher Khân eut envoyé Masnad'Alî'Içâ Khân Kakbor au Sirkar de Sambhal il fit savoir qu'il était tranquille sur l'état du royaume, de Dehli à Lakhnau.

Lorsque Masnad'Alî fut arrivé à Sambhal, il trouva que Nacîr Khân s'était saisi de Bîram Beg, garde des sceaux [1] de Sa Majesté Humâyûn Pâdischâh, et qui reçut le titre de Khân Khanan (Khân des Khâns) sous le règne de Jalâl uddîn Mu-

[1] Ou plutôt « porte-sceau (*muhur bardâr*). »

Digitized by Google

hammad Akbar pâdischâh [1]. Or l'arrivée dans cette ville de Bîram Beg eut lieu de la façon suivante : Lorsque l'armée du pâdischâh Humâyûn fut dispersée, Abdulwahhab, qui était fils de Miyân'Azîz ullah et comptait au nombre des gens d'esprit et des notables de Sambhal, était lié d'amitié intime avec Bîram Beg. Ce fut à cause de cette circonstance que ce dernier vint à Sambhal; mais Miyân Abdulwahhâb par crainte de Nacîr Khân ne put laisser Bîram Beg dans la ville de Sambhal, et il le confia au roi de Lakhnan, qui se nommait Mitar Sen, en lui recommandant de le garder pendant quelque temps dans cette ville qui est abritée par les jangles. Comme Miyân'Abdulwahhâb était un des grands personnages de la ville de Sambhal, le raja susdit plaça Bîram Beg dans sa maison. Quand Nacîr Khân eut appris que Bîram Beg était chez Mitar Sen, il demanda à ce raja de renvoyer Bîram Beg. Celui-ci mit en avant pour s'excuser la crainte de Scher Khân. Nacîr Khân manifesta alors l'intention de faire périr Bîram. Miyân'Abdulwahhab, qui dès le temps du sultan Sikandar, était un grand ami de Masnad'Alî'Içâ Khân, l'engagea à tirer Bîram des mains de Nacir Khân en l'avertissant que le tyran Nacîr Khân voulait le faire périr. Masnad Alî Khân délivra Bîram Beg des mains de Nacîr Khân, il l'amena dans sa maison, l'y garda pendant plusieurs jours, et le nourrit pendant tout ce temps. Puis il prit à témoin le raja Mitar Sen et il dit : « Lorsque j'irai rendre mes devoirs à Scher Khân, j'emmènerai Bîram avec moi. » En effet quand Masnad'Alî'Içа Khân Kakbor fut allé auprès de Scher Khân au sujet de l'affaire de Mandû et d'Ujjaïn, il conduisit avec lui Bîram Beg et il le présenta à Scher Khân dans la ville d'Ujjaïn. Scher Khân lui demanda en colère où il était resté pendant tout ce temps. « J'étais dans la maison du Schaïkh Mulhî Quital, répondit Masnad'Alî'Içа Khân. — Il est admis dans la nation des Pathans, répliqua Scher Khân, que le crime de tout coupable qui prend asile dans la famille de

[1] Le grand Akbar.

Digitized by Google

Schaïkh Mulhî est pardonné : ainsi je pardonne à Bîram Beg. » Comme celui-ci se leva et s'avança vers Scher Khan, Masnad Ali dit : « Je lui ai pardonné, en effet, à cause de Mulhi-Quitàl ; je l'ai conduit avec moi ; actuellement donnez-lui un cheval et un vêtement d'honneur et ordonnez à Muhammad Cacîm, qui est venu de Gualior, de lui dresser une tente auprès de la sienne. » Scher Khan ordonna donc de faire descendre Bîram auprès de la tente de Muhammad Cacîm.

Lorsque Scher Khân eut quitté Ujjaïn, Biram Beg et Muhammad Câcim s'enfuirent tous les deux du côté du Guzarate. Muhammad Câcim fut tué en chemin, et Bîram Khân arriva en Guzarate. Schaïkh Gadaï, qui était en Guzarate, rendit beaucoup de services à Humâyûn et il l'accompagna quand il quitta cette province. Après la mort de Humâyûn, lorsque Bîram Beg eut reçu le titre de Khân Khânân, il se conduisit avec toute la bienveillance et la générosité possibles à l'égard du Schaïkh Gadâï, de Miyân'Abdulwahhab et du râjâ Mitar Sen. En ce temps-là, Masnad'Alî'Içâ Khân était encore en vie, et âgé de quatre-vingt-dix ans. On l'engagea d'aller auprès du Khân Khânân. « Je n'irai pas par avidité humaine, répondit-il, auprès d'un Mogol. Il n'est pas dans l'usage des fils de Masnad'Alî'Omar Khân de vouloir obtenir quelque avantage du bien qu'ils ont fait. »

Manlânân Muhammud Banorî et Abdulmumîn, qui était son gendre, lesquels étaient l'un et l'autre amis et compagnons du Khân Khânân, ont raconté devant moi (l'auteur de ce livre) ce qui suit :

« Nous dînes un jour au Khân Khânân : Masnad'Alî'Içâ Khân Kakbor vous a-t-il rendu quelque service ? — Oui, dit-il, il m'a sauvé la vie. S'il m'honore de sa visite, je ne ferai pas pour lui ce que pourrait faire Scher Khân, mais je lui donnerai au moins Sambhal. »

Moi, Abbâs Khân Kabbor, qui suis auteur du *Tuhfat Akbar Schâhi*, et Masnad'Alî'Içâ Khân Kakbor, nous sommes de la même tribu et de la même famille, et je suis parent de la bonne nièce de Masnad'Alî'Içâ Khân, surnommée Muzaffar

Digitized by Google

Khân. Or, j'ai appris la plupart des circonstances que j'ai écrites sur les Pathans du Khân Khânân Muzaffar Khân, dont les aïeux et ancêtres étaient de grands omras dans l'Inde, et incomparables quant à la bienfaisance et à la générosité.

Lorsque le sultan Sikandar eut renvoyé Masnad 'Alî'Içâ Khân, ce dernier alla auprès du sultan Mahmûd, qui était sultan de Mandû, et il fut son conseiller et son compagnon; puis il fut congédié par le sultan Mahmûd, il alla auprès du sultan Muzaffar, qui était sultan du Guzarate, et il en fut encore le conseiller et le compagnon. Quand le pâdischâh Mahmûd eut pris le fort de Mandû aux infidèles, il dit à Masnad'Alî : « Va dire au sultan Muzaffar que le fort de Mandû est pris, mais qu'il faut y veiller, car c'est une forte place de guerre. » Le sultan Muzaffar répondit à cette communication : « Que le fort de Mandû soit béni pour le sultan Mahmûd qui en est le protecteur! J'étais venu à son aide et je ne retournerai sur mes pas qu'après avoir fait vendredi à Mandû la prière publique (Khotba) en son nom. » Masnad 'Alî'Içâ Khân fit connaître cette réponse au sultan Mahmûd pâdischah de Mandû.

Quand Masnad vint du Guzarate auprès du sultan Ibrâhîm, il fut son conseiller et son compagnon, et le sultan Ibrâhîm lui confia la ville de Dehli; et lorsque le sultan 'Alâ-uddîn, qui était fils du sultan Bahlûl, s'éleva contre le sultan Ibrâhîm, assiégea la ville de Dehli et prit toutes sortes de dispositions pour s'en rendre maître, Masnad 'Ali 'Içа ne rendit pas la ville. Puis, lorsqu'il fut venu auprès de Sçher Khân, il devint aussi son compagnon et son conseiller, et après la prise de Dehli, Scher Khân donna Sambhal à Masnad comme il a été dit; il donna la province de Méwat à Hâjî Khân, et il se dirigea lui-même vers Lahore. Puis, parvenu auprès de Sirhind, il donna à Khawâs le Sirhind, et Khawâs Khân le donna à son tour à Bhagawant, son esclave.

Lorsque S. M. Humâyûn fut à Lahore, alors quelques Mogols qui étaient nouvellement venus de leur pays et qui n'avaient pas encore vu combattre les Pathans, lui deman-

Digitized by Google

dèrent d'aller leur livrer bataille. « Qu'est-ce que les Pathans, disaient-ils avec forfanterie, en sorte qu'ils puissent nous égaler au jour du combat? » S. M. Humâyûn fit donc ce que ces Mogols désiraient. De son côté, Scher Khân avait envoyé en avant Khawâs Khân et Bar Mazîd Kor avant d'arriver de Dehli. La rencontre des deux armées eut lieu à Sultanpir, et e combat s'engagea. Les Mogols furent défaits et vinrent à Lahore. Khawâs Khân s'arrêta à Sultanpîr. S. M. Humâyûn et Miyân Kâmrân sortirent de Lahore, et ensuite Scher Khân aussi vint à Sultanpîr. Lorsqu'il apprit la nouvelle que S. M. Humâyûn était sorti de Lahore, et que cette ville était dépourvue de soldats, il y alla, mais il ne s'y arrêta pas; car à peine arrivé à trois stations de Lahore, il apprit que Mirzâ Kâmrân était allé du côté du Caboul par le chemin de Balanda, et que S. M. Humâyûn était allée au bord de la rivière de Dahna (rawî) sur les confins du Multan et du côté de Bahkhar. Scher Khân étant arrivé à la ville de Khuschâb, il nomma, pour aller de cet endroit au Multan, à la poursuite de S. M. Humayûn, Cutb Khân, Nîyat Kor, Khawâs Khân, Hâjî Khân, Habîb Khân, Sarmast Khân, Jalâl Khân, fils de Halû, 'Iça Khân Niyâzî, Bar Mazîd Kor avec une grande armée, et il leur dit : « Il ne faut pas combattre contre S. M. l'empereur Humâyûn, mais il faut seulement le faire sortir des limites de l'empire et revenir ensuite. »

Parvenus à deux stations au delà du point de départ, les soldats pathans apprirent que l'armée mogole occupait les deux côtés de leur armée; comme ils savaient qu'ils étaient peu nombreux et qu'ils pouvaient craindre une attaque soudaine de l'armée mogole, ils se séparèrent en deux troupes pour parer à tout événement. Khawâs Khân, Iça Khân Niyâzî, etc., traversèrent la rivière de Khuschâb et allèrent du côté du Sind au bord de la rivière de Wahta; tandis que Cutb Khân, etc., allèrent de l'autre côté de la rivière de Dahna. Khawâs Khân aperçut les troupes mogoles qui s'étaient séparées de l'armée impériale, allant vers le Caboul, et qui n'ayant pas la force de combattre, s'enfuyaient en

Digitized by Google

abandonnant leurs tambours et leurs drapeaux. Khawâs Khân prit les drapeaux et les tambours; et l'armée des rohillas étant retournée sur ses pas, alla trouver Scher Khân. Celui-ci resta quelques temps à Khuschâb; et les Balouches Ismail Khân, Fath Khân et Gâzi Khân vinrent l'y trouver. Scher Khân ordonna à ces Balouches de mettre à leurs chevaux sa marque. « Les autres peuvent marquer leurs chevaux, dit Ismâ'il Khân, mais quant à moi, je me marquerai moi-même (pour prouver mon dévoûment). » Scher Khân fut content de cette réponse; mais il ne voulut pas qu'Ismâ'il Khân accomplît son dessein, et il lui donna le royaume du Sind. Les autres chefs dont il a été parlé et les Pathans de Roh se joignirent à Scher Khân.

Voici ce que dit 'Abbâs Khân, auteur du *Tuhfa Akbar-schâhi*, fils du schaïkh 'Ali et petit-fils du schaïkh Bâyâzîd Kakbor Sarwânî qui était le chef des Sarwânis de Roh, le possesseur du tapis (de la contemplation), l'étoile polaire du spiritualisme, l'objet des faveurs de l'Éternel : le schaïkh Ahmad Kakbor Sarwânî, le plus excellent des possesseurs des perfections, l'agent du schaïkh Mulhî Quitâl, lequel était célèbre dans la ville de Roh par toutes sortes de miracles et de prodiges, et dont bien des gens de la nation des Pathans et beaucoup d'autres ont été les disciples et les adeptes. Les fils du schaïkh Ahmad Kakbor jouissent dans cette ville plus que les autres rohillas du bonheur de ce monde. Ils sont doués des vertus de l'abstinence et de la dévotion, et ils sont sans pareils en bravoure. De toute la nation des Pathans, non-seulement dans la ville de Roh, mais dans toute l'Inde, personne n'a obtenu la considération et l'honorabilité dont ils jouissent. Tous les Pathans exaltent la grandeur de leur origine.

« Ce fut après que le schaïkh Bâyazîd fut allé auprès de Scher Khân dans la ville de Khuschâb que Scher eut l'idée de me traiter avec honneur. En effet, nos ancêtres qui étaient venus auprès du sultan Sikandar allaient le saluer où il se trouvait et prenaient ensuite congé de lui en audience publi-

Digitized by Google

que. Or, Scher Khân fixa les honneurs à rendre aux omras pathans... » Voyons, me dis-je, de quelle manière il agira envers moi. Lorsque mon grand-père fut venu à la cour de Scher Khân, Scher l'ayant aperçu, se leva, et ayant fait quelques pas à sa rencontre, il le prit par la main et il voulut l'embrasser. « Embrassons-nous, lui dit-il dans la langue des Afgans. » A la visite de congé, Scher s'avança de quelques pas pour lui dire adieu; et mon grand-père fut très-content de ce que Scher avait, par ce bon accueil, suivi l'ancien usage de nos ancêtres tel qu'il existait dans la nation des rohillas. Lorsque Scher Khân fut retourné des bords de la rivière susdite pour aller du côté du Bengale, en accordant à mon aïeul la permission de se retirer, il lui donna les parganas de Nadh et de Ghargharân, cent mille *takas* en argent comptant, ainsi que des objets précieux. « Depuis le temps de Langâh, dit mon aïeul, le royaume de mes ancêtres est en la possession des Balouches, mais actuellement il devrait m'être dévolu. » — « Bien, dit Scher Khân, je donne à Ismâ'il Khân le Balouche, le royaume de Nadh et le village de Ghargharân au lieu de ce royaume; et le royaume des Sarwânîs au schaïkh Bâyazîd. » Isma'il Khân, le Balouche, agréa l'ordre de Scher Khân et accepta le pargana de Madh et le village de Ghargharân; et il donna au schaïkh Bâyazîd, l'aïeul de l'auteur, le royaume de ses ancêtres. Le schaïkh Bâyâzîd vint trouver une seconde fois Scher Khân au sujet d'Ujjaïn et de Sârangpûr. Celui-ci se fit un devoir, comme toujours, de le recevoir avec bienveillance, et un jour il lui demanda : « Y a-t-il ici quelqu'un qui soit comme vous natif de l'Inde? » Le schaïkh dit : « Mon père, le schaïkh Râzî, pendant le temps du padischâh Bâbar, qui habite actuellement le paradis, alla habiter une ville qui était du côté de Roh; mais il ne resta pas avec les Mogols. Lorsqu'il prit congé de Bâbar, ce padischâh lui donna 2,000 arpents (bîgah) dans le pargana de Banor qui était la patrie de mes ancêtres et il lui donna aussi plusieurs lakhs de taka, monnaie courante d'alors.

Une troisième fois, le schaïkh Bâyazîd, mon aïeul, vi-

Digitized by Google

auprès de Scher Khân pour l'entretenir de l'affaire de Kalanjarî. Ce dernier lui dit : « Après que tu auras conquis Kalanjarî, je te donnerai le Multan et le Sind, royaume des Balouches. » Lorsque mon aïeul, le schaïkh Bâyazid mourut, il fut remplacé dans la ville de Roh par le père de l'auteur (de cette histoire), le schaïkh 'Ali. Lorsque le schaïkh 'Ali fut venu auprès de Salîm Khân, celui-ci le traita aussi bien que Scher Khân avait traité le schaïkh Bâyazîd, et il lui donna le royaume de Roh et 2,000 biguhs dans le pargana de Jaunpûr dont l'auteur du *Tuhfa Akbar schâhi* reçut l'investiture dans le temps de Jalâl-uddîn Akbar, dont la dignité fut pareille à celle de Jamsched et le pouvoir à celui d'Alexandre. Jusqu'à l'année 24 de son règne [1] et 926 de l'hégire, j'étais en possession de mon apanage [2]. En ce temps S. M. l'Ombre de Dieu ordonna d'envoyer cinq cents hommes pour m'amener en sa présence, et le cazî 'Alî n'exposa pas exactement ma situation et la distinction de mes ancêtres, bien plus, il me calomnia; ainsi il dit que le schaïkh 'Abd-unnabî avait donné deux mille biguhs de terre à deux Pathans et il expliqua mal la chose. Il est toujours inutile de pleurer sur l'injustice. A cause de ma mauvaise fortune, je n'eus jamais (moi, l'auteur de cet ouvrage), des moyens convenables d'existence. Lorsque le Khân Khânân Niyâzî, qui était du nombre des omras de Mîr Saïyid Ahmad, lequel était fils de Saïyid Mîrân et petit-fils de Mubûrak Bukhâri du Guzarate, fut instruit de ce qui me concernait, il voulut me donner un emploi parce que, disait-il, il n'était pas convenable que je fusse sans place; je lui expliquai moi-même ma position et il sut alors que personne d'entre mes ancêtres n'avait servi aucun amîr et qu'ainsi je ferais de même. Lorsqu'il eut connu ma position et qu'il eut compris pourquoi je n'avais pas accepté d'être auprès de Mîr Saïyid Hâmid, il conduisit en ma maison, sans mon consentement, Mîr Saïyid Hâmid. Lorsque ce dernier, qui était un des fils

[1] On nomme cette ère d'Akbar, *ilahî* « divine. »

[2] A la lettre : « de mon trône (*takth*). »

Digitized by Google

de *Makhdûm-i jahâniyân* (l'Honoré des hommes), fut venu, il me combla d'honneurs en me témoignant beaucoup de bienveillance; et contrairement à ce que j'avais dit, comme il était l'essence (pour ainsi dire) des grands schaïkhs et le fils des amîrs qui méritent le respect, je ne jugeai pas convenable de résister, et pour l'obliger je choisis la compagnie de Mîr Saïyid Hâmid. Je fus dispensé de la marque (à imprimer à mes chevaux), et je reçus deux cents roupies d'honoraires par mois. En outre, Hâmid manifestait beaucoup de considération pour moi dans toutes les affaires. Par l'effet de mon mauvais sort, il m'envoya (moi, son serviteur) au pays de Bichwârî pour chose urgente. Ensuite il mourut martyr, et la honte de cet événement demeurera jusqu'à l'éternité, car rien ne pouvait remplacer sa bienveillance. Scher Khân donna à ses frères de la nation et de la tribu de Roh, lesquels étaient venus lui faire leur cour, de l'or monnayé et des objets précieux de l'Hindoustan. Puis il leur dit en les congédiant : « Conformément à votre usage, vous viendrèz prendre chaque année la part qui vous revient (du butin). » A tout individu de la tribu des rohillas et à tout autre qui venait auprès de lui, il donnait de l'or conformément à son mérite et le renvoyait ensuite. La plupart des Pathans de Roh échappèrent ainsi à la pauvreté; mais Sarang Gagar ne vint pas. Alors Scher Khân alla à Harîda Nadmân et dans les montagnes de Gharjhâg sur lesquelles sont situées les villes de Khuschâb et de Bharî, et il parcourut toutes ces montagnes afin de trouver un emplacement propre à bâtir une forteresse qui tînt Gagar en respect, de laisser l'armée dans ce fort et d'aller du côté du Caboul. Ayant trouvé un endroit favorable, il donna l'ordre d'y élever une forteresse à laquelle il donna le nom de Rahtâs. Il livra alors au pillage le pays de Gagar et il donna à Khawâs Khân les deux jeunes filles de Sarang Gagar, Golî et Parhâla, qui lui étaient tombées entre les mains. Sur ces entrefaites, il arriva du Bengale la nouvelle que Khizr Khân Sarag, gouverneur du Bengale, avait épousé la fille du sultan Mahmûd, roi du Bengale; et que d'après l'usage des rois de ce

Digitized by Google

pays, il avait pris possession du trône. Scher Khân en fut très-fâché, et il se détermina à s'y opposer. Il laissa donc Haïbat Khân Nyazî et Khawâs Khân Jalwâni dans le château de Rahtâs, et il partit lui-même pour le Bengale. Lorsqu'il y fut arrivé, il dit à Khizr Khân Sarak qui était allé à sa rencontre : « Comment, sans me l'avoir fait savoir, as-tu épousé la fille du roi du Bengale et t'es-tu assis sur le trône à la manière des rois du Bengale? Il ne convient pas aux omras de l'empire de rien faire sans la permission de l'empereur. » Bref, Scher Khân agit envers Khizr Khân comme les padischâhs le font ordinairement : il ordonna qu'on mît des fers à ses mains et à ses pieds, et il dit en outre qu'il punirait de la même manière quiconque d'entre les omras agirait contre ses ordres. Il divisa le Bengale en petites principautés et y plaça pour son agent (*amîn*) le cazî Fazîlat, qui avait acquis de la réputation par ses décisions juridiques. Quant à lui, il retourna à Agra, et lorsqu'il fut en route pour y aller, il lui arriva une lettre de Schujâ'at Khân ainsi conçue : « Muhammad Câcim a fait la paix avec moi. Je marche contre le fort de Rahéla et je vais atteindre l'armée mogole. Je veux que lorsque vous irez à Gualior, Muhammad Cacim vienne vous faire sa cour et remette le fort à vos gens. »

Cependant Scher Khân, en l'année 949 (1542-43), ordonna que ses drapeaux victorieux se dirigeassent par le chemin de Gualior, du côté de la province de Mandû, parce qu'il avait dans son cœur de la haine contre les chefs de ce pays, attendu qu'ils n'avaient pas accompagné son fils Cutb Khân. Il y avait alors dans la province de Mandû quelques chefs indépendants : 1° Mallû Khân qui, se considérant comme padischâh, avait pris le titre de Câdir Schâh, et avait mis sous sa domination la ville de Schadyâbâd, qui n'est autre que le fort de Mandû, Ujjaïn, Sârangpûr, Gârîm et le fort de Ran-Thabnor; 2° Sikandar Khân Miyâna, qui était gouverneur du pays de Satwânîs et de Hudâ; 3° le Râjâ Partab Schâh, encore enfant, fils de Bhûpat Schâh et petit-fils de Salâh-uddîn, mais dont Bhaya Puran Mal, gouverneur

Digitized by Google

de Chandéri et du fort de Râé-Sen était le lieutenant; 4° Bhupal qui avait en sa possession Bajâgarh et le pays de Mihra. Lorsque Scher Khân fut arrivé à Gualior, Muhammad Câcim le Mogol, qui était du nombre des omras de Humâyûn, vint lui faire sa cour, et il remit le fort de Gualior aux gens de Scher Khân : or, étant parvenu à la station de Gârîm, il dit à Schujâ'at Khân de faire venir Bhaya Puran Mal. Schujâ'at Khân renvoya donc le râjâ de Gualior nommé Schâhid, qui était avec lui pour amener Bhaya Puran Mal. Celui-ci demanda que Schujâ'at Khân vînt lui-même, afin de l'accompagner auprès de Scher Khân. Cependant Schujâ'at Khân alla au fort de Râé-Sen pour s'entendre avec Pâran Mal. La principale (première) femme de celui-ci, nommée Ratnâwatî, qu'il aimait tendrement, dit alors à Schujâ'at Khân : « Je ne prendrai pas de nourriture tant que je n'aurai pas vu Scher Khân : je suis restée à attendre son arrivée dans cette même tour du château. — Tranquillise-toi, lui dit Schujâ'at Khân, car il arrivera demain matin auprès de toi. » Cependant Schujâ'at Khân conduisit à Scher Khân, Pûran Mal avec six mille cavaliers dont chacun n'avait pas quarante ans. Scher Khân lui donna cent chevaux et cent beaux manteaux qui appartenaient au vestiaire des rois de l'Inde, et il lui permit ensuite de se retirer, ce qu'il fit en laissant auprès de Scher Khân son frère Chitr Bhoj.

Scher Khân partit de là et se dirigea vers Sarangpûr. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, l'agent de Mallû Khân accourut à l'heure de midi pour lui annoncer que son maître venait lui baiser les pieds. « Allez à sa rencontre, dit Scher Khân à Schujâ'at Khân. » Schujâ'at alla donc à sa rencontre, et Scher Khân sortit lui-même de ses appartements et s'assit pour tenir une assemblée générale. Sur ces entrefaites, Schujâ'at Khân amena Mallû, et Scher Khân demanda en quel endroit Mallû Khân avait dressé sa tente. « Je suis venu simplement, répondit Mallû Khân, vous présenter mes respects : je n'ai pas d'autre habitation que votre cour, et je désire frotter mon front sur la poussière de votre porte. »

Digitized by Google

Schujâ'at Khân fit savoir à Scher Khân que Mallû avait avec lui deux cents cavaliers. « Eh bien! dit Scher Khân, nous dresserons les tentes de la couronne, et nous exercerons envers lui une hospitalité conforme à sa position. »

Lorsque Scher Khân partit de Sarangpûr, il montra à Mallû Khân l'emplacement qu'occupait son armée. Celui-ci fut étonné, car il n'avait jamais vu une telle armée. Après avoir admiré la bonne disposition des casernes, le travail et la peine des soldats et l'autorité des ordres de Scher Khân, il dit aux Pathans : « Vous avez supporté le labeur et la fatigue plus que la puissance humaine ne le comporte. Vous n'avez de repos ni jour ni nuit. On dirait que le repos est interdit à votre corps. — Notre seigneur et maître, répondirent les Pathans, a établi les règles que nous suivons. Depuis longtemps nous en avons tellement l'habitude que nous n'en éprouvons aucune peine. Le soldat ne doit pas s'émouvoir, quelque chose qu'on lui commande et quelque peine et fatigue qui lui survienne. Les femmes seules peuvent jouir de la tranquillité; mais la peine et la fatigue sont l'affaire des hommes bien constitués. »

Scher Khân, en allant à Ujjaïn, descendit dans le village de Kâlyâ, et Iskandar Khân Myâna, qui était gouverneur de Satwânis, vint lui faire aussi sa cour. Ensuite Scher Khân donna à Schujâ'at Khân le royaume de Mandû. Lorsque Scher Khân vit que Mallû Khân, sans promesse ni engagement de sa part, était venu à la cour impériale et s'était fait un moyen de salut par son repentir, et, en demandant pardon de ses fautes, il lui fit grâce et lui accorda le Sarkâr de Kalpi.

Cependant Mallû Khân fit sortir sa famille et ses gens de la forteresse d'Ujjaïn, et il fit en lui-même la réflexion qui suit : « Je n'ai pas dans mon cœur la force de supporter la peine du service. En conséquence, il vaut mieux que, par quelque ruse et quelque finesse, je quitte l'armée de Scher, comme c'était l'usage des esclaves de l'Inde. » Scher Khân connut par la perspicacité naturelle aux potentats ce que

Digitized by Google

Mallû pensait en son esprit, et il ordonna à Schujâ'at Khân de se saisir de lui et de le retenir prisonnier. Schujâ'at Khân alla donc du côté de Mallû Khân. Celui-ci était intelligent : il comprit ce dont il s'agissait et il pria Schujâ'at Khân de dire à Scher Khân qu'il manquait de montures et qu'il ne pourrait ainsi envoyer à Kalpi un de ses gens. Schujâ'at Khân répéta à Scher Khân les paroles de Mallû. Scher ordonna qu'on lui fournît cent chameaux et cent mulets. Lorsqu'on eut conduit à sa tente les chameaux et les mulets ainsi que les tapissiers et les muletiers, Mallû leur fit boire du vin tellement qu'ils s'enivrèrent et qu'ils perdirent la raison. Alors Mallû Khân s'empara du trésor et s'enfuit accompagné de quelques personnes. Lorsque le jour se fit, Scher Khân apprit que Mallû Khân avait fui et il s'écria : « Je comprends actuellement la conduite de Mallû Khân, cet astucieux esclave. » Le Schaïkh Abdulhaïyî, fils du Schaïkh Jamâl de Dehlî, ajouta : « *Il n'y a rien de bon dans un esclave.* Cette parole que bien des gens ont entendue de la bouche du prophète est vraie. » Ensuite Scher Khân dit à Schujâ'at Khân en colère : « Va partout où Mallû Khân ira et emparetoi de lui. Ne t'avais-je pas dit de l'arrêter? Pourquoi y as-tu mis de la négligence? » Schujâ'at Khân se mit alors à sa poursuite; mais il ne le trouva pas, car Mallû Khân alla en Gujarate, et Schujâ'at Khân revint des confins de l'Inde. Scher Khân avait donné à Schujâ'at Khân le royaume de Mandû, mais, de colère, il lui donna encore Satwânîs et Hudya, qui étaient en la possession de Sikandar Khân Miyâna et qui fournissaient mille cavaliers; et il donna le Pargana d'Ujjaïn à Daryâ Khân Gujaratî, qui était vizir du sultan Mahmûd, roi du Gujarate, et qui, l'ayant quitté, était venu offrir à lui, Scher Khân, ses services. Il donna Sarangpûr à Alam Khân qui s'était aussi enfui d'auprès du sultan Mahmûd, et il institua faujdâr de ce royaume Hâjî Khân et Saïd Khân Kharbîn; il les laissa dans les villes et il ordonna de retourner par le chemin de Ran-Tahnbor. Pendant qu'on était sur la route du fort de Ran-Tahnbor, Sikandar Khân

Digitized by Google

Miyâna, qui était Sarkar de Satwânîs, s'enfuit. Lorsque Scher Khân fut arrivé auprès du château de Ran-Tahnbor, le Khân Khânân, qui s'appelait alors Farrukh et qui était gouverneur de Ran-Tahnbor de la part de Mallû Khân, alla auprès de Scher et lui remit le fort de Ran-Tahnbor. Scher Khân le donna à son fils aîné Adil Schah et il s'en alla lui-même à Agra.

Lorsque Scher Khân fut sorti du royaume de Mandû, Nacîr Khân, frère de Sikandar Khân Miyâna, marcha contre Schujâ'at Khân avec six mille cavaliers et deux cents chevaux. Schujâ'at Khân avait avec lui deux mille cavaliers seulement. Nacîr Khân avait dit à ses gens : « Prenez vivant Schujâ'at Khân, car je veux en faire l'échange avec Sikandar, et je ne le laisserai aller que lorsque Scher Khân mettra en liberté Sikandar Khân. L'armée de Nacîr Khân avait juré de ne tuer personne, si ce n'est Schujâ'at Khân. Celui-ci ayant appris que Nacîr Khân s'approchait, il alla à sa rencontre et le combat eut lieu à Nilkara. Lorsque les deux armées en furent venues aux mains, quelques régiments de Nacîr Khân prirent dès l'abord la fuite, et d'autres s'enfuirent à l'approche des troupes de Schujâ'at Khân. Trois personnes, c'est à savoir Miyân 'Umr, Saïjid Tâhir et Gobhgaran, avaient juré d'attaquer personnellement Schujâ'at. Le premier, en effet, lui fit une blessure au cou avec un poignard, le second lui donna un coup de lance qui lui brisa la boucle d'or qu'il avait à une de ses narines et la dent qui était au-dessous, le troisième donna un coup d'épée à Schujâ'at Khân, puis il le saisit par les cheveux et l'amena vivant auprès de Nacîr Khân. Toutefois, Schujâ'at Khân lui coupa d'un coup d'épée la main qui le tenait et s'échappa. Jhajhâr Khân Khâs Khaïl, qui était avec Schujâ'at Khân, tua l'autre cavalier. Mubâraz Khân Sarbanni, qui était très-dévoué à Schujâ'at Khân, tua le troisième cavalier et releva le drapeau qui était tombé. Les gens de Schujâ'at Khân qui avaient fui de tout côté retournèrent à leur poste, se réunirent de nouveau et remportèrent la victoire. Nacîr Khân s'enfuit

Digitized by Google

à son tour, et deux cents éléphants tombèrent entre les mains de Schujâ'at Khân. Dieu très-haut accorda ainsi à Schujâ'at Khân une victoire signalée. Alors Schujâ'at Khân alla de Nîlgarh, où il se trouvait, à Hiudya. Ensuite, ayant appris que Mallû Khân était allé assiéger Hâjî Khân dans la forteresse de Kath Garh, bien que ses blessures ne fussent pas encore guéries, il prit avec lui deux cents éléphants et alla au secours de Hâjî Khân. Schujâ'at campa en dehors de Kath Garh, et, au matin du jour suivant, il mit ses troupes en bon ordre et les rangea en bataille. Les Pathans déployèrent une bravoure telle qu'elle ne peut entrer dans le cercle de la possibilité. La victoire eut lieu au nom de Schujâ'at Khân, et Mallû Khân s'enfuit en Gujarate.

Lorsque Scher Khân eut appris la bravoure qu'avait manifestée Schujâ'at Khân, il rappela Hâjî Khân du royaume de Mandû. Il confia le commandement de douze mille soldats à Schujâ'at Khân et lui donna en jaguîr Ujjaïn, Sârangpur, Mandû et Sawar. Il donna le royaume de Satwânîs à Schams Khân, à Bahâr Khân et à Mîr Khân Nyazî-go qui étaient parents de Schujâ'at Khân, et il confia à Schujâ'at Khân le gouvernement de Mandû. Scher Khân alla d'Agra vers le Bihâr et le Bengale; et lorsqu'il fut arrivé dans ce dernier royaume, la fièvre le prit et il dit alors : « J'ai eu tort de venir du côté du Bengale. Si Dieu très-haut me sauve de cette fièvre, je retournerai tout de suite sur mes pas et j'irai attaquer Pûran Mal qui a emprisonné les familles des musulmans à Chandérî, qui a mis leurs filles pêle-mêle avec des danseuses esclaves; et qui ne m'a pas laissé la compagnie de mon fils Cutb Khân. Je veux lui donner une leçon telle qu'elle intimidera ceux qui seraient tentés de suivre son exemple, et que désormais aucun infidèle de l'Hindoustan n'exercera ni injustice ni tyrannie envers aucun musulman.

Lorsque le médecin par excellence (Dieu) eut rendu à Scher la santé, il retourna au plus vite du côté d'Agra. Il entra dans cette ville glorieusement et en grande pompe.

Digitized by Google

Ensuite, en 950 (1543-44) il alla du côté du royaume de Mandû dans l'intention de faire périr Pûran Mal et de s'emparer du fort de Râé Sen. Or, son fils Jalâl Khân arriva à l'endroit nommé Bhîla et Scher Khân alla à marches forcées rejoindre son armée victorieuse. Lorsqu'il fut arrivé auprès de Râé Sen, Bhaya Pûran Mal lui envoya six cents éléphants, mais il ne vint pas lui-même. Scher Khân assiégeait le fort de Râé Sen lorsqu'il lui arriva une lettre de Khawâs Khân portant qu'entre lui et Haïbat Khân Niyâzî avait surgi une cause d'inimitié et qu'il devait se souvenir de celui des deux qui lui était le plus dévoué. Lorsque Scher eut pris connaissance de la teneur de la lettre de Khawâs Khân, il le fit venir auprès de lui, ainsi que 'Iça Khân Niyâzi et Habîb Khân ; il donna à Haïbat Khân Niyâzi, le soubah du Panjâb ; il établit Fath-jang Niyâzî et Haïbat Khân Niyâzî dans le royaume du Panjâb ; et il donna à Haïbat Khân un ordre en ces termes : « Laisse libre Fath Khân le Jât qui est dans Cabûna, lequel, du temps des Mogols, pillait et massacrait jusqu'à Panipat, qui avait mis en désolation tout le pays et en avait fait un jangle, ainsi que la province du Multân que les Balouches avaient tenue sous leur domination ; punis les vauriens de ce pays et rends florissante la ville de Multân, qui est actuellement dévastée. »

Comme cet ordre parvint à Haïbat Khân, il dit à l'agent de Jâkar Rand qui était gouverneur de Satghari : « Va auprès de Jâkar Rand et dis-lui que je me dirigerai du côté de ses limites, qu'il prépare donc son armée et j'en passerai la revue. » J'ai appris ceci de la bouche de Fath Khân Kînû, qui était agent de Jâkar Rand. « Lorsque j'allai, dit-il, auprès de Jâkar Rand dans Satghari et que je lui communiquai tout ce que Haïbat Khân Niyâzî m'avait dit, il était encore occupé des préparatifs de sa réception. Quand, le jour suivant, la nouvelle arriva que Haïbat Khân était venu de Satghari qui était à douze kos de là, il fut troublé, car jusqu'alors il n'avait pas eu à faire de préparatifs pour recevoir un tel hôte ; il jugea donc à propos d'attendre ce qui aurait lieu. » A l'aurore,

Digitized by Google

l'agent de Jâkar apporta la nouvelle que Haïbat Khân était arrivé. Jâkar alla à cheval à sa rencontre, ses sens étaient troublés. Aussitôt que Haïbat Khân l'aperçut, il lui dit : « Il faut placer ton armée à Débalpur de crainte que Fath Khân ne s'échappe. Deux jours après, Haïbat Khân arriva à Patan qui appartenait à Cutb 'Alam schaïkh Farîd. Cependant Fath Khân s'enfuit et Haïbat Khân le poursuivit. Fath Khân, qui avait avec lui sa famille et ses gens, comprit qu'il ne pouvait se sauver de Haïbat Khân par la fuite, et comme auprès de Kharor et de Fathpur il y avait une forteresse, il y alla et s'y cacha. Haïbat Khan l'y poursuivit et assiégea ce château. Fath Khân y resta quelques jours, mais comme il fut impuissant à résister, il vint auprès de Haïbat Khân, amené par le schaïkh Ibrâhîm, qui était des fils de Cutb 'Alam schaïkh Farîd. Haïbat dit à schaïkh Ibrâhîm : « Je suis serviteur de Scher Khân, ainsi j'agirai conformément aux ordres qu'il me donnera. » En conséquence, il mit en prison Fath Khân ; mais à la nuit, Mandû et Balûch ayant pris avec eux deux cents soldats, sortirent du village, se battirent bravement avec les sentinelles qui gardaient le fort et furent victorieux.

Lorsque le jour se fit, les Pathans prirent la forteresse. Les Balouches avaient tué la plupart des femmes de bonne famille et les Rohillas firent prisonnières celles qui étaient restées. Ensuite, Bakhshî Langâh emmena liés Mandû et Balûch. Haïbat Khân alla dans la ville de Multan, et il répara cette place, que les Balouches avaient dévastée. Les habitants de la ville, qui avaient fui, se réunirent et exposèrent dans une lettre l'état du pays ; ils mentionnèrent la capture de Fath Khân, Mandû et Balûch par Bakhschî Laugâh. On écrivit donc tout cela à Scher Khân, il en fut très-content, il donna à Bakhschî Langâh un poste important, le titre de A'zam Humayûn et une tente rouge. Pour rendre le Multan florissant, il ordonna qu'on laissât subsister l'administration de Langâh ; il déclara qu'il ne ferait pas un nouveau recensement des terres, et qu'il ne prendrait qu'une portion moindre des grains ; qu'il ferait mourir Fath Khân, Mandû et Balûch,

Digitized by Google

et qu'il prendrait à son service Bakhschî Langâh ou son fils, en sorte que le royaume restât dans l'état actuel.

Lorsque ce firman fut arrivé dans le Multan à A'zam Humayûn, il laissa là Fath-jang et alla à Lahore. Il tua Fath Khân et Mandû, et il donna le gouvernement de Multan à Fath-jang Khân. Celui-ci rendit le Multan tellement heureux et se conduisit si bien envers les sujets, que ce royaume fut plus florissant que du temps de Langâh : il y fonda une ville à laquelle il donna le nom de Scher-gnîr.

Scher Khân voulant assiéger le château de Râé-Sen, ordonna que personne de la nation des Pathans n'en approchât, parce qu'il voulait le prendre par une adroite combinaison. Un jour que, par hasard, quelques Pathans étaient assis à jouer, ils firent mention de la bravoure des soldats de Bhayâ Pûran Mal, et ils rapportèrent que beaucoup de gens assuraient qu'au temps présent, personne ne les égalait en courage, car chaque jour ils sortaient du château et disaient : « Il n'y a dans l'armée de Scher Khân personne qui puisse combattre avec nous. » Par la crainte qu'ils inspirent, nul d'entre les Pathans n'approche de la forteresse. Lorsque les Pathans, tous fils ou serviteurs de Scher, eurent entendu ces mots, le sentiment de l'honneur afganien s'empara d'eux, et tous d'un commun accord s'écrièrent : « Quand même Scher Khân nous couperait le cou ou nous chasserait de son royaume, nous voulons combattre une fois avec les soldats de Bhayâ Pûran Mal pour mettre à l'épreuve leur bravoure. »

Le lendemain, à l'aurore, quinze cents cavaliers armés se rendirent dans un lieu désigné et s'y tinrent tout prêts. Ils envoyèrent dire à Pûran Mal : « Tes soldats se vantent chaque jour de leur bravoure : maintenant, nous sommes venus au nombre de quinze cents cavaliers, sans la permission de Scher Khân, prêts à nous mesurer avec eux. Fais donc avancer tes gens et envoie-les sous les murs du château combattre avec nous afin que nous connaissions mutuellement notre bravoure respective. »

Pûran Mal avait espoir au courage de ses gens ; bien plus,

Digitized by Google

il avait l'assurance que les Afgans leur étaient inférieurs. Bhayâ Pûran Mal envoya donc sous les murs de la forteresse ses soldats renommés qui avaient combattu bien des fois : et lui-même se plaça sur la porte du château. Le combat commença entre les Rohillas et les Rajpouts, et il dura pendant une heure sans résultat aucun ; à la fin les Rohillas attaquèrent vivement les Rajpouts et pénétrèrent dans leurs rangs. Des deux côtés un tel combat eut lieu que le calam n'a pas la force de le décrire et en a le bec brisé. A la fin, le Créateur donna la victoire aux Pathans et ils repoussèrent les Rajpouts jusqu'aux portes de la forteresse. Ceux-ci se retournèrent, mais ils n'eurent pas la force de soutenir l'attaque et ils rentrèrent par la porte dans le château. De leur côté, les Pathans victorieux se retirèrent sous leurs tentes.

Scher Khân fut content quand il apprit que de jeunes Pathans avaient manifesté une telle bravoure ; mais comme ils avaient combattu contrairement à son ordre, il les réprimanda fortement. Toutefois, après quelques jours, il donna à chacun d'eux, selon son mérite, des places et des jaguîrs et il leur dit : « La bravoure que vous avez déployée m'est connue, mais vous allez voir ce que je vais faire à l'égard de ce château. Alors Scher ordonna d'apporter tout le cuivre qu'il y avait dans le bazar pour en faire des canons [1]. Conformément à son ordre, on fit des canons de tout le cuivre qu'il y avait dans le bazar et dans les tentes des soldats, et quand ils furent prêts, Scher Khân ordonna de lancer tout de suite des boulets contre la forteresse. Bientôt les murs furent percés de tous côtés et Pûran Mal éprouva de la crainte. A la fin, après six mois de siége, il vint lui-même s'aboucher avec Scher Khân, et ce prince lui dit qu'il lui donnait Bénarès (en place de Râé-Sen). Pûran Mal lui assura qu'il n'y avait pas dans son château des familles de musulmans prisonnières. « Je ne suis pas le Râjâ, ajouta-t-il ; mais je suis son agent, j'irai auprès

[1] Le mot que je traduis par *canon* est *deg*, qui signifie ordinairement « chaudron, » mais qui sert à distinguer aussi de grands canons ou mortiers.

Digitized by Google

de lui et je lui dirai tout ce que vous m'avez chargé de lui dire. Nous verrons ce qu'il décidera. — Va, » répliqua Scher Khân.

Lorsque Pûran Mal fut retourné dans la forteresse, il voulait se suicider et faire périr avec lui tout le monde. Il envoya cependant dire à Scher Khân : « J'éprouve de la crainte à revenir auprès de vous, mais si vous vous éloigniez de deux stations de la forteresse, je la confierais à vos officiers et j'irais dans quelque autre ville ; ou bien vos fils heureux Adil Khân et Cutb Khân Nabît promettront solennellement qu'il ne m'arrivera aucun mal de quelque sorte, ni spirituel ni temporel, et alors je ferai sortir du château ma famille et mes gens. » Scher Khâan dit donc à ses fils. « Accordez à Pûran Mal ce qu'il demande et emmenez-le avec douceur et bien veillance. » En conséquence, Cutb Khân Nabît alla au château, et s'étant engagé par serment (à ce qui a été dit), il emmena, du château de Raé-Sen, Pûran Mal et une autre personne. Alors Cutb Khân Nabît demanda qu'on fît venir Pûran Mal là où l'ordonnerait Sher Khân, qui dit : « Moi, qui dès le premier jour avais à fixer un endroit pour mes gens, je gardais une place au milieu de mon armée pour dresser la tente de Pûran Mal. Faites-l'y donc descendre. » Alors Cutb Khân Nabit conduisit Pûran Mal à l'endroit que Scher Khân avait désigné et l'y fit descendre. Quelques jours plus tard, les femmes des nobles de Chandéri et d'autres lieux allèrent auprès de Scher Khân faire leurs doléances. Ce prince les fit venir en sa présence, et ces femmes lui dirent : « Nous avons souffert toutes sortes d'injustices par la mauvaise conduite à notre égard de cet infidèle, car il a tué nos maris, il a réduit nos enfants à l'esclavage ; il nous a fait danser avec des bayadères et il nous a enlevé toutes nos richesses. Depuis longtemps, nous qui sommes en proie à la tyrannie, nous adressions humblement nos prières, matin et soir, à la cour de Dieu afin que, dans sa bonté et sa générosité, il suscitât pour nous un gouverneur juste et pieux qui changeât l'oppression en bienveillance et fît sortir de son corps l'âme de cet

Digitized by Google

infidèle. Dieu a exaucé notre prière et nous a donné un gouverneur tel que toi, pieux et juste, et il nous a placées à l'ombre de ton pouvoir, nous qui avons été traitées avec dureté. Si tu ne nous rends pas justice, au jour du jugement, lorsque tous les peuples seront réunis, nous saisirons le pan de ta robe pour nous plaindre à toi. » Scher Khân était croyant et juste; quand il entendit les paroles dolentes de ces femmes, il en eut les larmes aux yeux et il dit : « Patientez un peu, car je n'ai amené celui dont vous vous plaignez qu'après avoir pris avec lui des engagements. » Mais ces femmes insistèrent : « Demandez, dirent-elles, à vos ulémas de donner une sentence (fatiha) à ce sujet et agissez en conformité. »

Lorsque Scher Khân fut venu dans sa tente, il convoqua les ulémas qui étaient avec lui dans l'armée; il leur fit connaître tels quels tous les mauvais traitements qu'on avait fait souffrir à ces femmes musulmanes et il leur demanda leur décision. Mir Saïyid Rafî' uddîn, etc., à savoir tous les ulémas, donnèrent une sentence de mort contre Pûran Mal. Scher ordonna à 'Iça Khân, le chambellan, de dire à l'armée et aux conducteurs d'éléphants de se tenir prêts, les premiers avec leurs armes, les autres avec leurs éléphants et de venir en cet endroit; car il avait l'intention d'attaquer Gond. Et Najîb Khân leur dit, en secret, de veiller sur Pûran Mal, de crainte qu'il ne s'enfuît, et de ne faire connaître à personne les intentions qui étaient arrêtées depuis longtemps.

Conformément à cet ordre, tous se réunirent dans un même lieu, et quelque réclamation que fît 'Iça Khân, le chambellan, Scher Khân ordonna néanmoins qu'on entourât la tente de Pûran Mal aussitôt que le soleil quitterait l'horizon. En apprenant cette nouvelle, Pûran trancha de sa propre main la tête de sa femme Râtnâwâtî, qu'il aimait beaucoup et qui était habile en poésie hindoustanie (hindie), et ayant porté cette tête à ses parents, il leur dit : « Puisque j'ai agi ainsi, tuez aussi vos femmes à mon imitation. » Les Hindous se mirent donc à tuer leurs femmes, et de leur côté, les Pathans se mirent à massacrer tous les Hindous. Pûran Mal était extrêmement

Digitized by Google

brave et vaillant; toutefois, en un moment, tous les Hindous tombèrent morts, et leurs femmes (survivantes) furent réduites à l'esclavage. Une jeune fille de Pûran Mal et trois de ses neveux furent pris vivants par les Pathans. Quant à ses autres parents, les Hindous les firent périr de leurs propres mains. On donna à des jongleurs la fille de Pûran Mal pour lui faire exécuter des tours d'adresse dans les rues et les ruelles ; et Scher Khân ordonna que les trois jeunes garçons fussent faits eunuques pour que la race de ce méchant fût éteinte. Il donna le château de Râé-Sen à Schihâb Khân Râjâ Khaïl Sanî et il retourna du côté d'Agra, où il resta pendant tout le temps des pluies. Après ce temps-là, il dit aux omras, aux notables et aux principaux officiers indépendants de l'empire : « Je suis actuellement tranquille du côté de l'Hindoustan ; et, relativement à ce royaume, aucune épine ne perce mon cœur. Or, les anciens sages ont donné aux puissants empereurs et aux rois célèbres dont les étendards victorieux ont jeté de l'éclat sur leur royaume, dont les succès ont accompagné et secondé l'étrier béni, ces sages leur ont donc donné cet avis : « Les rois doivent considérer comme petits et nuls devant leur regard élevé les sept climats du monde, et le huma de leur ambition ne doit pas se contenter de brisures d'os. »

Vers. « Ne fais pas attention (comme le chien) à la main qui t'offre un os pour pitance, mais comme le huma prends ton vol et suis tes vues ambitieuses. »

« Se contenter de son sort est le propre des animaux. Détourner la tête des avantages qu'offre l'ambition pour rester assis dans un coin, c'est le propre des sujets et des princes d'un caractère faible. Un roi ne doit fixer sa tente dans un même endroit, ne serait-ce que pendant deux jours pour s'y reposer, sans s'occuper du bien-être du royaume. Il ne doit se laisser aller ni à la paresse, ni à la fascination ; et ne songer ni au labeur ni à la fatigue, car Dieu très-haut a créé la gloire et lui a donné pour compagne la peine et l'absti-

Digitized by Google

nence. Il a aussi créé l'avilissement et il lui a donné pour compagnon le repos et la tranquillité. Il faut que le roi laisse ses aises et qu'il travaille au bien-être de ses sujets. Si un pays tombe en sa possession, il doit néanmoins faire ses efforts pour en prendre un autre.

Vers. « L'homme de Dieu mange la moitié d'un pain, il donne l'autre moitié aux pauvres; mais, si un roi s'emparait des sept climats (parties du monde), il devrait en désirer encore un. »

« Ce que le souverain du monde vient de nous faire entendre, dirent les omras et les principaux officiers de l'empire, est tout à fait exact; car le bonheur dans les combats et la conquête des provinces n'ont pas lieu sans les fatigues des exploits, sans bravoure et sans intrépidité. Ce qui vaut le mieux pour votre avantage, c'est que vos drapeaux victorieux se dirigent du côté du royaume du Décan. Là, quelques vauriens ayant rejeté l'autorité de leur chef se livrent au désordre et au plaisir et censurent vos compagnons. Il faut que le possesseur de la fortune et du bonheur (Scher Khân) fasse sortir du Décan cette troupe de méchants.

— Ce que vous avez dit, répliqua Scher Khân, est très-convenable et fort sensé; mais je pense qu'après le sultan Ibrahim, les Zamîndârs réfractaires ont rempli d'infidélité le royaume des musulmans. Ils ont renversé les mosquées et les lieux de dévotion islamique; ils ont bâti des pagodes à leur place et ils exercent même leurs ravages à Dehli et dans le Malwa. Tant que je ne purifierai pas ces lieux de la souillure de la présence de ces infidèles, je ne me dirigerai pas vers un autre royaume; car il faut que lorsqu'un roi s'est emparé d'un royaume, il en règle d'abord l'administration, de telle sorte qu'il n'y laisse pas une seule épine qui puisse vous accrocher. La conduite que tiennent les gens d'esprit consiste à ne pas se tourner vers un autre royaume, tant qu'on n'a pas arraché le sien propre à ses ennemis. Si on n'agit pas ainsi, c'est une cause de honte, d'infamie et

Digitized by Google

d'anéantissement de l'État. Je dois donc délivrer de l'épine de l'ennemi les royaumes qui me viendront en partage; et alors je formerai le dessein de prendre un autre royaume.

« D'abord je renverserai l'édifice du maudit infidèle Mal Déo, qui était officier du gouverneur de Nagor, Ajmir et Marwâr, qui en avait toute la confiance et qui méchant indigne ayant tué son maître, prit par force et violence les royaumes de Nagor et d'Ajmir. » Les omras et les principaux officiers de l'empire ayant entendu Scher parler ainsi, lui dirent : « Ce que votre esprit a conçu est très-convenable et fort sensé. »

En l'an 950 de l'hégire (1543-44), Scher Khân ordonna à sa formidable armée d'aller à l'ombre de ses étendards victorieux du côté de Nagor, d'Ajmir et de Jûdpûr.

Le principal des schaïkhs, le schaïkh Muhammad et le Grand Khân ont appris de la bouche de Muzaffar Khân que, dans l'affaire de Nagor, etc., il y avait avec Scher Khân une armée telle que le calculateur de l'imagination, de l'analogie et de la conjecture aurait été impuissant à en calculer le nombre. Souvent il montait au sommet des montagnes pour voir l'étendue en long et en large des troupes; mais il y en avait une si grande quantité qu'il était impossible de la connaître. Il demanda à plusieurs reprises aux vieillards s'ils avaient jamais vu une armée pareille dans l'Hindoustan, ou même s'ils en avaient entendu parler, et ils répondirent que jamais ils n'en avaient vu de pareille et n'en avaient jamais entendu parler.

Vers. « Il y avait une armée dont le centre se mouvait de tous côtés, et dont personne ne pouvait faire le compte. »

Cependant Scher Khân partit de la capitale d'Agra, et, lorsqu'il fut arrivé à Fathpur et à Sigrî, il donna ordre à des régiments de son armée de se tenir tous les jours montés à cheval, prêts et armés pour le combat. Il ordonna aussi qu'on construisît partout des forts.

Scher Khân se trouva par hasard un jour dans une terre

Digitized by Google

sablonneuse, et, malgré tous ses efforts, il n'y put bâtir de fort à cause que le sable manquait de consistance. Il fut contrarié et ne savait quel parti prendre pour élever le fort qu'il voulait construire, lorsque le petit-fils de Mahmûd Khân dit : « Sire, ordonnez de remplir de sable des sacs, et par ce moyen vous pourrez élever ce fort. » Scher Khân, satisfait de la bonne idée de cet enfant, l'approuva et donna ordre de bâtir le fort de cette manière. En conséquence de son ordre on bâtit ce fort, et lorsque Scher fut arrivé tout auprès de son ennemi, il écrivit astucieusement des lettres, comme si elles provenaient des officiers de Mal Déo, en ces termes : « Que le roi ne donne pas voie dans son cœur, en aucune façon, à la pensée et au souci; car au milieu du combat nous nous saisirons de Mal Déo, et nous vous l'amènerons. » Scher mit ces lettres dans un sac qu'il remit à un serviteur, en lui disant : « Va auprès de la tente de l'agent de Mal Déo, et, lorsque cet agent montera à cheval, jette le sac sur sa route et tiens-toi de côté. »

Celui-ci agit en conséquence de l'ordre de Scher Khân; l'agent de Mal Déo vit ce sac par terre, il le prit et envoya les lettres à Mal Déo. Lorsque ce dernier en eut pris connaissance, il conçut dans son cœur une grande frayeur. Ses omras l'assurèrent avec serment de leur fidélité, mais il ne les crut pas. D'entre les omras, Jat, Gopâl et quelques autres combattirent tellement et déployèrent une telle bravoure qu'ils mirent en déroute l'armée de Scher Khân. Alors un Pathan vint auprès de Scher Khân, et lui dit en l'injuriant dans la langue des Afgans : « Monte promptement à cheval, car les infidèles ont mis en déroute ton armée. »

Scher Khân avait terminé sa prière du matin et il récitait celle du *'aschr;* aussi ne répondit-il pas au Pathan, mais il demanda par signe un cheval pour y monter. Sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle que ses troupes remportaient la victoire; c'est à savoir que Khawâs Khân avait tué Jat et Gopâl et mis en pièces toute l'armée. Lorsque Scher Khân eut connaissance de la bravoure de Jat et de Gopâl, il dit :

Digitized by Google

« (J'étais tellement découragé que) j'aurais donné le royaume de Dehli pour le royaume du millet [1]. » Puis ayant laissé Khawâs Khân 'Içа Khân Nawâzî et quelques omras dans le royaume de Nagor, il s'en retourna. Et Khawâs Khân fonda une ville de son nom proche du fort de Jûdpûr et la nomma Khawâspûr, et il réduisit à son pouvoir toute la province de Nagor et d'Ajmir, la forteresse de Jûdpûr et le pays de Marwâr. Mal Déo alla se retirer dans le fort de Sawâna, qui est sur les confins du Gujarate. Les omras de Scher Khân lui firent observer que la saison des pluies était proche et qu'il fallait s'arrêter. Scher Khân leur répondit : « Je passerai le temps des pluies à Kawânsa, parce que j'y ai en vue une opération militaire. » Il dit, partit et se dirigea vers le château de Chitor. Il ne lui restait plus que douze kosses pour y arriver, lorsque le raja de Chitor lui en envoya la clef. Alors Scher Khân entra à Chitor. Il y laissa le jeune frère de Khawâs Khân, nommé Schamscher Khân, Miyân Ahmad Sarwânî et Huçaïn Khân Galzî, et il alla lui-même à Kachîwârâ. Alors son fils aîné 'Adil Khân demanda à son père la permission d'aller à Rintimpur. Scher Khan lui répondit : « Je te le permets, puisque cela te fait plaisir, mais reviens promptement : il ne faut pas rester longtemps dans cette forteresse. » Lorsque Scher Khân fut arrivé auprès de la forteresse de Kachîwârâ, qui était bâtie en briques non cuites, Schujâ'at Khân alla du côté de Hadya. Quelques personnes qui avaient conçu de la haine contre Schujâ'at Khân dirent à Scher Khân que Schujâ'at Khân n'avait pas gardé avec lui toute son armée, et que c'était pour cela qu'il n'était pas venu en sa présence, qu'il avait pris un prétexte et était allé du côté de Hadya.

Bayazîd, fils de Schujâ'at Khân et Daulat Khân, qui étaient alors avec Scher Khân, écrivirent tout cela à Schujâ'at Khân. Lorsque ce dernier fut venu de Kachîwârâ auprès de Scher Khân, ce potentat lui demanda de lui rendre

[1] C'est-à-dire, je crois, pour du millet.

Digitized by Google

compte du nombre de ses soldats à passer en revue. Alors ce dernier lui dit que son armée présente consistait en soixante mille cinq cents cavaliers, et que le reste était dans les parganas; mais, que s'il en recevait l'ordre, il ferait venir les cavaliers absents pour être passés en revue : « Je n'ai pas besoin, dit Scher Khân, de les passer en revue. Je vois que le gros de ton armée est auprès de toi. Ceux qui avaient été malveillants à ton égard ont le visage noir de confusion. » Au moment où Scher congédia Schujâ'at Khân, il lui dit : « Lorsque la nouvelle t'est arrivée que la forteresse était prise, il fallait partir tout de suite du Décan, sans délai ni retard. »

Cependant Scher Khân alla de Kachiwàra à Kalijar. Quand il fut parvenu à la station de Sahpada, la nouvelle arriva de Miyăn Do-âb que 'Alam Khăn Miyâna était en rébellion dans le pargana de Mirath et qu'il dévastait tout le pays. Scher Khân revint de la station de Sahpada et il s'était avancé de deux stations lorsqu'il lui parvint la nouvelle que ce rebelle avait remporté la victoire, et que Bhagawant, esclave de Khawâs Khân, qui était gouverneur du Sirhind, était tombé mort dans le Zillah de Sirhind. Alors Scher Khân retourna du côté de Kalijar; et Kîrt Schah ne vint pas à sa rencontre. Scher Khân assiégea des quatre côtés Kalijar comme un point central, et il commença à dresser des batteries. Puis, en peu de jours il les renforça tellement que le fort de Kalijar fut renversé, et qu'on voyait de dessus les batteries des gens qui fuyaient sur des chevaux ou se cachaient dans des réduits. Les Pathans tuaient les Hindous qu'ils apercevaient, soit à coups de flèches, soit à coups de fusils. Toutefois il y eut du retard dans la prise de la forteresse, parce que Scher Khân avait entendu faire un grand éloge d'une danseuse, concubine du raja Kîrt Singh, et il désirait que cette femme tombât entre ses mains. Il se disait : « Si je prends la forteresse violemment, alors, sans doute, le raja Kirt Singh se fera périr et brûlera cette esclave. » En l'an 992, le 9 du mois de rabîulawal (mars 1584), au moment du repas, la tente était

Digitized by Google

dressée, lorsqu'il rappela aux ulémas qui étaient dans son camp victorieux, qu'il ne mangeait pas sans les ulémas ou les savants. Schaïkh Khalîl et Schaïkh Nizâm dirent en mangeant : « Il n'y a pas d'acte de piété plus méritoire que de faire la guerre aux infidèles. Si on est tué, on est martyr et si on conserve la vie, on est victorieux (dans la voie de Dieu). »

Lorsque Scher Khân eut fini de manger, il ordonna à Daryâ Khân Surwani d'apporter les fusées qui avaient été préparées pour le combat. Lui-même il alla sur la batterie, et de sa main il tirait des flèches et disait : « Daryâ Khân ne vient pas : il tarde beaucoup. » Cependant celui-ci arriva et dit : « J'ai apporté les fusées de guerre (bombes). » Scher Khân descendit alors sous la batterie, il alla se tenir là où étaient placées les fusées de guerre ; il ordonna de mettre le feu et d'incendier le fort de Kalinjar. On était occupé à lancer ces fusées quand, par la volonté de Dieu, une de ces fusées partit et vint par contre-coup tomber à l'endroit où beaucoup d'autres fusées étaient placées. Tout à coup le feu prit à toutes à la fois et se communiqua de toute part. Schaïkh Khalîl, schaïkh Nizâm, quelques personnes intelligentes et d'autres s'enfuirent et furent néanmoins brûlées. Scher Khân s'enfuit aussi et il fut à demi brûlé ; tandis qu'un de ses fils, qui était extrêmement jeune, resta sur les lieux, et par l'effet du destin, il ne fut pas brûlé, bien qu'au milieu des fusées. Scher Khân entra dans son palais et tous les omras se réunirent auprès de lui : 'Iça Khân, le chambellan, et Saïyid Khân Kakbor qui était le gendre de 'Iça Khân. Il fit venir l'oncle de l'auteur de l'*Akbar Schâhi* en dedans du palais et il lui donna l'ordre de prendre cette forteresse pendant qu'il était encore en vie. Le chambellan 'Iça Khân alla aussitôt transmettre à tous les omras l'ordre de Scher Khân de monter à l'assaut de tous côtés et de prendre ce château. Les soldats, comme des fourmis et des sauterelles, montèrent donc à l'assaut ; et à midi ils prirent en un clin d'œil la forteresse. Ils exécutèrent un massacre général et firent ainsi tomber en enfer tous les mécréants de la garnison. Au temps de la prière

Digitized by Google

du soir, la nouvelle de la victoire arriva à Scher Khân et la joie et le contentement se manifestèrent sur son front. Le raja Kîrath Singh se trouvait dans une maison avec soixante-dix personnes. Cutb Khân, pendant toute la nuit, garda lui-même cette maison pour que le raja Kîrath Singh ne s'enfuît pas vivant. Scher Khân avait dit à ses enfants : « Si quelqu'un ne garde pas cette maison, et que le raja Kîrath Singh s'en sauve vivant, la peine que nous avons prise pendant si long temps aura été perdue. »

Le jour suivant, lorsque le soleil parut, on fit mourir le raja Kîrath Singh ; et en 992 de l'hégire, le 10 de rabi'ul-awal (mars 1584) après minuit, Scher Khân s'en alla de ce monde périssable au palais de l'éternité : il parvint de la résidence terrestre au monde des astres.

Vers. Lorsque Scher Schah, par la terreur de qui le loup et la chèvre paissaient ensemble, s'en alla de ce monde périssable au palais de l'éternité, on en tira le *tarikh* des mots *ziâtasch mard :* « Il est mort par le feu. »

ÉPILOGUE.

MENTION DE CE QUE FAISAIT SCHER KHAN JOUR ET NUIT.

Scher Khân donnait des conseils à ses enfants, aux omras et aux principaux officiers de l'empire, et il leur ordonnait de se conformer à ses recommandations. Dès que la fortune eut mis dans ses mains les rênes du libre arbitre et que le royaume de l'Hindoustan lui fut échu ; dès lors, pour éloigner la tyrannie et l'oppression, repousser le libertinage et l'impiété et rendre florissantes les provinces, pour assurer la confiance et la tranquillité des marchands et des soldats, il établit des règlements dus à l'énergie de son esprit ou empruntés aux livres des philosophes. Il agissait d'après ces règles, et il apprit par expérience que dans ces choses se

Digitized by Google

trouvait le bien-être. Il disait souvent : « Il faut que les rois écrivent sur la page des circonstances (se conduisent selon les circonstances), et que leurs serviteurs et sujets soient religieux. Quelque vertu ou vice qui aient lieu de la part des serviteurs ou des sujets, les rois y sont (pour ainsi dire) associés. L'impiété et le libertinage sont un obstacle aux victoires. Non-seulement les rois doivent être reconnaissants des grâces et des bienfaits que Dieu a départis aux hommes qui leur obéissent; mais il ne faut pas qu'ils agissent contre la loi de Dieu. »

VERS. « Si les hommes t'obéissent, soumets-toi à ton tour aux ordres de Dieu et sers-le.

« Si le roi obéit à Dieu, les hommes lui seront soumis à leur tour. »

Scher Schâh s'occupait avec soin des grandes comme des petites choses du royaume : il ne manquait jamais à ses devoirs de religion, et jour et nuit il s'occupait de toute espèce d'affaires. Il avait des gens chargés de le réveiller quand il ne restait plus qu'un *pahar* de la nuit. Il se levait chaque matin et faisait son ablution. Ensuite il récitait la prière nommée *Tahajjud* et d'autres prières; lorsqu'il les avait terminées, il écoutait pendant quatre *gharîs* complètes la lecture des papiers de ses bureaux, et ses officiers lui faisaient connaître les affaires essentielles dont ils étaient chargés. Scher s'occupait de tout cela comme il convenait de le faire, et on n'avait plus besoin de rien lui demander. Lorsque la véritable aurore paraissait, il faisait de nouveau l'ablution et puis le *namâz* au milieu d'une grande réunion de personnes. Ensuite, il récitait la prière du *mî'at* (matin), du *'aschr* [1] et les autres prières. Les omras et les sipahis venaient le saluer, et un huissier les lui présentait en les nommant; à savoir : « Un tel, fils d'un tel, vous salue. » En-

[1] M. d'Ohsson, dans son *Tableau de l'empire ottoman*, donne des détails sur ces différentes prières.

Digitized by Google

suite, après une gharî, lorsque le soleil paraissait décidément, il récitait encore d'autres prières, et il disait aux omras et aux sipahis : « Quiconque n'a pas de jaguîr, qu'il me le dise, afin qu'avant de m'occuper de mes affaires importantes, je pense à lui en donner un ; car je punirai quiconque m'adressera une demande pendant le temps des affaires. » Il s'informait ensuite si quelqu'un était traité avec injustice ou en proie à la tyrannie, afin de lui faire rendre justice.

Scher Khân était très-juste, et il disait souvent : « Dans toute religion, la justice est la meilleure chose. L'islamisme et l'infidélité [1] entourent le padischâh. Or, aucune pratique de piété et de dévotion n'est pareille à la justice. On doit exercer la justice tant envers les fidèles qu'envers les mécréants. Si l'ombre d'un roi juste s'éloigne de la tête des créatures, la sécurité des masses s'évanouit. Alors, ceux qui possèdent la force et le pouvoir font périr les pauvres et les malheureux, et la paresse qui se manifeste de la part des officiers de l'État est une cause de décadence pour le royaume. L'avidité à l'égard des choses du monde amène la violence et l'exaction envers les soldats et les sujets ; elle enlève à l'armée toute dignité, et ne permet pas de sentir l'atteinte de la flèche des soupirs des opprimés.

Vers. « Si les flèches percent la cuirasse d'acier, les soupirs peuvent traverser des montagnes de fer. »

« Il faut que le souverain s'occupe lui-même de ses affaires personnelles et de celles de son royaume ; qu'il fixe pour chaque affaire les moments propices du jour et de la nuit, et qu'il ne laisse pas s'approcher de lui la paresse ni la négligence. Il faut qu'il soit attentif à toute chose, et qu'à cause de son rang élevé et de la hauteur de sa dignité, il ne considère pas comme de peu d'importance et méprisables les affaires du royaume, et en livre le soin aux officiers de l'empire. »

[1] Allusion aux idolâtres hindous, qui sont en grande majorité dans l'Inde.

Digitized by Google

Scher Khân se tenait toujours informé de la situation des rois qui régnaient dans son temps, de leurs paroles et de leurs actes. Il appliquait à la pierre de touche de l'épreuve tout ce qui avait lieu de la part de leurs dignitaires et ne le trouvait pas de bon aloi, parce qu'à cause de l'élévation du rang de ces rois, de leur haute dignité et de la grandeur de leur maison, ces affaires importantes leur paraissant petites et méprisables, ils les confiaient à leurs grands officiers, et ils vivaient eux-mêmes dans le plaisir. Or, les dignitaires à qui ils se confiaient, par avidité pour les choses du monde, exigeaient des présents pour expédier les affaires, et mettaient ainsi les pieds en dehors des limites de la dignité de l'État. « Si j'ai été en possession de l'empire, disait-il, c'est parce que les officiers des souverains du temps ont accepté des présents (de ma part). Les agents et les ministres des rois ne doivent pas accepter des présents. Quiconque en accepte est dans une sorte de dépendance à l'égard de celui qui en reçoit. Il n'est plus propre à son emploi, s'il est avide ; car on ne peut attendre des gens avides ni dévoûment, ni convenance dans les affaires. »

Lorsque le jeune arbre de la fortune de Scher Khân eut pris sa croissance et que le bonheur lui fut venu en aide, il prit dès lors connaissance par lui-même des sujets, des soldats et des marchands, et il s'entretenait lui-même avec les malheureux : il ne dédaignait pas d'entendre les plaintes et de prendre une connaissance exacte de ce qui les motivait. Jamais il ne prit parti pour un injuste : quand même ce dernier eût été un de ses familiers ou de ses proches parents, un fils, un émir célèbre de sa tribu, il ne mettait néanmoins ni délai ni négligence à le punir ; et il disait : « Pour les rois et les gouverneurs, il n'y a pas parmi les hommes de plus grand ennemi qu'un injuste ; car, d'une part, l'injustice détruit le bonheur et la prospérité, elle est cause d'un mauvais renom pour le roi dans ce monde, et dans l'autre elle est un sujet de repentir ; en second lieu, l'injustice opère la dévastation du royaume, sa dépopulation et l'anéantissement du

Digitized by Google

revenu. Comme tous les rois élèvent leurs familiers au-dessus des autres hommes, si certains d'entre eux, par excès de dévoûment, se livrent à quelque acte répréhensible pour faire exécuter les ordres royaux, ou s'ils ne mettent pas dans leur esprit la pensée de la crainte des ordres du roi et de leur importance, et qu'ayant oublié les droits de leur patron, ils soient disposés à mal agir, c'est alors une cause de décadence pour le royaume et de mauvais renom pour le prince. Il faut donc punir de telles gens, afin que les autres en éprouvent de la crainte, qu'ils renoncent à la tyrannie et à l'injustice, et que le chemin de la sédition soit fermé. » Scher Khân avait établi quelques règles qui n'existaient pas auparavant : le dâg (marque), par exemple, qu'il se glorifiait d'avoir inventé. « Toutes les fois, disait-il, que l'aga apprendra qu'il y a conflit entre l'émir et le sipâhi, si un émir ne peut attribuer au sipâhi ce qui lui est dû en droit, il devra placer des gens dans son jaguîr conformément à son étendue, sans qu'il puisse ni en augmenter le nombre ni le diminuer. Dans le temps du sultan Ibrâhîm, et après lui, je voyais que les émirs, sans ambition généreuse, mentaient et rusaient pour leur avantage et par habitude; mais lorsque les jugements s'exécutaient avec une exacte justice, ils mettaient sur pied beaucoup de troupes. Quand ils obtenaient un jaguîr, ils frustraient souvent les sipâhis de leurs droits; ils ne gardaient auprès d'eux que les individus qui leur étaient nécessaires, et encore ne leur donnaient-ils pas ce qui leur revenait. Ils gâtaient les affaires de l'aga et ne s'occupaient pas du tort qu'on lui faisait. Lorsque l'aga, au moment de l'action, cherchait une armée et un lieu (pour l'y faire mouvoir) ou venait auprès du *riçâla-dar*, on lui amenait des chevaux d'emprunt, et ainsi les gens dont il s'agit amassaient des roupies dans leur trésor; mais au temps de l'affaire, ils fuyaient devant un petit nombre de gens, les roupies leur restaient, et les affaires de l'aga étaient perdues. Quant à eux, au moyen de cet or, ils prenaient leurs dispositions et allaient offrir leurs services à un autre. La présence de

Digitized by Google

l'aga ne leur attirait aucun dommage. Lorsqu'une heureuse fortune fut venue à mon aide et que je fus instruit des ruses et des fraudes des émirs et des sipahis, j'inventai le dâg, après avoir fait bien des réflexions, afin que le chemin de la tromperie et de la fraude des officiers et des soldats fût fermé; que les omras, selon l'importance de leurs jaguîrs, maintinssent des sipahis sans dépense extraordinaire, et qu'au temps de la revue, ils n'amenassent pas les chevaux des sipahis étrangers à eux. »

Scher Khân avait pour règle de ne donner de paye à personne sans *dâg* (marque), au point qu'il ne donnait rien aux boueurs, ni aux courtisanes, si ce n'est avec un *dâg*. Il tenait compte des poils et des éphélides des soldats, de la couleur et des marques des chevaux; et il disait de sa propre bouche ce qu'il fallait donner à manger aux sipahis. Après la seconde prière du jour il sortait; il tenait sa cour, il s'occupait de différentes affaires, il expliquait catégoriquement de sa propre bouche ce qui concernait la paye de chaque soldat et il faisait marquer les chevaux en sa présence. On lui apportait alors les pétitions des anciens serviteurs, et il parlait aux Pathans en langue puschtû. A celui qui répondait bien, il donnait l'ordre de tirer une flèche de son arc; s'il tirait bien, il lui donnait une paye plus forte qu'aux autres, et il lui disait : « J'aime la langue puschtû. Il faut porter ici les trésors de tous les lieux du royaume. » Il prenait, où il se trouvait, connaissance des affaires des omras et de leurs agents, des zamîndars et des ambassadeurs des rois des autres pays qui venaient dans son armée; et son secrétaire leur répondait par écrit à chacun, conformément à l'ordre de Scher.

Après qu'un quart de pahar s'était passé, Scher se levait et dînait avec les ulémas et les schaïks. Après avoir mangé, il reprenait ses occupations. Lorsque deux pahars s'étaient passés, il faisait la sieste, conformément à la *sunna*. Après la sieste, il faisait le namaz du midi en commun avec beaucoup de monde; ensuite il lisait le noble Coran, après quoi il s'oc-

Digitized by Google

cupait encore comme auparavant de ses affaires, et, qu'il fût en voyage ou de résidence, il ne se relâchait en rien. Les règles qu'il s'était faites pour lever les impôts des sujets et pour rendre florissant le royaume étaient pareilles pour chaque pargana. Il y avait pour chacune un trésorier et deux écrivains, un hindî et un persan. Il exigeait que chaque année on fît l'arpentage des terres et qu'on prélevât les impôts en conséquence, car le pivot de la prospérité de l'État dépend de l'argent qui est fourni par les sujets. Les agents et les employés du gouvernement ne doivent exercer sur les sujets ni vexation ni tyrannie. Avant lui, on ne faisait pas chaque année l'arpentage des terres. Scher Khân maintenait dans chaque pargana des *canûn-go*[1], afin qu'ils s'assurassent de la situation passée du lieu et de celle qui avait continué de se présenter. Dans chaque district il établissait un chef (sardâr) et un principal *munsif* (arbitre), pour bien connaître la position des collecteurs (d'impôts) et des sujets; afin de s'assurer que les premiers ne vexaient pas les sujets, que les seconds ne fraudaient pas le trésor royal; et qu'en cas de dissidence parmi les agents des parganas royaux au sujet des limites (des provinces) et à l'égard de tout autre objet, il n'arrivait aucun dommage dans les affaires du roi. Que, quant aux sujets qui étaient en défaut pour le payement de leurs contributions, et qui se livraient au pillage ou qui étaient en insurrection, on enlevait le fondement de la bâtisse du mal en les punissant tous, en sorte que le dommage qu'ils avaient causé cessât entièrement.

Scher Khân avait l'habitude de changer chaque deux années ses agents : il envoyait d'autres agents à leur place, et il disait à ce sujet : « J'ai passé par bien des épreuves, j'ai acquis de l'expérience, et je me suis assuré que tout avantage et tout art qui a un bon résultat dans l'opération ne peut toujours s'exercer. C'est pourquoi j'emploie les anciens serviteurs bons et zélés qui ont de l'expérience dans

[1] Savants en usages et coutumes.

Digitized by Google

les affaires, et cela pour leur propre avantage. Après deux ans, je les change et j'envoie à leur place des personnes qui peuvent également trouver de l'avantage dans leur position. J'ai soin que mes anciens serviteurs retirent du profit à me servir, et qu'ils vivent en paix et en possession du bonheur et du contentement. Des troupes munies de bonnes provisions, calmes et tranquilles, accouraient chaque année auprès de moi; et leur nombre était hors de toute conjecture et s'augmentait de jour en jour. L'utilité que j'en retirais, c'est que l'armée pouvait ainsi être réservée pour la garde des provinces, pour s'opposer à la perversité des voleurs de grand chemin et des méchants, et réprimer la rébellion des zamindars et des pillards. »

Pour se mettre en garde contre celui qui, ayant vu le royaume dégarni de troupes, forme le désir de désobéir et même de s'emparer du pays, Scher avait décidé que son armée serait toujours composée de cinquante mille cavaliers et de vingt-cinq mille piétons, fusiliers ou mousquetaires qui resteraient constamment auprès de l'étrier, asile du bonheur (c'est-à-dire royal). Dans quelques-unes de ses campagnes, il était à la tête d'une plus grande armée. Haïbat Khân Niyâzî, qui avait le surnom de 'Azam Humâyûn, était aussi à la tête d'un corps de trois mille cavaliers dans la forteresse de Rahtâs, proche du tombeau de Bâl Nâth le joguî et du puits de Gaghrûn sur les confins du royaume de Kachemyr. Il avait déposé beaucoup d'argent à Daïbâlpûr et à Multân qu'il avait confié à Fath Jang Khân. Il avait nommé gouverneur du fort de Tût, que Tatâr Khân Yûçuf Khaïl (à savoir) le sultan Bahlûl avait bâti, Hamîd Khân Gâgar. Or, ce même Hamîd Khân avait pris possession des montagnes de Nagar Kot, de Jawâl, de Dih-Duâl, de Jamûd et de toutes les montagnes de ces parages, en sorte que personne ne pouvait l'attaquer. Et après y avoir fait l'opération du cadastre, il retirait de l'argent (c'est-à-dire des impôts) de ces montagnes. Scher avait accordé à Masnad Ali Khân le Sarkar de Sirhind comme jaguir, et ce dernier en avait confié l'admi-

Digitized by Google

nistration à son esclave Bhagawant. Il avait nommé dans la capitale de Dehli, Miyân Ahmad Surwâni, amln (magistrat); 'Adil Khân, schicdâr (percepteur) et Hâtim Khan, fanjdâr (officier de police). Lorsque les habitants de Sambhal eurent porté plainte contre l'injustice et la tyrannie de Nâcîr Khân, il nomma Masnad 'Alï 'Iça Khân (qui était fils de Masnad 'Alï Haïbat Khân et petit-fils de Masnad 'Alï Kakbor Surwâni, surnommé A'zam Khân, lequel était le conseiller et le compagnon du sultan Bahlûl et du sultan Sikandar), gouverneur de Sambhal; et il lui dit : « J'ai mis en possession des parganas de Ganat, de Gola et de Takhar tes anciens cavaliers, mais prends-en à ton service cinq mille nouveaux; parce que dans le Sarkar de Sambhal, il y a des maraudeurs de toute sorte; et la plupart des gens de ce Sarkar d'entre les rayas sont rebelles, excitent des dissensions et ont l'habitude d'être en contestation et inimitié avec leurs gouverneurs. »

Lorsque Masnad 'Alï 'Iça Khân eut pris possession de son gouvernement, ce tigre de hardiesse et de bravoure affaiblit tellement par la force de son épée les zamîndârs et les rebelles de ces parages qu'ils coupaient, en se frappant le front de désespoir, les jangles qu'ils soignaient comme leurs enfants, et qu'ils soupiraient et poussaient de longs soupirs, se repentant de leurs vols et de leurs brigandages.

Les sujets des environs de cette ville payaient les impôts conformément à l'arpentage qui avait été fait de leurs terres.

Scher Khân avait l'habitude de dire : « Je suis tranquille, grâce aux deux Surwânis Masnad 'Alî 'Iça Khân et Miyân Ali Sarbanî, du Sarkar de Dehli jusqu'à Lakhnau. » Et Bîrak Niyâzî, qui était schikdâr (percepteur) de Canoje, avait soumis les pillards et les rebelles du pargana de Malkûça à tel point qu'ils n'osaient respirer (pour ainsi dire) sans son ordre. Il y avait dans le château de Gwalior mille fusiliers; dans le château de Byâna, cinq cents fusiliers; dans celui de Tanbor, seize cents; enfin, dans celui de Chitore, mille. Et Scher avait placé Schuju'ât Khân avec sept mille fusiliers, dans Sâdyâyâd, connu sous le nom de Mandû; dans le fort

Digitized by Google

Râé Sen, mille fusiliers et dans celui de Chanhar mille autres. Dans le fort de Rahtâs, près du Bihâr, il plaça Ikhtyâr Khân Panî avec deux mille fusiliers; et c'était dans ce fort qu'il conservait son trésor qui était sans borne. Il avait une armée dans le royaume de Dhandbhara; il avait confié à Khawâs Khân et à 'Iça Khân les provinces de Nagor, de Jodhpur et d'Ajmîr. Il avait aussi dans le Sarkar de Kalpi une armée; et dans le Bengale il avait placé beaucoup de roitelets. Il nomma *amîn* du Bengale le cazî Fazîlat que les soldats et les ignorants appelaient Fazîhat.

Quand il voyait que ces territoires étaient dans leur position normale, il se contentait d'y maintenir les troupes nécessaires; et comme ces troupes étaient dans leurs jaguîrs respectifs, tranquilles d'état et libres d'esprit, après qu'elles y étaient restées quelque temps, il les rappelait auprès de lui, et il envoyait à leur place les omras qui avaient guerroyé avec ses armées victorieuses. Partout il maintenait la justice, et il était toujours occupé à établir les meilleures règles, en sorte que les traces de l'abondance et de la bénédiction arrivassent à l'esprit de ses agents, à la vie et à la mort. Pour les pauvres voyageurs et pour la sécurité du chemin, il fit construire, à l'entrée des routes et des carrefours, des caravanseraïs. Il avait ouvert une route qui allait de la forteresse du Penjâb jusqu'au village de Sanâr qui est dans le royaume du Bengale, à la distance de cinq stations de la mer; une seconde route qui allait d'Agra à Burhânpur sur la limite du royaume du Décan; une troisième qui allait d'Agra jusqu'à Jûdhpûr et Chitore, et une quatrième qui allait de Lahore à Multan. La totalité du parcours comprenait mille sept cents saraïs [1], et dans chaque saraï il y avait des logements pour les Hindous aussi bien que pour les musulmans. A la porte de chaque saraï, il y avait des jarres de terre pleines d'eau pour la boisson des uns et des autres; et dans chaque saraï, on traitait tous les musulmans selon leurs

[1] Ou *Carawansaraïs*, « hôtels des caravanes (hôtelleries). »

Digitized by Google

usages ; et quant aux Hindous, il y avait pour les brahmanes de l'eau chaude pour se laver le visage et les mains, et de l'eau fraîche pour boire. On y donnait aussi à manger aux bêtes de somme et du grain cuit aux chevaux. Quiconque descendait dans ces saraïs y trouvait de quoi manger conformément à son appétit, et du grain et du foin pour ses bêtes, aux frais de l'État. Et dans chaque saraï, Scher Khân avait fait construire un bazar pour la vente et l'achat. Et auprès de chaque saraï, il avait fondé un village et fait creuser un puits et une grande mosquée bâtie en pierres cuites avec un imâm et un muezzin dans chacune. Pour chaque village, il avait nommé un gouverneur et des agents de police, lesquels trouvaient leurs moyens d'existence auprès du saraï même. Dans chaque saraï, on tenait deux chevaux dont on se servait pour avoir en un jour des nouvelles des endroits éloignés. C'est ainsi que j'ai entendu dire qu'un jour, pour une affaire pressante, Huçaïn Khân, le *schicadâr*, fit cent kos de chemin.

Scher Khân fit planter, des deux côtés des routes, des arbres fruitiers qui donnaient de l'ombrage, afin que pendant la chaleur les voyageurs pussent marcher à l'ombre de ces arbres, et y attacher leurs chevaux. Il fit construire sur la route du Khorassan une forteresse pour défendre les provinces de Kachemyre et de Gagrûn, auprès du tombeau du joguî Bâlnâth, à trois ou quatre kos de la rivière de Dahna et approximativement à sept kos de Lahore. C'était une forteresse solide et si bien construite que l'œil d'aucun homme qui a vu le monde n'en aperçut une pareille ; aussi y dépensa-t-il bien des roupies.

Moi, 'Abbâs Kakbor Surwânî, auteur du *Tuhfa Akbar Schâhi*, j'ai entendu dire à ceux qui ont rapporté les circonstances de la carrière de Scher Khân et qui en ont fait mention, que lorsqu'on bâtit cette forteresse on ne pouvait se procurer les pierres nécessaires. Les percepteurs d'impôt annonçaient que les pierres manquaient et qu'on ne pouvait s'en procurer qu'à grand prix ; mais Scher Khân leur répondit de ne rien épargner pour accomplir ses ordres, de payer

Digitized by Google

s'il le fallait la terre au poids de l'or et de bâtir le château qu'il nomma Rahtâs. Dehli, la ville capitale, était éloignée de la Jamna : il la fit démolir, la rebâtit au bord de la Jamna, et ordonna d'y construire deux belles forteresses qui fussent aussi fortes que des montagnes et qui eussent l'élévation des Pléiades. Il fit construire une quatrième forteresse pour la résidence du gouverneur et une mosquée de pierre dans l'ornementation de laquelle on avait employé du vermillon, du lapis-lazuli et de l'or. La seconde forteresse n'était pas encore terminée lorsqu'il quitta cette habitation périssable pour aller demeurer dans la maison de l'éternité.

Scher Khân détruisit la ville de Canoje, qui était l'ancienne capitale de l'Inde, et il y bâtit une mosquée, ainsi qu'il en avait formé le dessein, avant de s'emparer de cette ville. Il fit aussi construire une forteresse de briques, et il donna à Canoje le nouveau nom de *Scher-gutr* (Prise de Scher). On ignore le motif de la destruction de la ville de Canoje.

Scher fit bâtir le château de Bhar-Khanda et un autre qu'il nomma Schahr-Koh, et il disait : « Si ma vie se prolonge, lorsque je me serai assuré que tous les districts seront dans un état prospère, je ferai bâtir des châteaux qui seront un lieu d'asile pour les opprimés en cas d'événement, et qui tiendront en respect les insurgés. Quant aux seraïs en briques crues, je les changerai en briques cuites, afin qu'ils soient utiles pour la sécurité des voyageurs et contre la crainte des voleurs. Et je ferai expressément à mes gouverneurs la recommandation suivante : « Si un vol avec effraction ou un vol de grand chemin a lieu dans mon royaume et qu'on n'en connaisse pas l'auteur, et même qu'en arrêtant tous les voleurs et les malfaiteurs on ne reconnaisse pas parmi eux, dans aucun village, le coupable, je prendrai mes agents (*mucaddams*) des quatre côtés, et je leur infligerai la punition due aux vrais coupables; mais si, mus par cette crainte, mes agents livrent les coupables et indiquent leur demeure, c'est-à-dire le village où se trouvent les voleurs et les bandits, on devra s'en saisir, renoncer à punir le *mucaddam*, et ap-

Digitized by Google

pliquer la sévérité de la noble loi aux voleurs et aux bandits. Si on commet un meurtre et qu'on ne connaisse pas le meurtrier, alors, conformément à ce qui vient d'être dit, on devra s'emparer des mucaddams, les mettre en prison et donner un délai suffisant pour découvrir le meurtrier. Si on le découvre ou qu'on indique son lieu de résidence, on relâchera les mucaddam et on fera mourir les assassins. Mais si un meurtre a lieu dans les limites du village du mucaddam et qu'il ne puisse l'attribuer à personne, on doit alors faire mourir le mucaddam lui-même.

« Moi, qui du temps de mon père étais schikadâr des parganas de Tandha et de Balhûka, j'avais bien vérifié ce qui concernait les mucaddams, les voleurs et les bandits, et j'en ai fait l'expérience. Je me suis ainsi assuré que le vol et le brigandage n'ont lieu que par le concours du mucaddam. Si donc, par extraordinaire, un vol ou un brigandage a lieu et que quelques jours après il en fasse la recherche, il trouvera immanquablement la trace du vol et du brigandage ; car les mucaddams et les zamîndârs du village n'ignorent pas qu'il y a dans tel ou tel village des brigands, voleurs de grands chemins, et ils sont même en bon rapport avec eux. C'est ainsi qu'ils sont instruits des méfaits qui ont lieu dans leurs districts. Véritablement, ou bien le vol et le brigandage ont lieu par le fait du mucaddam, ou bien le mucaddam en a au moins connaissance. Si donc le mucaddam ne fait pas connaître au gouverneur les brigands ou les voleurs et ceux qui les protégent, il faut le faire mourir conformément à la loi, afin que les autres éprouvent de la crainte et s'abstiennent des mauvaises actions. »

Sous les règnes de Scher Khân et d'Islâm Khân, les mucaddams veillaient à la garde de leur village, afin que les voleurs, les pillards et les ennemis ne fissent aucun mal aux voyageurs, et que ceux-ci ne fussent pas dans le cas de se repentir de s'être mis en route et exposés à périr.

Vers. « Tant qu'un roi ne fait pas ses efforts pour exercer

Digitized by Google

la justice, les sujets sont nécessairement mécontents de son gouvernement.

« Délivre des voleurs et des pillards les chemins, si tu veux que ton royaume soit florissant. »

Scher Khân avait l'habitude de dire à ses agents : « Il faut en tout temps satisfaire et contenter les voyageurs et les marchands, et empêcher qu'aucun mal ne leur arrive. Et si un marchand meurt et qu'il ne laisse pas d'héritiers, on ne doit pas, sous ce prétexte, étendre la main de la tyrannie et de la violence sur son bien.

Vers. « Si une caravane venait à périr dans ton royaume, sache que c'est une perfidie et une injustice de toucher à rien de ce qui appartenait aux voyageurs. »

Scher ne prélevait qu'en deux endroits l'impôt des marchands quand on venait du royaume de Bengale à Télyagarhi. Il avait recommandé à ses principaux officiers d'acheter des marchands les objets nécessaires pour son sarkar (gouvernement) au tarif (cours) du bazar, et non différemment; et il récitait souvent ce vers :

Vers. « Les grands doivent traiter les marchands avec bienveillance, afin d'avoir un bon renom dans le monde. »

Scher avait adopté entre autres, pour règle, de faire élever une petite forteresse à chaque station, là où flottaient ses étendards victorieux, et d'y faire annoncer par les *naqûbs* (appariteurs), que personne ne devait vexer les sujets. « Il montait lui-même à cheval, allait inspecter l'agriculture et plaçait des gardes (champêtres), pour que personne n'allât dans les champs des ra'ayas. »

J'ai appris que le khân A'zam Muzaffar Khân disait : « Comme j'étais souvent avec Scher Khân, je m'apercevais que du cheval qu'il montait il regardait à droite et à gauche. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il voyait quelqu'un qui *coupait* (prenait) une bourse, il lui *coupait* l'oreille de sa propre

Digitized by Google

main, et il ordonnait de la lui attacher au cou et de le promener devant l'armée. Et si, à cause que le chemin étant étroit on était obligé de marcher sur le blé, Scher nommait des *amîns* (gens de confiance), chargés de mesurer l'espace foulé aux pieds et de rembourser aux ra'ayas la valeur de leur perte. Quand un sipâhî était obligé de dresser sa tente auprès d'un champ, il veillait avec un soin particulier à la garde de leur moisson, dans la crainte que quelqu'un autre n'y touchât, d'en être ainsi responsable et d'être exposé à la punition royale; car quant à la justice, Scher Khân ne faisait acception de personne. Lorsqu'il était en pays ennemi, il n'en pillait pas les habitants et ne les jetait pas en prison; il n'arrachait pas leurs plantations, et il disait : « Les sujets sont innocents; ils sont obligés d'obéir à leur chef. Si je vexe les sujets, ils seront désolés, le royaume tombera dans les ténèbres du malheur [1], et il faudra du temps ensuite pour qu'il soit encore florissant. »

Vers. « Les sujets fuient toujours loin du tyran; et partout ils maudissent son nom. »

Aussi, quand Scher Khân allait dans le pays d'un ennemi, tous les sujets étaient heureux à cause de sa justice, et ils s'empressaient de lui apporter ce qui était nécessaire pour son armée. Il était, en effet, doué des qualités de munificence et de bienveillance. Tout le jour il répandait de l'or, comme le soleil ses rayons, et le nuage d'avril la pluie. Il fut cause de l'union des Pathans : aussi le gouvernement de l'Inde lui échut-il en partage. Quiconque venait le trouver d'entre les sipâhis, les *aïmma-dâr* [2] et les *rozina-dâr* (employés), bien loin de le renvoyer les mains vides et dépourvu de ce qu'il cherchait, il l'employait conformément à sa capacité. C'était ainsi qu'il plaçait les sipâhîs qui se présentaient. Sa cuisine était toujours si bien fournie, qu'un chef, suivi de

[1] A la lettre : « le royaume sera sans lampe. »

[2] Tenancier d'une terre dont le revenu est destiné à de bonnes œuvres.

Digitized by Google

mille cavaliers, de ceux qu'on nomme *cabâï* en langue afgani, y aurait trouvé de quoi manger. D'après un ordre général, quiconque d'entre les serviteurs, les soldats et les sujets, avait besoin de prendre de la nourriture, pouvait venir dans cette cuisine et on lui donnait à manger, bien loin de lui faire essuyer un refus. Quant aux pauvres et aux nécessiteux, Scher avait établi pour eux des bureaux de bienfaisance dans son armée. Il leur donnait de quoi manger dans les différentes saveurs ; et il avait consacré cinq cents aschrafîs pour les dépenses journalières des maisons d'aumône.

Comme Scher avait su que les aïmma-dârs avaient fabriqué de faux brevets, après le sultan Ibrahïm, et qu'au moyen de présents corrupteurs, aux agents du gouvernement, ils s'étaient arrogé plus que ne le comportaient leur véritable rang et leur droit réel, il priva, en conséquence, les aïmma-dârs des revenus qui ne leur étaient pas dus, et ne leur attribua que ceux dont ils devaient jouir conformément à leurs droits sans priver personne de ce qui était juste. Et en renvoyant les requérants, il leur donnait le viatique du voyage. Quant aux malheureux qui ne pouvaient pas gagner leur vie, tels qu'aveugles, vieillards, infirmes, veuves, malades, etc., il leur donnait un secours journalier en argent à toucher dans la ville où ils demeuraient. Il ne manquait pas aussi, en les renvoyant, de leur donner le viatique de voyage, et il défendait aux aïmma-dârs de forger de faux diplômes. Le *sadr sudûr* (magistrat en chef) avait reçu l'ordre de lui rapporter les firmans des aïmma-dârs après les avoir rectifiés. Quand il les lui avait apportés, le roi plaçait le firman dans une enveloppe, il y apposait son sceau et il le remettait à un officier de confiance en lui disant : « Porte ceci à un tel pargâna. » Lorsque ce firman arrivait auprès du gouverneur de l'endroit, il mesurait tout de suite la terre conformément à l'ordre qu'il recevait et il la donnait à qui de droit ; puis il remettait à la même personne le firman. Scher Khân avait l'habitude de dire : « Il est nécessaire que le roi donne assistance et fournisse des aliments à ses fonctionnaires, car la prospérité et

Digitized by Google

l'éclat des villes de l'Hindoustan provient des ulémas et des fonctionnaires du gouvernement. Les étudiants, les voyageurs, etc., qui ne peuvent arriver jusqu'au roi obtiennent, par le moyen de ces serviteurs de l'État, les faveurs qu'ils sollicitent. En conséquence, leur faire du bien, c'est donner de l'aisance au pauvre et au voyageur, et de l'accroissement à la science, à la sagesse et à la religion. Celui qui voudra que Dieu le rende puissant doit protéger les ulémas et les saints personnages de son temps afin d'obtenir une bonne réputation dans ce monde et le bonheur dans l'autre. »

Quand un Pathan soumettait à Scher des portions du Rohilkhand, celui-ci lui donnait plus d'or qu'il n'en voulait et lui disait : « Ce que j'ai acquis, par ton entremise, du royaume de l'Inde est à toi, je le place sous ton gouvernement. » Chaque année, il faisait le recensement des habitants de la ville de Roh qui étaient de la tribu des *sûr;* il comptait les habitants de chaque maison et jusqu'aux esclaves des deux sexes, et il leur donnait des roupies. Au moyen de ses largesses, aucun Pathan n'était pauvre dans Roh et même dans l'Inde. Du reste, tous s'occupaient de commerce.

La règle que les Pathans avaient adoptée depuis le temps du sultan Bahlûl et du sultan Sikandar jusqu'à la fin de leur empire était que, si le souverain donnait à quelqu'un de l'argent comptant ou des vêtements d'honneur, c'était un précédent établi, et que chaque année on devait recevoir la même chose. Il y avait cinq mille éléphants dans les écuries de Scher, et le nombre de ses chevaux de selle ne pouvait s'évaluer, car les acheter et les donner, c'était la même chose. Toutefois, ses écuries contenaient plus de trois à quatre mille chevaux dont on lui donnait tous les jours des nouvelles.

Scher Khân possédait cent treize mille parganas du royaume de l'Inde et il y envoyait des magistrats pour les gouverner. Son armée dépassait tout compte et toute conjecture; et elle augmentait chaque jour. Comme il voulait observer fidèlement les règles qu'il avait établies, il employait avec le corps d'armée de chaque émir des gens de confiance qui étaient

Digitized by Google

chargés de rechercher et d'examiner en secret la conduite des omras, des sujets et des soldats, et de la lui faire connaître.

Vers. « Les confidents des rois jouissent de leurs faveurs et de l'avantage d'être agréés par le sultan du monde. »

En effet, les officiers de l'empire et tous ceux qui venaient à la cour de Scher Khân ne s'occupaient que des choses du moment concernant leurs propres affaires, et n'exposaient pas au roi la situation du royaume, de façon qu'il pût remédier à chaque défaut et imperfection qui se glissait dans la justice. J'ai appris de la bouche d'un homme de confiance qui était avec Schujâ'at Khân, que lorsque Scher Khân eut donné le gouvernement du royaume de Malwa à Schujâ'at Khân au moment du partage des jaguîrs, les gens d'affaire lui dirent : « Si vous le voulez, nous vous réserverons quelque chose de la portion des sipâhîs et nous partagerons seulement le reste. » Alors Schujâ'at Khân, par l'effet d'une *crue* avidité, dit à ses grands officiers de lui garder quelque chose de la portion des sipâhîs. » Mais lorsque cette nouvelle fut parvenue aux sipâhîs de Schujâ'at Khân, deux mille cavaliers, connus par leur bravoure, se réunirent et déclarèrent positivement que si Schujâ'at Khân voulait, par avidité, avoir quelque chose de ce qui leur revenait de droit, ils le diraient à S. M. Scher Khân (l'Asile du monde), qui était, quant à la justice, la lumière des omras ses compatriotes, bien que Schujâ'at fût général d'armée. Mais par l'adresse de Schujâ'at Khân et des officiers de son gouvernement, ils ne brisèrent pas le nœud de la convenance et de l'union, et ils restèrent dans la bonne et la mauvaise fortune amis et associés. Leur avidité pour les choses temporelles ne les porta pas à déchirer la face de l'amitié et de l'intimité avec l'ongle de la séparation.

L'armée de Schujâ'at étant donc mise d'accord, Scher Khân alla (dans le Malwâ) et il envoya auprès de Schujâ'at Khân, son mandataire, qui dit à Schujâ'at (de la part de

Digitized by Google

Scher) : « Exposez-moi ce qui se passe, car les gens d'affaire de Masnad Alî ne nous font pas notre droit tel que Scher Khân l'a établi. Or, il est contraire aux règles des émirs de convoiter ce qui concerne les sipâhîs. Bien plus, les grands omras gratifient leurs compagnons en outre de leur paye de bienfaits et d'honneurs, afin qu'au temps opportun ils surpassent les autres dans le service et le dévoûment. Et si Masnad 'Alî vient à me porter envie, son hostilité et sa perfidie se manifesteront dans l'armée, elle sera démoralisée, et les officiers de l'empire en acquerront un mauvais renom. »

Vers. « Si l'armée est désorganisée comment se dévouera-t-elle au jour du combat? »

Lorsque Schujâ'at Khân fut instruit de la situation des sipâhîs, les officiers de l'armée lui exposèrent que deux mille cavaliers avaient été détournés de le suivre et que Masnad 'Alî avait dix mille cavaliers; que s'il donnait droit à ces gens sans pudeur, on croirait qu'il l'aurait fait par crainte de Scher Khân, qu'alors les officiers de l'empire se laisseraient aller à la paresse et à la négligence, ce qui paraîtrait ainsi avoir lieu d'après ses ordres; et la porte de l'utilité serait alors fermée. « Il est donc convenable pour l'empire, ajoutèrent-ils, de leur donner une réponse tellement énergique qu'ils en soient désespérés, afin que d'autres ne se conduisent pas mal et ne se détournent pas des ordres. » L'avidité donna de la soif à l'œil de la pensée prévoyante de Schujâ'at Khân; elle lui fit oublier la sollicitude et la justice envers Scher Khân.

Vers. « L'avidité coud les yeux du sage; l'oiseau aussi bien que le poisson viennent se prendre au filet qu'elle tend. »

Il ne songea pas que si Scher Khân venait à avoir connaissance de la chose, ce serait une cause de repentir et de mauvais renom. Lorsque les sipâhis eurent reçu cette amère réponse, ils s'en plaignirent vivement. « Il faut aller à la cour du juste Scher Khân, » dirent certains d'entre eux, mais quelques Pathans qui connaissaient le caractère de Scher Khân

Digitized by Google

et qui avaient en partage de l'intelligence et du bon sens, dirent à leurs amis : « Il ne nous convient pas d'aller auprès de Scher Khân ; parce qu'il nous a placés sur les confins du Décan avec Schuâj'at Khân, nous ne devons pas nous retirer d'ici sans sa permission. Il faut envoyer notre agent à la cour de Scher Khân, l'asile de l'opprimé, afin qu'il y expose notre vraie situation ; après quoi nous agirons conformément à son ordre ; et si une entreprise impériale a lieu dans ces parages, chacun fera ses efforts pour y résister. » Tous les rohillas s'accordèrent en définitive pour adresser une requête au sujet de leur position ; et ils envoyèrent leur agent à Scher Khân. Celui-ci n'était pas encore arrivé que les commissaires et les espions exposèrent à Scher Khân les circonstances de la querelle de Schujâ'at Khân et de ses compagnons. En apprenant ce qui se passait, Scher Khân se mit en colère et dit à l'agent de Schujâ'at Khân : « Écris à Schujâ'at Khân : Tu étais pauvre et je t'ai fait émir, je t'ai placé au-dessus de Pathans qui valaient mieux que toi, mais tu n'as pas été satisfait par ta dignité d'émir, et maintenant tu désires avoir la disposition des armées. Tu n'as pas honte du monde et tu ne crains pas Dieu, puisque tu agis contre les règles que j'ai établies. J'ai imaginé la marque (*dâg*) pour distinguer les omras des sipâhîs, et pour que l'amir n'empiète pas sur les droits des sipâhîs. Si tu n'avais pas été nourri par mes bienfaits, je t'arracherais la peau. Je t'ai pardonné, parce que c'est ta première faute. Avant que l'agent de tes sipâhîs arrive auprès de moi, calme les sipâhîs dans cet intervalle, et traite-les selon leur droit. Si leur agent vient se plaindre de toi auprès de moi, je confisquerai ton jaguîr et je te prendrai dans les serres d'une terrible punition. Il ne faut pas que les omras agissent contre mes ordres, autrement la dignité et le respect du maître ne se maintiennent pas et c'est une cause de mauvais succès. »

Lorsque le rapport de l'agent de Schujâ'at Khân lui fut parvenu, il éprouva une grande honte et un grand repentir. Il fut troublé par la crainte et confondu par la ter-

Digitized by Google

reur; il gourmanda violemment ses officiers et leur dit : « Vous m'avez donné, par votre fâcheuse manière d'agir, un mauvais renom et un sujet de regret. Comment pourrai-je actuellement me montrer au roi? » Cependant, il monta sur son cheval et le fit caracoler au milieu de ses deux mille cavaliers. Il leur adressa beaucoup d'excuses, s'engagea (envers eux) par serment, les consola et les fortifia, enfin les assura qu'il ne leur ferait aucun mal. Puis il leur fit de nombreux cadeaux et les ramena joindre le gros de son armée. Quand l'agent des sipâhîs fut retourné auprès de Schujû'at Khân, celui-ci distribua beaucoup de roupies aux pauvres et aux malheureux en actions de grâce à Dieu; et il donna à cet agent un cheval et un vêtement royal. L'autorité de Scher Khân sur la nation des Pathans, qu'il fût présent ou absent, était tellement respectée, que par la crainte de la punition qu'il pouvait imposer et de la destitution (des fonctionnaires) dans l'administration, personne n'osait agir contrairement à ses ordres. En effet, que ce fût un fils chéri, un frère, un parent, un émir ou un ministre et des agents quelconques qui auraient fait quelque chose contre la volonté de Scher Khân, s'il venait à le savoir, il donnait ordre d'emprisonner ou de faire mourir cette personne, brisant les liens de parenté et le sentiment de l'honneur des Afgans pour qu'on exécutât sans retard ses ordres aussi absolus que le destin.

J'ai appris, moi, 'Abbâs Kakbor Surwânî Ahmadî, par les narrateurs des faits et gestes de Scher Khân, que dans son temps, A'zam Humâyûn Niyâzî qui était le gouverneur du Peujab et du Multan n'avait pas trois mille cavaliers; mais lorsque Scher Khân donna à son neveu, Mubârak Khân, le gouvernement du royaume de Roh qui était (auparavant) en la possession des Niyâzîs, le Khâja Khizr Sumbul, qui était chef des Sumbuls, bâtit une forteresse sur les bords du Sindh, du côté de l'Inde; et Mubârak Khân peupla ce château. Souvent Sumbul était auprès de lui; mais il ne trouvait pas de satisfaction par son service, bien que celui-ci se conformât (à ce que Scher désirait), et qu'il lui obéît fidèlement.

Digitized by Google

La fille d'Ilâh-dâd Sumbul était si belle et si jolie qu'elle n'avait pas sa pareille dans la nation. Mubârak Khân entendit vanter la beauté de cette jeune fille : il en fut amoureux sans l'avoir vue et l'oiseau de la patience et du repos s'envola de sa main.

Vers. « L'amour n'a pas lieu seulement par la vue, il a souvent lieu par l'effet des discours. Les rayons de la beauté arrivent quelquefois par l'oreille; ils enlèvent le sentiment et l'intelligence du cœur et de l'âme. »

Quand Mubârak Khân eut laissé échapper son cœur de sa main, comme il était fier de sa position supérieure, il ne prit en aucune considération les convenances observées chez les Afgans; et il envoya quelques hommes de confiance auprès d'Ilâh-dâd pour lui demander sa fille en mariage. Ilâh-dâd lui fit une réponse polie : « Vous avez, lui fut-il dit, une position qui vous donne droit de commander et d'ordonner; vos enfants sont nombreux, il en est de même de vos femmes légitimes et des autres. Vous avez un caractère agréable et une intelligence facile; mais cette jeune fille qui a les qualités du pays de Roh n'est pas ce qu'il faut pour établir entre vous et moi une relation d'intimité. »

Lorsque Mubârak Khân eut reçu ce message d'Ilâh-dâd, il fut outré de jalousie et de colère, et il lia sa ceinture (pour agir) contre l'injure et l'affront qu'il éprouvait de la part des Sumbuls avec cette idée qu'en vexant et en tourmentant la nation des Sumbuls, il les réduirait au désespoir et qu'Ilâh-dâd se déciderait à lui donner sa fille. Mubârak Khân se livrait donc à l'injustice et exerçait la vexation. Sumbul patientait dans la crainte de Scher Khân. Quand Mubârak eut franchi toute limite, Farîd, Audas et Nizâm, frères consanguins d'Ilâh-dâd, firent dire à Mubârak Khân ce qui suit : « Les trois frères (d'Ilâh-dâd) ont des filles et ils jouissent, dans leur tribu, de plus de considération qu'Ilâh-dâd. Choisissez celle de leurs filles que vous voudrez et raccourcissez vos mains de la tyrannie envers les Sumbuls. »

Digitized by Google

Mubârak Khân répondit à cette ouverture : « Je ne veux pas vos filles; mais je veux celle d'Ilâh-dâd. » Lorsque les Sumbuls se furent assurés que Mubârak Khân avait fixé dans son esprit cette vaine idée qui ne pourrait jamais se réaliser, ils lui dirent clairement : « Nous avons toujours formé ensemble des alliances; mais les mariages des enfants de nos femmes doivent avoir lieu avec ceux des femmes de nos égaux, et les mariages des enfants de nos esclaves avec ceux des esclaves.

Vers. « L'oiseau vole avec l'oiseau de son espèce; le pigeon vole avec le pigeon et le faucon avec le faucon. »

« Bien que depuis plusieurs années nos alliances n'aient pas été avec toi ce qu'elles étaient autrefois, toutefois comme la mère de nous, les trois frères, est esclave comme ta mère, nous agréons l'alliance avec toi par considération pour ta dignité royale et afin d'éloigner de nous la poussière de la contestation et du pillage. Nous sommes fâchés que le Khân A'zam n'ait pas agréé cette alliance; mais crains Dieu, n'agis pas contre les usages des Pathans. Il y a entre la femme d'Ilâh-Abâd et toi des liens d'amitié : tu ne feras donc jamais d'injustice ni de vexations, tu ne chercheras pas à inspirer de la crainte, et tu arracheras à ton cœur ce vain désir. »

Mubârak hân n'eut pas plus tôt entendu ces paroles que, par l'effet de l'orgueil, de la fierté et du prestige du pouvoir, le feu de sa colère s'alluma, les portes de la contestation et de la dispute s'ouvrirent, et il ne songea plus qu'à faire du mal aux Sumbuls. Pour les terrifier il pilla le village de Dhawâl, il prit ses innocents habitants, entre autres, Khaïrû qui était fils d'esclave du roi et Kotwâl de la ville des Sumbuls. Il prit aussi sa fille qui était en cet endroit, et il la conduisit à sa maison. Alors tous les chefs des Sumbuls se réunirent, vinrent auprès de Mubârak Khân et lui exposèrent ce qui suit : « L'honneur de nos femmes et des vôtres est le même. Laissez donc la fille du Kotwâl Khaïrû et respectez la pudeur de nos femmes. » Les Sumbuls firent à Mubârak

Digitized by Google

beaucoup de supplications; mais l'heure de sa mort était arrivée, et ce fut ainsi qu'il ne se rendit pas à la prière des Sumbuls. Lorsqu'ils furent tous désespérés, ils dirent à Mubârak Khân : « Tu n'es pas né dans l'Inde et tu ignores les mœurs et les usages des Pathans, car jamais personne ne s'est permis une telle violence. Nous honorons le roi par considération pour sa dignité, mais il nous a abandonnés. Ne te livre pas davantage à l'injustice et à la tyrannie, et laisse cette malheureuse femme. » Mubârak Khân dit avec colère : « Pourquoi parlez-vous tant de la pudeur de la fille de cet esclave; sachez que je garderai de force la fille d'Ilâhdâd. » Les chefs des Sumbuls se mirent en colère et dirent à Mubârak Khân : « Prends-nous en pitié et ne mets pas les pieds en dehors de tes limites. Si tu regardes du côté de nos femmes, nous te tuerons, et qu'y aura-t-il de plus, si ce n'est que Scher Khân fera mourir quelques chefs des Sumbuls? »

Lorsque Mubârak Khân eut entendu cette dure réponse, il ordonna à ses domestiques indiens de chasser à coups de bâton les Sumbuls de sa maison, puisqu'ils tenaient en sa présence un si rude langage. Alors ceux-ci prirent des bâtons pour chasser les Sumbuls; mais la chose ne put se faire sans tumulte, car les Sumbuls qui avaient souffert de la tyrannie et de l'oppression de Mubârak furent animés de colère pour défendre leur honneur, et ils le tuèrent, lui et ses domestiques. Cette nouvelle étant parvenue à Scher Khan, il écrivit à A'zam Humayûn ce qui suit : « Les sûrs (braves) sont en petit nombre dans la tribu des Pathans. Si chacun des rohillas tue un sûr, il ne resterait plus de sûr dans le monde. Les Sumbuls sont de ta tribu : charge-toi de les punir, afin que les autres éprouvent de la crainte, qu'ils ne se laissent pas aller à leur mauvais naturel, et qu'ils renoncent à tuer leurs gouverneurs. »

Aussitôt que cet ordre fut arrivé à A'zam Humâyûn, il mit en mouvement son armée et alla du côté des Sumbuls. Lorsque ceux-ci eurent appris que A'zam Humâyûn venait vers eux, ils quittèrent leur pays, se réfugièrent sur une mon-

Digitized by Google

tagne, élevèrent sur le penchant de cette montagne une forteresse pour se défendre, et formèrent le dessein d'aller du côté de Caboul avec leur famille et leurs gens. Lorsque A'zam Humâyûn Niyâzî apprit que la tribu des Sumbuls avait l'intention d'émigrer en Caboul et qu'ils étaient fort tristes, il fut très-agité et il parla en ces termes à son armée : « La tribu des Sumbuls est très-nombreuse, ils sont braves, et on ne pourra s'en emparer par force. S'ils s'en vont du côté du Caboul, Scher Khân pensera que j'ai manqué d'habileté pour m'emparer d'eux, et même que c'est d'après mon indication qu'ils sont sortis de cette ville. Il faut que je les prenne dans mon filet par adresse et par ruse. »

Après avoir pris cette décision, il envoya son agent auprès des Sumbuls, et il écrivit un *parwâna* (firman) conçu en ces termes : « Je me suis assuré que vous êtes innocent, et que la tyrannie et la vexation se trouvaient du côté de Mubârak Khân. Je vous enverrai à Scher Khân, et je lui demanderai le pardon de vos fautes. D'après l'usage des Pathans, Scher Khân donnera aux Sûrs quelques parures des Niyâzis, ou bien il fera mourir deux ou trois chefs; mais il n'est pas convenable de bannir toute la nation et de l'envoyer dans un autre pays. » Cependant les Sumbuls écrivirent à A'zam en ces termes : « Si vous n'étiez venu que pour nous combattre, nous aurions résisté de telle façon que le souvenir de notre courage serait resté dans le monde. Les niyâzîs aussi ont combattu avec bravoure, lorsque cette difficulté nous est survenue. Si nous nous battons avec toi, des niyâzis seront tués des deux côtés. Si nous fuyons, nous aurons un mauvais renom : nous appartenons à la tribu (de Scher Khân), et c'est par considération pour elle qu'il s'est mis en avant. Masnad a promis par serment de ne pas chercher à nous faire du mal, si nous restons avec vous. »

A'zam Humâyûn répondit qu'il ne rougissait en aucune façon de sa tribu, et qu'il ne cherchait pas à leur faire du mal. Il fit donc le pacte et la promesse que les Sumbuls voulurent. Alors ils vinrent avec leur famille et leurs gens auprès

Digitized by Google

de A'zam Humâyûn. Masnad Ali trompa donc les Sumbuls, il les conduisit avec leurs familles et leurs gens dans la province de Bhéra, et fit mourir Nûcî. A ce moment, celui-ci dit à ses amis d'entre les Niyâzîs qui étaient de la nation des Sumbuls : « Je vous laisse, fuyez. » Ceux-ci, fidèles à l'honneur des Afgans, lui répondirent : « Il vaut mieux périr avec notre tribu et notre famille, plutôt que de vivre sans honneur. Il y a un proverbe connu qui dit : « Lorsqu'une troupe « de gens meurt bravement, c'est une fête. »

A'zam Humâyûn fit périr beaucoup de membres de la tribu des Sumbuls, et il envoya leurs familles et leurs gens auprès de Scher Khân. La conduite de Humâyûn Niyâzî dans cette circonstance révolta Scher Khân, qui était dévoué à cette tribu, et parce qu'une chose aussi cruelle n'avait jamais eu lieu de la part de la nation des Afgans. Mais c'est que A'zam Humâyûn songeait à s'emparer de la royauté en faisant périr tant de membres de sa propre tribu. En effet, l'ambition de la royauté pouvait expliquer cet injuste massacre de la tribu. Scher Khân aurait voulu destituer A'zam Humâyûn du Penjab; mais il n'en eut pas l'occasion; et sur ces entrefaites, il mourut (martyr). A ce moment, A'zam Humâyûn manifesta le désir d'obtenir la royauté; car, depuis le jour où Scher Khân s'était établi fermement sur le trône de l'empire et du commandement, il ne fut possible à personne de manifester la moindre hostilité. Nul ne put mettre en relief un semblant de supériorité, encore moins de rébellion; aussi personne ne jeta-t-il dans le royaume de Scher Khân l'épine qui blesse le cœur; et aucun émir, sipâhî, voleur ou brigand n'osait regarder d'un air de perfidie les possessions d'autrui, ni les indiquer (comme pouvant être prises). Il n'y avait, en effet, dans l'étendue de l'empire de Scher, ni voleur, ni brigand : c'est au point que, pendant le temps qu'il régna, les voyageurs et les promeneurs n'avaient besoin de se méfier de personne. Ils se levaient à leur gré, et pendant le voyage ils n'avaient pas à se mettre en peine d'un lieu spécial de repos. Dans quelque lieu que la

Digitized by Google

nuit les surprît, soit dans un endroit désert, soit dans un lieu habité, ils y descendaient sans crainte; ils déposaient sans aucun souci leur argent et leurs bagages, laissaient paître leur monture, et eux-mêmes en toute assurance se mettaient à dormir comme dans leur propre maison. Les zamîndârs de ces endroits veillaient sur eux avec soin; car s'ils usaient de négligence, ils craignaient qu'il ne pût leur arriver d'être punis et avilis. Pendant le temps de Scher Khân, la crainte de sa sévère justice était telle que même une vieille femme pouvait aller en route avec des ornements à sa tête, sans qu'aucun voleur ou pion du Kotwâl osât saisir le pan de sa robe. Scher était comme un nuage qui ombrageait et préservait le monde, de telle façon que la vieille femme n'aurait pas craint Rustam lui-même. De son temps, tant dans le Roh que dans l'Inde, il n'y avait plus eu, parmi les Pathans, ni contestation, ni rixe, ni combat; et l'humeur querelleuse semblait entièrement éloignée de leur naturel. Scher Khân était, par son intelligence et son habileté, le phénix de son siècle. En peu de temps, il assura la bonne organisation du royaume, la sécurité des chemins, la prospérité des finances et la tranquillité des sujets et des soldats.

PARIS. — IMPRIMERIE DE V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

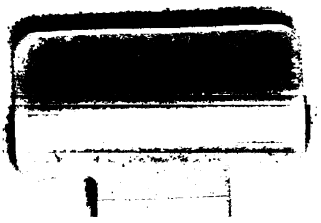
S.98

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YC 38809



Digitized by Google

Digitized by Google